

Jean-Philippe GUIRADO

**LECTURE À FROID**

*roman*

« Assurons-nous bien du fait, avant que de nous inquiéter de la cause. »

Fontenelle, *Histoire des Oracles*

On meurt lentement au cinéma. Et encore, les héros ne se laissent pas terrasser comme ça. Ils peuvent prendre des coups à la pelle sans vaciller. Les égratignures, quand ils en reçoivent, sont davantage des trophées que des marques de faiblesse ; elles ne diminuent pas leur courage mais contribuent à augmenter leur *sex appeal*. Lorsque la mort d'un personnage est bel et bien actée par le scénario, elle survient avec toute l'intensité dramatique possible. On meurt bien au cinéma. Le moribond bavard trouve toujours le temps de glisser quelques paroles pleines de profondeur et de tourner son meilleur profil face à la caméra avant d'émettre son dernier soupir.

On a beau savoir que tout ça n'est que de la fiction, en comparaison, la mort réelle frappe par sa banalité. On se dit que ce n'est pas possible que tout soit terminé si vite. On attend, comme dans les films, un soubresaut, un râle, un mot. Mais la mort est aussi fulgurante que la vie peut être tortueuse. Le temps de lâcher la valise et de me pencher sur le corps, c'était déjà fini. Je ne jugeai même pas utile de saisir le pouls afin de vérifier ce qui sautait immédiatement aux yeux. La nuque tordue, le voile vitreux devant les pupilles. Il n'y avait pas de doute possible.

Je suis restée étonnamment calme. L'alcool m'enrobait dans un nuage de coton. Je crois que j'ai murmuré « c'est donc aussi simple que ça » puis je me suis relevée. J'ai tendu l'oreille pour savoir si la dispute avait réveillé les voisins mais l'immeuble était parfaitement silencieux. Je n'ai pas cherché à effacer mes traces, ni à me débarrasser du corps. La simple perspective de descendre les quatre étages en traînant un cadavre dans les escaliers me paraissait absurde. Le studio était loué à mon nom, je connaissais la victime. Il n'y avait aucun moyen de nier les faits : le crime était signé.

J'ai ouvert sur le lit la valise avec laquelle j'avais asséné le coup fatal. Les billets étaient bien sagement alignés à l'intérieur. Essentiellement des liasses de vingt et de cinquante. Des années de trésorerie occulte. Il y avait là de quoi vivre pendant un an ou deux, davantage en étant économe. Si j'abandonnais mon téléphone et ma carte de crédit, j'avais peut-être une chance de disparaître dans la nature. La location était payée jusqu'à mercredi. Personne n'entrerait dans le studio avant cette date, à moins que le propriétaire ne soit du genre fouineur. Ce qui, dans le meilleur des cas, me laissait trois jours. Largement assez pour me créer une nouvelle identité à l'autre bout de la planète.

Pour l'heure, j'étais bien trop épuisée pour réfléchir à un plan de fuite. Je refermai la valise, la fis glisser sur le sol puis m'allongeai toute habillée sur les couvertures. Le cadavre se

trouvait toujours sur le sol, mais une fois couchée, l'angle du lit le faisait disparaître à ma vue.

Comme un mauvais rêve.

Je n'étais pas superstitieuse et ce n'était pas ce soir que j'allais me mettre à croire aux fantômes.

J'éteignis la lumière et m'endormis comme une souche.

# 1

Si je devais rembobiner l'écheveau de ma mémoire, je dirais que c'est à cause de Flavius Josèphe que j'en suis arrivée là. Même si, à bien y réfléchir, on pourrait sans doute remonter plus loin. Mais disons, pour simplifier les choses, que tout a vraiment commencé le jour où j'ai entendu parler de Flavius Josèphe pour la première fois.

C'était à Perpignan, à l'automne 94. Je venais d'entrer à l'université, en licence d'histoire ; un choix motivé par ma passion depuis l'enfance pour cette discipline et la lecture d'un livre illustré sur les momies égyptiennes. J'aimais surtout l'antiquité, la poésie de ses ruines et la mythologie. En remplissant la brochure d'inscription de la fac, j'avais coché sans hésiter tous les cours qui touchaient à cette période. C'est ainsi que j'avais atterri dans le séminaire de M. Sinclair consacré aux révoltes religieuses dans les provinces de l'Empire romain, aux I<sup>er</sup> et II<sup>ème</sup> siècles après J.-C.

Le prof était un petit homme corpulent d'une cinquantaine d'années, le style *Gentleman farmer* : pantalon kaki et veste Barbour. Ses lunettes à monture d'écaille pendaient au bout

d'un cordon sur sa chemise à carreaux et se balançait au rythme de sa respiration saccadée de gros fumeur.

Face à lui, les gradins de l'amphi étaient clairsemés. Il ne comptait pas parmi les profs stars du campus – pour l'essentiel des enseignants d'histoire contemporaine – qui généraient de véritables attroupement dans leurs cours. La faible audience de M. Sinclair s'expliquait sans doute par son domaine d'expertise qui passionnait bien moins les étudiants que le fascisme ou les guerres mondiales. Le prof avait aussi une fâcheuse tendance à s'empêtrer dans de longues digressions qui nuisaient à la clarté de son propos. Cependant, ce qu'il nous exposa sur les premiers temps du christianisme, fut pour un moi une telle déflagration intellectuelle, que je j'en oubliai presque ses médiocres qualités d'orateur.

Parmi les auteurs de l'Antiquité, Flavius Josèphe, historien juif ayant obtenu la citoyenneté romaine sous Vespasien, est sans doute l'un des moins connus du grand public. Son œuvre principale, *Les Antiquités Judaïques*, est une fresque ambitieuse qui retrace en vingt volumes l'histoire de la Judée depuis les origines jusqu'aux révoltes survenues au cours du premier siècle. Toutefois, c'est un minuscule paragraphe du livre XVIII qui a valu à Josèphe de connaître une postérité extraordinaire. Dans ce passage, il est question d'un certain Jésus, qualifié de *faiseur de prodiges*. Cet extrait a d'autant plus fait gloser qu'il est

l'un des seuls documents issus d'une source non chrétienne à évoquer l'existence de Jésus-Christ.

« Tous les autres textes, à commencer par les Évangiles, avait expliqué M. Sinclair, ont été rédigés par des chrétiens convaincus de la divinité de leur Messie. C'est pourquoi, en tant qu'historien, on ne peut que prendre ces témoignages avec des pincettes. L'objectif premier des évangélistes et de leurs continuateurs n'était pas de relater les faits de manière neutre, mais avant tout de motiver leurs contemporains à se convertir à la nouvelle religion ».

Cette assertion, prononcée lors du deuxième ou troisième cours du semestre, m'avait fait redresser la tête. C'était la première fois que j'entendais quelqu'un parler de la religion de cette manière. Je connaissais bien sûr des gens qui affirmaient ne pas croire en Dieu, mais leur athéisme s'exprimait à la manière péremptoire de la foi, sans nécessité d'étayer leur conviction par un raisonnement plus approfondi. Monsieur Sinclair nous invitait pour sa part à reconsidérer les écrits de la *Bible* avec le regard critique de l'historien et, sur le moment, cette posture me parut si singulière que je la crus relever du sacrilège.

J'avais hérité ma foi de ma mère, au même titre que ses cheveux roux et sa culotte de cheval. Dans la famille, on était croyants. Ça faisait partie de l'identité. De la culture.



J'avais fait mon catéchisme, reçu ma communion et ma confirmation par l'évêque. Enfant, je possédais une *Bible* illustrée dans ma bibliothèque et au cou une médaille plaqué-or de la vierge de Fatima. Ma mère gardait toujours un vieux crucifix sur sa table de chevet et un Saint-Christophe pendu au rétroviseur de la 205.

Toutefois, la religion n'affectait pas notre vie au quotidien. Nous n'étions pas une famille d'intégristes, le genre à réciter le *bénédicté* avant chaque repas. Nous n'allions jamais à la messe : « Croyante mais pas pratiquante », telle était la devise de ma mère qui estimait que l'on pouvait très bien prier Dieu au fond de son lit, sans avoir à se déplacer chaque dimanche à l'église. Les récents scandales de prêtres pédophiles n'avaient fait qu'accentuer sa défiance naturelle à l'égard de l'institution et de ses représentants. Elle aimait Jésus mais se méfiait des curés.

Ma mère avait une foi naïve, mâtinée de superstition, ainsi qu'une façon bien à elle de s'approprier les dogmes. Pendant le Carême, on ne mangeait jamais de viande le vendredi mais, comme elle n'aimait pas le poisson, elle avait décrété avec un sérieux de théologien que l'interdit s'appliquait uniquement aux viandes rouges, saignantes, et épargnait fort à propos le jambon blanc et les Knacki. Elle était persuadée que Dieu

pouvait lire au fond des âmes et qu'IL savait que la sienne était pure, malgré ses quelques entorses culinaires aux traditions.

Monsieur Sinclair avait développé son propos :

« Le paragraphe des *Antiquités Judaïques* évoquant Jésus, surnommé le *Testimonium flavianum*, est mentionné pour la première fois par l'évêque Eusèbe de Césarée, au IV<sup>ème</sup> siècle. Mais étrangement, il est passé sous silence par les Pères de l'Église des siècles précédents, comme Origène, qui avait pourtant commenté les écrits de l'historien juif. Aujourd'hui, de nombreux exégètes s'accordent à reconnaître que le *Testimonium flavianum* serait un ajout tardif qui ne serait pas de la main de Josèphe. Certains estiment qu'il s'agit d'une invention intégrale tandis que d'autres penchent pour une interpolation partielle.

Dans tous les cas, le peu de place qu'accorde Flavius Josèphe au Messie des chrétiens doit interroger. Dans son histoire de la Judée, il évoque à de nombreuses reprises les sectes juives de son temps, les Pharisiens, les Sadducéens, les Esséniens et l'on peut s'étonner que l'existence d'un prophète qui aurait accompli tant de miracles et serait même ressuscité d'entre les morts n'ait pas davantage suscité sa curiosité. »

Jusqu'à ce jour, remettre en cause l'existence de Jésus ne m'avait jamais effleuré. Mais voilà qu'avec quelques paroles, brusquement je doutais.

Mon premier réflexe fut de m'interroger sur l'honnêteté du prof. J'aimais mieux qu'un simple mortel eût tort - fût-il docteur et agrégé - plutôt que le fils de Dieu. C'était peut-être un négationniste - le mot était à la mode depuis quelques années - doublé d'un bouffeur de curés. Je me rendis à la bibliothèque, mener des recherches complémentaires de mon côté.

Je fus surprise de découvrir à quel point la quête du Jésus historique avait animé la controverse académique depuis la seconde moitié du XVII<sup>ème</sup> siècle. Les Allemands, surtout, s'étaient passionnés pour la question, comme le protestant Ferdinand Christian Baur, initiateur de l'École de Tübingen. Leur lecture critique radicale des textes des *Évangiles*, rejetant les miracles et ajouts ultérieurs, ambitionnait de faire émerger le «vrai Jésus» derrière la figure devenue mythique. Le nom de Flavius Josèphe revenait souvent dans leurs travaux et il fallut bien me rendre à l'évidence que M. Sinclair n'avait pas menti et qu'il n'avait fait que nous restituer fidèlement les enjeux d'un débat vieux de trois siècles.

La faiblesse des sources historiques autour de Jésus était incontestable. En dehors des textes religieux et du controversé

*Testimonium flavianum*, il n'y avait rien. Ce qui était curieux, c'est qu'un homme affirmant être le fils de Dieu, dont les disciples prétendaient qu'il avait réuni des foules immenses dans son sillage, n'eut pas suscité la plus petite once d'intérêt chez les plus illustres penseurs du I<sup>er</sup> siècle ; Sénèque, Plutarque, Juvénal, Martial, Pétrone, Lucain, Pline l'Ancien, Quintilien ou Épictète, par ailleurs prolixes sur les faits de société de leur temps, n'avaient pas écrit la moindre ligne à son sujet ni sur les premiers chrétiens... Comment expliquer ce silence à moins de ne voir en Jésus qu'un obscur prédicateur juif, dont la réputation et les miracles n'auraient été amplifiés que longtemps après sa mort ? Les mythes étaient bien là, mais concernant le Jésus réel, l'historien devait donner sa langue au chat.

On aurait pu de la même manière se demander si les figures d'Ulysse ou d'Achille n'avaient pas été inspirées en premier lieu par quelques guerriers illustres dont l'Histoire aurait perdu la trace au profit de la légende. Mais l'existence éventuelle d'un modèle ne donnait pas pour autant de crédit au récit magnifié de leurs exploits. La source primitive manquerait toujours à l'appel.

Je m'étonne encore de la facilité avec laquelle un doute raisonnable a eu raison de dix-huit années de foi. C'en était presque suspect, comme si je n'avais attendu que cette occasion

pour me débarrasser d'un fatras de vieilles croyances tiédies auxquelles je ne tenais que par pur automatisme.

Même avant que je ne perde la foi, la religion ne m'avait jamais transcendée. Je n'ai jamais saisi, je crois, ce qu'était l'essence du christianisme. Ce n'était pas faute pourtant d'écouter, semaine après semaine, les interminables ratiocinations des frères qui nous faisaient le catéchisme.

Avec eux, c'était Jésus à toutes les sauces, de la naissance à la mort puis en épilogue, la glorieuse résurrection. J'avais entendu toutes les histoires : les rois mages, la fuite en Égypte, la trahison de Judas, la crucifixion, le tombeau vide... J'avais colorié les épisodes dans mes cahiers de travaux pratiques, chanté la gloire du Christ en secouant des maracas, tenu des cierges à m'en brûler les doigts, incarné tour à tour Marie, Melchior et même l'âne dans la crèche vivante. Mais jamais je n'avais ressenti la présence de Dieu.

Le plus étonnant peut-être est que tout ça ne m'avait pas dissuadée de croire. Il ne m'était pas non plus venu à l'esprit de douter de l'existence de Jésus, en dépit des exagérations évidentes contenues dans les Écritures. La longévité de son culte et la présence de centaines de millions de fidèles à travers le monde, étaient pour moi des gages suffisants.

Au collège, l'enseignement religieux était dispensé par trois frères qui habitaient ensemble une grande maison à la

façade de briques, juste en face de l'établissement. Ils ne portaient pas de soutane et se faisaient appeler par leurs prénoms : Frère Jean, Frère Marcel et Frère Anaclét. C'étaient des Lassaliens, une congrégation masculine laïque fondée par Jean-Baptiste de La Salle au XVII<sup>ème</sup> siècle et consacrée à l'origine à l'éducation des enfants pauvres. Aujourd'hui, les choses avaient bien changé car c'étaient surtout les médecins, avocats ou commerçants du centre ville, qui envoyaient leurs rejetons dans ce collège huppé. Ils y recherchaient l'ordre, la discipline ainsi qu'un certain entre-soi qui préserverait leur progéniture des mauvaises fréquentations. Un portrait du saint fondateur, canonisé en 1900, trônait au fond de la salle d'étude, juste au-dessus du bureau du surveillant.

Des trois frères encore actifs, Anaclét était le plus âgé et sans doute aussi le plus fervent. Son créneau à lui, c'était le dolorisme, la couronne d'épines, l'agonie du Christ sur le Mont Golgotha. Il en parlait avec des vibrato dans la voix, répétant à toute occasion que si Jésus avait enduré la souffrance de la crucifixion, c'était pour nous laver de nos péchés. Je n'ai jamais vraiment saisi ce point doctrinal, cette histoire de rachat de l'humanité par le supplice de la croix. À chaque fois que mes camarades ou moi posions des questions à ce sujet, Frère Anaclét produisait des réponses alambiquées sur le pardon et la miséricorde. Il concluait en disant que, même si les desseins du

Très-Haut pouvaient nous paraître impénétrables, l'essentiel était d'aimer le Christ dans son sublime sacrifice.

Les frères n'étaient jamais aussi enflammés qu'à l'approche de Pâques. Un chemin de croix était installé autour de la cour de récréation avec en point d'orgue une grande statue en plâtre représentant le corps ensanglanté du Christ à l'entrée de la chapelle. On voyait souvent Frère Anaclet s'arrêter pour prier devant la statue, effleurant pensivement du bout des doigts l'emplacement des stigmates. Le vendredi saint, il participait à la procession de la Sanch, sillonnant les rues de Perpignan dans un habit noir de pénitent, la tête cachée sous une cagoule en pointe, qui rappelait étrangement les costumes du Ku Klux Klan. Il poussait la dévotion jusqu'à effectuer le parcours pieds nus, pour mieux éprouver, disait-il, les souffrances du Christ dans sa propre chair. S'il avait pu, il se serait fait clouer les paumes et les pieds sur une croix, comme certains fanatiques philippins durant la semaine sainte.

Je me demande comment Frère Anaclet aurait réagi s'il avait assisté au cours de M. Sinclair sur Flavius Josèphe. Ils était trop érudit pour ignorer la controverse autour du *Testimonium flavianum*, mais les doutes qui avaient fait vaciller ma foi, ne l'avaient pas empêché de persévérer dans la sienne. Dans ses prêches, frère Marcel revenait souvent sur l'épisode de l'incrédulité de Thomas. Au disciple sceptique qui avait

demandé à toucher les stigmates après la résurrection, Jésus avait répondu : « *Parce que tu as vu, tu crois. Heureux ceux qui croient sans avoir vu* ». ».

Je n'ai mesuré qu'à l'âge adulte à quel point cet enseignement prônait une soumission aveugle de la part du croyant. On était loin de l'esprit critique que l'école était censée nous inculquer. Je pense que les frères du collège se seraient réfugiés derrière cette formule commode - *Heureux ceux qui croient sans avoir vu* - si quelqu'un les avait titillés au sujet de l'existence historique de Jésus. Mais à l'époque, je n'avais pas encore les connaissances nécessaires pour me frotter à eux sur le plan théologique.

Après avoir rejeté le Christ de ma vie, Dieu se trouva à son tour menacé. Il faut dire qu'avec le dogme de la Trinité, la religion chrétienne ne permettait guère de procéder autrement. Le Père, le Fils, le Saint-Esprit : il fallait tout prendre ou tout laisser. J'abandonnai le Créateur sans trop de regret, les récits de la *Genèse* étant encore plus difficiles à soutenir d'un point de vue rationnel que les miracles du *Nouveau Testament*. Lorsque le poison du soupçon est inoculé, rien ne peut arrêter sa course. Comme un cancer, le doute se généralise. À l'âge de dix-huit ans, l'athéisme s'empara de moi, sans remède possible.



Ma mère ignora longtemps ma « crise de foi » qu'elle attribua plus tard à l'influence néfaste des gauchistes qui pullulaient dans les facs de sciences humaines. Je ne lui avais parlé ni de mes doutes, ni de mes lectures et c'est en mettant bout à bout des petits indices que j'avais semés malgré moi, qu'elle avait fini par découvrir la vérité. Elle était plus attristée que véritablement en colère. Sa grande crainte était que je ne me sois convertie à l'islam, ce sur quoi je m'empressai de la rassurer. Le *Coran* n'avait pas plus d'attrait à mes yeux que la *Bible* et si je m'étais débarrassée de mes anciennes croyances, ce n'était certainement pas pour en embrasser de nouvelles. Mais ma réponse ne l'avait pas vraiment satisfaite car à ses yeux, le choix de l'athéisme était presque plus incompréhensible que l'hypothèse, même douloureuse, d'une conversion.

Ce n'est que lorsque j'ai cessé de croire, que j'ai pris conscience de la place qu'occupait la religion dans la vie de ma mère. Son manque d'assiduité aux offices et son peu de cas des sacrements hebdomadaires, ne traduisait en rien une foi légère ou cosmétique. Bien au contraire, elle avait développé au fil des ans une relation directe et personnelle avec Dieu, qui n'avait ni besoin de prêtre ni d'église pour s'exprimer. Dans le secret de

son lit, psalmodiant à voix basse des prières qu'elle avait elle-même inventées, elle dialoguait avec « son Jésus » qui avait pris dans sa vie la place vacante laissée par mon père.

Mes parents s'étaient séparés lorsque j'étais encore très jeune. Trop jeune pour m'en souvenir ou en éprouver du chagrin. Je m'étais habituée à les fréquenter séparément, chacun de son côté, chacun dans son propre univers et je trouvais ces univers si radicalement opposés que je me demandais parfois comment ils avaient pu un jour coexister.

J'avais interrogé mes parents sur les raisons de leur rupture, mais ni l'un ni l'autre n'avait su me fournir de réponse satisfaisante. « On n'était plus sur la même longueur d'onde » avait dit mon père. « On s'engueulait tout le temps, et sur tout. Ce n'était plus vivable » avait ajouté ma mère, sans s'étendre davantage.

Après le divorce, ma mère n'avait pas refait sa vie avec un autre homme. Peut-être avait-elle eu des aventures en cachette, mais elle ne m'avait jamais présenté de beau-père officiel. Je pense aujourd'hui que c'est vers cette époque que Jésus est devenu ce mari idéal qu'elle avait renoncé à rechercher dans le monde réel. Je ne sais pas si la chose s'était formulée aussi nettement dans son esprit, mais le Christ jouait à n'en pas douter un rôle central dans ce qu'elle nommait pudiquement « son jardin secret ». La découverte de mon athéisme l'avait

heurtée bien plus que je ne l'aurais imaginé. En niant Jésus, c'est son intériorité que j'ébranlais. Je rejetais l'homme qu'elle s'était choisi, la figure paternelle qu'en raison de sa divinité, elle imaginait au-dessus de tout reproche.

« Mais si tu deviens athée, nous ne pourrons pas nous retrouver au Paradis... ». Elle avait maintes fois avancé cet argument avec une candeur naïve doublée d'une angoisse bien réelle. Elle paraissait sincèrement triste, m'implorant de ses grands yeux marron pour essayer de m'infléchir.

« Et puis, ça ne coûte rien de croire. De faire une petite prière de temps en temps... » Elle refaisait sans le savoir le pari pascalien, plaidait maladroitement sa cause mais rien n'aurait pu me convaincre de revenir en arrière.

Je n'ai pas cherché à entrer dans le débat. Ma mère aimait Jésus tout à la fois comme un vieil ancêtre bienveillant, un mari compréhensif et un guide portant la promesse d'une vie meilleure dans l'au-delà. Je me voyais mal jouer les donneuses de leçons, lui parler de sources historiques pour justifier ma position ou même tenter de l'influencer à mon tour. Ma mère aimait Jésus, sincèrement et sans calcul. Et l'amour ne se laisse pas détruire par les froids arguments de la raison ou de la logique.

J'épargnerai au lecteur la chronique fastidieuse de mes années d'université. Quand on se penche sur son passé, on se

laisse trop facilement emporter par un flot de détails et d'anecdotes qui ne parlent qu'à notre propre nostalgie. Je tâcherai donc d'aller à l'essentiel, en passant volontairement sous silence les épisodes qui n'éclaireraient en rien mon propos. Néanmoins, par souci d'honnêteté, même si j'estime que cette histoire ne joua aucun rôle notable dans ce qui allait suivre, il me faut signaler que c'est à la fac que je rencontrai Frédéric. Il avait mon âge et étudiait la géographie. C'est avec lui que je perdis ma virginité et trois années de ma vie, quand il me quitta pour une thésarde, avec qui il couchait en cachette depuis plusieurs mois. Je pense avoir suffisamment souffert à l'époque pour m'abstenir aujourd'hui d'ajouter la moindre ligne de commentaire à son sujet.

En dernière année de licence, M. Tixador qui devait valider ma maîtrise, me demanda de produire un mémoire portant sur l'impôt et la fiscalité en Roussillon sous le règne de Sanche de Majorque. Ce professeur, qui n'hésitait pas à se servir des travaux de ses étudiants comme matière première pour ses propres ouvrages, préparait à l'époque une ambitieuse monographie sur l'éphémère royaume qui entre le XIII<sup>ème</sup> et le XIV<sup>ème</sup> siècles avait établi sa capitale à Perpignan. Cette année-là, le Royaume de Majorque et ses trois monarques causèrent des nuits blanches à tous les étudiants qui avaient eu l'infortune de choisir M. Tixador comme directeur de recherche. Mon sujet,

aussi rébarbatif que possible, acheva de tuer dans l'œuf mes vellétés de poursuivre des études en DEA. Même si j'aimais sincèrement ma discipline, je ne me voyais pas faire carrière à l'université. En 1999, j'obtins le CAPES d'histoire-géographie et me vis affectée à la rentrée en tant que professeur stagiaire, au lycée de Béziers.

Le lycée Henri IV, s'il n'atteignait pas le prestige de son homonyme parisien, demeurait un honorable établissement de centre-ville où l'on filait droit. Quand j'entendais à l'IUFM, les récits de certains de mes collègues stagiaires, mutés en ZEP, je m'estimais bien lotie. Ici, les élèves ne montaient pas sur les tables ni ne crevaient les pneus des profs jugés trop sévères. Malgré mon mètre soixante et mon peu d'expérience, j'avais su me faire respecter sans difficulté.

J'avais loué un appartement dans le centre-ville, à cinq minutes à pied du lycée. C'était un deux-pièces de 35m<sup>2</sup>, propre et lumineux avec, depuis la fenêtre de la chambre, une vue plongeante sur les allées Paul Riquet. Mais surtout, c'était mon premier appartement à moi toute seule, la concrétisation d'un rêve longtemps différé. En un mot, ma liberté.

En apprenant ma mutation, ma mère avait suggéré que je continue à vivre à la maison: « Nous habitons à côté de la gare et Béziers n'est qu'à une heure de train. Un abonnement SNCF te reviendra toujours moins cher qu'un loyer... ». Mais j'avais

rejeté cette éventualité sans l'ombre d'une hésitation. Je ne pouvais envisager de passer une année supplémentaire sous le toit maternel. Notre cohabitation n'avait pas toujours été facile durant mes études et je ressentais désormais le besoin impérieux de prendre mon envol.

Béziers n'était pas une ville aussi animée que Perpignan, cependant j'en appréciai rapidement l'atmosphère. Les ruelles tortueuses, avec leur linge aux fenêtres, avaient un charme presque latin. Après une journée de cours, j'aimais y perdre mes pas, sans but précis, observant l'architecture des maisons et m'imprégnant du calme des petites places désertes. J'achevais invariablement ma balade sur l'esplanade au pied de la cathédrale, avant de redescendre vers mon appartement. En automne, je m'appuyais contre le parapet de pierre et regardais le coucher du soleil qui colorait de rose les rives de l'Orb en contrebas et les tours crénelées et massives de la cathédrale.

À cette époque, la mairie n'était pas encore passée aux mains de l'extrême-droite et on ne tombait pas sur des campagnes d'affichage choc, à chaque coin de rue. Quand je suis retournée à Béziers, vingt ans plus tard, je n'ai pu que constater le changement. J'avais voulu revoir la ville, mue par une forme de nostalgie, comme on effectuerait une sorte de pèlerinage mémoriel et je n'avais rien retrouvé du charme léger d'autrefois. Les monuments étaient restés à leur place mais

l'âme des lieux n'était plus la même. J'avais imputé cela au virage droitier de la municipalité mais je savais au fond de moi que le médiatique Robert Ménard n'était pas le seul responsable. Le linge avait peut-être disparu des fenêtres mais, vingt ans après, c'était surtout la jeune femme rêveuse s'émerveillant d'un coucher de soleil, que je peinais à retrouver.

Au lycée Henri IV, les collègues m'avaient très vite adoptée. En tant que stagiaire, j'étais le « bébé » de la salle des profs et l'on me prodiguait sans cesse conseils et sourires. Le week-end, on allait parfois boire des verres avec les « jeunes » de l'équipe qui n'avaient pas encore d'enfants. Comme tous les profs, on ne pouvait s'empêcher d'échanger des anecdotes à propos de nos élèves respectifs. On riait beaucoup. Parfois, on se faisait des virées à Montpellier où un collègue de maths avait un appartement que lui prêtaient ses parents. On sortait dans les bars branchés de l'Écusson, on allait voir des pièces et des concerts au Corum. C'était notre façon à nous de décompresser du stress de la semaine.

Mon année à Béziers fut sans doute la plus heureuse de ma courte carrière dans l'Éducation nationale. À la fin du mois de juin, au moment de la soirée des départs, il y eut même quelques larmes. Réunis sous le préau, après le discours du principal, on m'offrit un yucca en pot accompagné d'une carte où tous les profs du lycée avaient écrit un gentil message.

Certains avaient laissé leur numéro de téléphone, pour que je leur donne des nouvelles. J'étais très émue, avec le sentiment de quitter une grande famille. Pourtant, la carte a traîné longtemps sur un coin de mon bureau sans que je ne prenne la peine de contacter qui que ce soit. Le yucca en pot a périclité avant de mourir. De mes anciens collègues du lycée Henri IV, j'ai aujourd'hui oublié tous les noms à part celui d'un prof d'EPS qui, après une soirée un peu arrosée, avait fini dans mon lit et s'était révélé un si pitoyable amant que j'aurais mieux fait de le rayer lui aussi de ma mémoire.

J'ignore si les enquêteurs ont remonté mon passé jusqu'à cette époque. Ont-ils interrogé d'anciens collègues pour reconstituer ma personnalité et tenter d'y déceler des signes capables d'expliquer ce qui allait suivre? Je me demande comment les personnes que j'ai connues autrefois ont réagi en découvrant ce que j'avais fait, à la télé ou dans les journaux. Je pense que chez la plupart, c'est la surprise et l'incompréhension qui ont dominé. Ils ont bien dû, *a posteriori*, fouiller leur mémoire en quête d'un indice, pour essayer de comprendre mais à vingt-trois ans, je n'avais absolument rien d'une illuminée. Avec mes lunettes rondes, mon chemisier et ma jupe droite, j'avais plutôt l'air de l'intello un peu coincée qui ne ferait pas de mal à une mouche.



L'autre soir, j'ai repensé à tous les hommes que j'ai connus, ceux que j'ai aimés et puis les autres. Je me demande si le fait d'avoir couché avec une criminelle est pour eux une source de fierté, une curiosité à leur tableau de chasse ou bien un sujet honteux, qu'ils préfèrent passer sous silence auprès de leurs actuelles compagnes. En tout cas, j'aurais donné cher pour voir leur tête le jour où ils ont découvert mon portrait au JT et ce dont on m'accusait. Si j'avais été là, je pense que j'aurais bien rigolé.

La mutation est l'angoisse de tout enseignant en début de carrière. Si la première année épargne généralement les déracinements, en maintenant les stagiaires dans leur académie d'origine, l'année suivante est celle de tous les dangers. Pour les méridionaux comme moi, le péril ultime était incarné par la banlieue parisienne et les établissements chauds de Seine Saint-Denis que certains collègues, qui en étaient revenus, décrivaient avec des mines graves de poilus rentrés du front. J'avais aussi quelques appréhensions en ce qui concernait la Picardie. De manière générale, tous les départements au nord d'une ligne Bordeaux-Lyon, représentaient une forme d'inconnu menaçant.

À l'IUFM, c'était le ballet des syndicats qui allaient chacun de leurs conseils et de leurs stratégies pour nous aider à formuler nos vœux. Les plus anxieux étaient les profs en couple ou mariés avec enfants, qui malgré les bonifications, craignaient de ne pouvoir rester auprès de leur famille. Pour ma part, j'étais plutôt résignée. Je savais qu'avec le peu de points dont je disposais, j'étais inéluctablement vouée à quitter la région.

Un militant du SNES, avec une boucle à l'oreille gauche, m'avait conseillé de postuler pour l'académie de Grenoble. Le coin restait approchable, même en début de carrière. Depuis quelques années, les barres d'entrées y étaient

exceptionnellement basses. Je devais sauter sur l'occasion. Il y avait certes des zones un peu difficiles, mais c'était toujours moins loin que la Seine-Saint-Denis.

C'est ainsi que je débarquai au collège Jean Vilar à Échirolles. L'établissement, comme je le découvris bien vite, avait mauvaise réputation. Les profs ne restaient jamais bien longtemps et, une fois arrivés, ne songeaient qu'à obtenir leur mutation ailleurs. Ce roulement incessant ne favorisait pas la stabilisation des équipes et l'ambiance y était plus morose qu'au lycée de Béziers. La ville en elle-même était une juxtaposition de petits pavillons sans charme et de grandes barres HLM. Heureusement, en levant la tête, la vue dégagée sur les massifs du Vercors et des Écrins, dessinait un arrière-plan majestueux, tranchant avec la laideur ambiante.

Je ne produirai pas ici un énième témoignage sur mon quotidien de prof de banlieue. D'autres l'ont fait avant moi et j'estime n'avoir rien à rajouter à la question. Je dirai seulement quelques mots au sujet des réunions parents-profs car elles ont joué un rôle déterminant dans ma décision de quitter l'Éducation nationale. Non pas qu'elles aient achevé de me dégoûter du métier, mais plutôt car elles m'ont ouvert la voie vers une reconversion qui s'avérerait, quelques années plus tard, beaucoup plus lucrative.

Il arrivait quelquefois, lorsque les résultats d'un élève paraissaient excessivement inquiétants, que je demande à rencontrer ses parents. La prise de rendez-vous n'était pas toujours facile et c'étaient les responsables des enfants en sérieuse difficulté, que j'avais le plus de peine à contacter. À l'inverse, les géniteurs des premiers de la classe adoraient se pointer au collège dès que l'occasion leur en était donnée et écouter fièrement les louanges que nous adressions au sujet de leurs brillants rejets.

Certaines mères de famille parlaient mal le français et c'étaient leurs enfants qui devaient jouer les interprètes, une situation loin d'être idéale lorsqu'il s'agissait d'exprimer des réprimandes quant à l'attitude de ces derniers. Mais parfois, si les parents freinaient des deux fers avant de se présenter aux réunions, c'était qu'ils avaient bien conscience des problèmes qu'eux-mêmes rencontraient à la maison et craignaient de devoir avouer leur impuissance face à un enseignant réprobateur.

Sans doute en raison de ma jeunesse, de ma façon d'amener les sujets sur le tapis, en douceur et sans condescendance, je parvenais à mettre rapidement en confiance les mères les plus désespérées. Il était rare que ce soient les pères qui se déplacent, sauf dans le cas des bons élèves, comme je l'ai déjà dit.

Il y avait au collège d'Échirolles une petite salle, sans fenêtre, spécialement dédiée aux rencontres avec les familles. Autour de la table ronde, sous la lumière blafarde du néon, les premières minutes étaient souvent tendues. Les mères me dévisageaient, le visage crispé, semblant attendre la première salve de reproches. Parfois, elles prenaient elles-mêmes les devants et dressaient à ma place la liste des problèmes de leur enfant, comme si elles craignaient de les entendre de la bouche d'une étrangère. Mais je savais y faire. Au fil des rendez-vous, j'étais passée maître dans l'art de l'euphémisme. Toujours optimiste, j'insistais bien sur le fait que rien n'était irréversible et qu'avec un peu de travail et de bonne volonté, tout pouvait revenir à la normale. À ces mots, les mères se déridaient quelque peu.

J'avais lu Bourdieu et n'ignorais rien de la violence des mécanismes de reproduction sociale. Pourtant, durant les réunions parents-prof, je m'efforçais de laisser ces théories de côté. Je tâchais de donner des conseils, de manière détournée, pour ne pas que les parents aient l'impression qu'une « mademoiselle je sais-tout » fraîchement sortie de la fac, leur fasse la morale. Peu à peu, je remontais dans leur estime. Les mères craintives ne me voyaient plus comme une ennemie et se permettaient même d'esquisser un sourire. Quand le terrain

était préparé, venait alors la deuxième phase : celle des confessions.

De prof, je me métamorphosais en psychologue ou, pour être plus exacte, en tête dodelinante et acquiesçante, car la plupart des mères débordées n'attendaient pas autre chose que quelqu'un qui les écoute, en silence, et sans les juger. L'échec scolaire des enfants n'était bien souvent que le point de départ d'un épanchement plus général. Certaines mères n'hésitaient pas à me prendre à témoin de leurs problèmes de couple, de leur divorce ou même de leurs ennuis de santé. Dans certaines communautés, les maris ne prêtaient pas toujours une oreille attentive au mal-être de leurs épouses et les mères de famille turques ou maghrébines n'avaient pas pour habitude d'aller se confier sur le divan d'un psy. Pour des raisons économique bien souvent, mais aussi culturelles. Dans l'atmosphère intime de la petite salle de réunion, ces femmes habituées à se taire et endurer en silence, osaient enfin livrer ce qu'elles avaient sur le cœur.

Un peu gênée au départ par ces confidences que je ne m'estimais pas légitime de recevoir, j'avais fini par m'y habituer et même y prendre goût. Je ne dirais pas qu'écouter le malheur des autres me réjouissait mais j'en retirais une certaine forme de satisfaction qui me confortait dans mes propres choix de vie. Il n'y a rien de tel pour relativiser de sa petite existence médiocre

que de se comparer à plus malheureux que soi. Si j'avais parfois tendance à me plaindre de mon célibat et des désagréments de la routine, il me suffisait de quelques situations bien carabinées pour me remonter le moral. J'en venais presque à considérer mon sort comme enviable et préférais mille fois ma bonne vieille solitude à un conjoint violent, alcoolique ou fondamentaliste, quand ce n'était pas les trois en même temps.

Le quotidien dans certaines familles était véritablement sordide et je ressortais de ces entretiens, l'estomac noué. Sur le chemin du retour, assise dans le tramway qui me ramenait vers le centre de Grenoble où j'avais mon appartement, je philosophais sur la propension qu'avait le malheur à s'acharner sur les individus les plus fragiles. Un soir, la mère d'un mes élèves de troisième – un petit caïd qui en faisait baver à tout le monde – en avait si gros sur le cœur que je l'avais écoutée pendant presque deux heures, et c'était le concierge qui était venu nous interrompre car le collègue allait fermer ses portes.

Mes collègues, lassés de ces interminables réunions parents-prof qui les retenaient au bahut après la fin des cours, ne comprenaient pas mon obstination à en solliciter continuellement de nouvelles. Ils mettaient ça sur le compte de mon idéalisme de débutante. En réalité, j'étais devenue dépendante à ces incursions dans la vie d'autrui. Plus jeune, à l'époque où je vivais encore chez ma mère, je ne ratais pas un

épisode de « Strip Tease », émission franco-belge qui dressait des portraits d'individus hors normes et qui, quelques années plus tard, servirait de modèle à de si nombreux programmes de télé-réalité. Le slogan était « l'émission qui vous déshabille » et cet attrait pour le voyeurisme qui m'animait déjà adolescente, ne m'avait pas quitté à l'âge adulte. Je dirais même qu'il s'était intensifié.

J'envisageais mes rendez-vous à la manière d'une sociologue avide de comprendre l'infinie diversité du genre humain. Je m'attelais ensuite à établir des corrélations, à esquisser des tendances. Les individus changeaient mais les mécanismes demeuraient les mêmes. J'étais devenue fine psychologue et, à force d'observation, il ne me suffisait parfois que de quelques paroles pour deviner tout le reste. Certaines mères paraissaient surprises de ma capacité à si facilement les comprendre et à poser des mots justes sur leur mal-être et leurs frustrations. Elles me remerciaient souvent, au moment de nous quitter : « Vous, vous savez vraiment nous écouter. Ce n'est pas comme Monsieur ou Madame Untel, l'an passé, qui n'avait rien à faire de nos problèmes... ».

Ces compliments flattaient mon orgueil et je prenais de nouveaux rendez-vous. Certaines semaines, je pouvais rencontrer un parent différent chaque soir. Avec six classes,



près de cent cinquante élèves et des taux effrayants d'illettrisme, j'avais l'embaras du choix.

« Mais tu campes ici, ma parole ! » s'exclamaient mes collègues qui me voyaient continuellement attablée dans la petite salle de réunion, après la fin des cours.

Le principal m'avait félicitée pour mon remarquable engagement au sein de la communauté éducative. Il avait reçu des appels, des compliments à mon sujet : « J'ai été surpris, m'avait-il dit, car d'habitude quand on me téléphone, c'est plutôt pour se plaindre. Certaines mères insistent même pour que vous ayez leurs enfants à la rentrée prochaine ». Les chefs adorent quand les profs font des heures sup' à l'œil. L'inspectrice d'académie avait aussi entendu parler de moi. Mon dossier était excellent. Si j'étais restée dans l'Éducation nationale, j'aurais sans doute atteint la hors classe avant tous les autres.

Personne n'a jamais soupçonné les véritables motifs de mon zèle. On voyait en moi une enseignante si dévouée à son métier qu'elle donnait aux autres des complexes, une sainte de l'école républicaine qui ne comptait pas ses heures, alors que je ne faisais que flatter mon propre ego et encourager mes plus basses pulsions voyeuristes. Mon dévouement sacrificiel n'était qu'un leurre. Si je pouvais à l'occasion me révéler de bon conseil, mon objectif principal était l'autre. Je me repaissais des

fragments de vie qu'on me livrait et en redemandais, encore et encore, enrichissant ma collection. À la longue, j'en étais venue à placer ma mission d'enseignante au second plan. Faire cours n'était plus qu'un prétexte pour recevoir des parents et tenter de leurs soutirer leurs plus intimes secrets.

Ma mère est morte le 6 juillet 2005, le premier jour des vacances d'été. C'est Annick, une de ses collègues de travail qui me téléphona pour m'annoncer la nouvelle. S'inquiétant de ne pas la voir au bureau et ne parvenant pas à la joindre par téléphone, elle avait fini par se rendre à son domicile, en fin de journée. La porte était ouverte - ma mère ne la verrouillait jamais quand elle était chez elle - et elle l'avait trouvée affalée sur la table de la cuisine, tenant une tartine de confiture dans sa main glacée. Une rupture d'anévrisme l'avait terrassée pendant qu'elle prenait son petit-déjeuner. Sur le guéridon, face à la table, la télévision était encore allumée sur France 2. Je savais que ma mère regardait Télé-matin avant de partir travailler. William Leymergie était sans doute le dernier visage qu'elle avait vu. Cette pensée me donna le cafard. Depuis ce jour, je n'ai jamais pu revoir le visage de ce présentateur sans éprouver une irrépressible tristesse. Je crois qu'il n'y a rien de plus sinistre au monde que de mourir seul devant sa télévision.

La disparition brutale de ma mère à l'âge de cinquante-neuf ans me causa un grand choc, auquel je ne m'étais pas

préparé. Je comptais justement profiter du début des vacances pour la rejoindre. Nous ne nous étions pas revues depuis Pâques et nous avions prévu de randonner dans l'arrière-pays et de profiter de la mer à Canet-en-Roussillon. Mes projets de détente après une année particulièrement éprouvante s'en trouvèrent compromis. Moi qui m'imaginai lézarder sur la plage, il me fallut à la place gérer tout un tas de formalités impérieuses : planifier les obsèques, prendre rendez-vous avec le notaire, prévenir la famille éloignée et les amis, écrire des courriers à une foule d'organismes afin de résilier les différents contrats... Fille unique, je ne pouvais compter que sur moi-même pour venir à bout de toutes ces paperasseries aussi chronophages qu'ennuyeuses. Mon père m'avait bien proposé son aide, mais c'était le genre d'homme à recevoir des pénalités de retard car il oubliait de payer ses impôts dans les délais impartis. Les formalités administratives n'étant pas son fort, j'avais jugé préférable de m'en charger moi-même.

Je ne m'attarderai pas sur ces moments aussi pénibles à lire qu'à vivre. Si j'ai mentionné la mort de ma mère, c'est simplement parce qu'elle allait marquer, sans que je le sache encore, un tournant radical dans le cours de mon existence.

Deux semaines après l'enterrement, vers la fin du mois de juillet, je commençai à vider la maison dans laquelle j'avais vécu pendant vingt-deux ans. Il n'y avait pas de réelle urgence car,

étant seule héritière, nul ne m'obligeait à la mettre en vente. Ce n'était d'ailleurs pas dans mes projets mais j'estimais que ce grand nettoyage était une étape nécessaire dans le travail du deuil. Un grand vide avant de pouvoir passer à autre chose.

Ma mère, comme la plupart des baby-boomers, avait conservé de ses parents une certaine tradition de l'économie et de l'épargne tout en se convertissant sans réserve à la société de consommation. L'inventaire de sa maison traduisait de façon patente, ce curieux syncrétisme entre frugalité et abondance. Comme la génération précédente, qui avait connu les rigueurs de la Guerre, ma mère gardait tout un tas d'objets hétéroclites, rechignant à jeter ce qui n'était pas entièrement hors d'usage, en se disant que «ça pourrait toujours servir un jour». Cette philosophie, compréhensible chez ceux qui n'ont pas grand chose et sont contraints de raccommoier le peu dont ils disposent, touche à l'absurdité en situation de prospérité économique. Ma mère conservait ainsi, dans l'optique d'une illusoire réutilisation future, une quantité astronomique de marchandises usagées qui s'étaient entassées dans ses placards et même dans certaines pièces inoccupées, vouées au fil des ans à se transformer en d'immenses débarras. J'étais tombée sur des centaines de vieux lacets, boutons, semelles, morceaux de ficelles, sans parler des pots de yaourt en verre *La laitière* empilés par pleines cagettes, des pots de confiture *Bonne*

*maman*, des bocaux de toutes sortes, des bouteilles en plastiques et même des boîtes de camembert *Le Rustique* avec leur petit papier vichy. Ailleurs, dans une effrayante mise en abyme consumériste, il y avait des sacs en plastique eux-même remplis d'autres sacs, des bolducs par poignées entières, des feuilles de papier cadeau récupérées et puis entassées, des boîtes à chaussures vides quand elles n'étaient pas remplies de recettes de cuisines découpées méthodiquement, jours après jour dans le journal, empilées sans ordre ni logique devant des meubles eux-mêmes pleins à craquer et dont l'accès se voyait fatalement condamné.

Ma mère ne jetait rien et les nouveaux objets venaient prendre place à côté des anciens sans les remplacer. J'avais dénombré pas moins de cinquante-deux paires de chaussures, soixante-huit chapeaux, quatre-vingt-deux foulards, plusieurs centaines de colliers et autres bijoux fantaisie. Les tablettes des penderies ployaient sous le poids des vêtements qui s'alignaient également à l'extérieur, en ordre de parade le long d'innombrables portants. C'était *Au bonheur des Dames* doublé du Bazar de l'Hôtel de ville, le tout réuni dans un modeste pavillon de 100m<sup>2</sup>.

Je n'ignorais pas cette propension de ma mère à l'accumulation excessive – pathologie de la modernité que les psychiatres appellent syllogomanie – mais ce n'est qu'après sa

mort que j'ai pu réellement en saisir toute l'ampleur. L'employé de la déchetterie, un sosie de Johnny Hallyday, avait fini par bien me connaître. Il ne passait pas un jour sans que je ne me pointe devant lui, le coffre de la voiture plein à craquer. Parfois, je m'arrêtais quelques instants pour regarder les redoutables machines chargées de broyer les déchets. Leurs extrémités garnies de pointes déchiquetaient les monstrueuses montagnes d'immondices autour desquelles tournoyaient des nuées de goélands. Certains jours de grande chaleur, l'odeur était insoutenable. Mais l'employé de la déchetterie ne se départait jamais de sa bonne humeur. Quand l'incinérateur était en marche et qu'une épaisse fumée sortait de la cheminée, on entendait depuis l'intérieur de sa guérite, les accords tonitruants d'« Allumer le feu » qu'il ne manquait pas de reprendre à tue-tête.

Si la plupart des affaires de ma mère terminèrent la poubelle sans autre forme de procès, j'eus plus de scrupules à me débarrasser de ses papiers. Mes manies d'historienne reprenaient le dessus. Étudiante, j'avais toujours éprouvé une forme de délectation à me plonger dans les archives. Exhumer, déchiffrer, classer. Ces activités tenaient un peu pour moi de la chasse au trésor. Et la perspective de mettre au jour quelque secret que ma mère m'aurait toujours dissimulé, aiguillonnait ma curiosité.

Une fois éliminées les vieilles quittances et factures, je me consacrai aux documents plus personnels. Il n'y avait pas grand chose : quelques lettres, des cartes postales, des références de livres que des amis lui avaient conseillés. Si ma mère était prompte à conserver un tas de babioles inutiles, elle semblait plus drastique en ce qui concernait les souvenirs de son passé. Je ne trouvai aucun courrier de mon père, alors que je savais qu'ils avaient entretenu une correspondance pendant qu'il faisait son service militaire. Ma mère avait sans doute tout brûlé ou jeté au moment du divorce. Pas de lettre non plus d'un éventuel amant qui serait venu le remplacer.

Pendant les vingt-deux années que j'avais passées sous son toit, j'avais vu ma mère écrire quotidiennement dans son agenda, le soir après dîner, tout en écoutant distraitement le JT. Je l'avais interrogée sur ce rituel et elle m'avait répondu qu'il lui permettait d'entretenir son orthographe et d'exercer sa mémoire. Ce n'était pas à proprement parler un journal intime. Elle ne consignait le plus souvent que ce qu'elle avait mangé dans la journée et les choses importantes dont elle voulait se rappeler. Bien qu'ayant exploré le moindre tiroir, je n'avais pu mettre la main sur aucun des agendas des années précédentes. Seul celui de l'année 2005 se trouvait encore dans le salon, posé sur l'accoudoir du canapé.



Je me mis à feuilleter ce témoignage des six derniers mois de sa vie. Il ne contenait rien de bien exaltant ; pour l'essentiel la recension monotone de ses repas – le plus souvent des plats cuisinés – et quelques prises de rendez-vous médicaux. Ma dernière visite, aux vacances de Pâques, était simplement signalée par une note au milieu d'une page : « acheter café pour Annabelle ». En date du 9 février, était glissé un article découpé dans *L'Indépendant* qui annonçait une exposition canine au palais des expositions. Au 8 mars, se trouvait un ticket de caisse *GIFI*, mentionnant l'achat d'une essoreuse à salade. Jamais aucune confidence ou épanchement personnel. Chaque page n'était que la liste aride de tout ce qu'elle avait ingurgité parfois accompagné de quelques rappels concernant les tâches ménagères à accomplir. C'était d'un ennui à pleurer.

Je lus sans émotion que son dernier repas, la veille de sa mort, s'était composé de carottes râpées, d'une part de quiche lorraine et d'un yaourt aux fruits. Une chose était sûre, ce n'étaient pas ses excès de bouche qui l'avaient tuée. Je m'apprêtais à refermer l'agenda pour le jeter à la poubelle quand je lus en date du 4 juillet, soit deux jours avant son décès « Séance Myriam » souligné de deux traits de stylo. J'avais déjà remarqué ce nom dans le petit répertoire à spirale où ma mère consignait ses numéros de téléphone, mais ne connaissant aucune Myriam dans son entourage, je n'avais pas cherché à

contacter cette personne pour la prévenir du décès. J'avais supposé qu'il s'agissait d'une de ses collègues de travail, qui avait déjà dû être informée par Annick de la triste nouvelle.

Mais le terme « séance » associé au prénom venait réduire à néant cette hypothèse. Pouvait-il s'agir d'une psychologue que ma mère consultait ? Si tel était le cas, elle n'en avait jamais fait état devant moi et je doutais surtout qu'elle se fût permis d'appeler sa psy par son simple prénom. Ce ne pouvait pas non plus être son kiné ni son ostéopathe, qui étaient tous deux des hommes. Alors à quel type de séance avait-elle pu se rendre chez cette mystérieuse Myriam ?

Je me remis à feuilleter l'agenda et je vis que deux autres rendez-vous, libellés exactement de la même manière, étaient inscrits, l'un au mois de janvier et l'autre en avril. Mais ce qui m'intrigua fut que le second tombât un dimanche, ce qui paraissait exclure toute consultation à caractère médical.

Je me levai pour récupérer le répertoire téléphonique et monter dans ma chambre où se trouvait l'ancien ordinateur que j'utilisais durant mes années d'études. Ma mère ne s'en servait presque jamais et l'appareil, qui tournait toujours sous Windows 98, mit une bonne dizaine de minutes avant de se connecter à Internet. Tapant le numéro dans l'annuaire inversé du site des pages jaunes, je ne tardai pas à obtenir un résultat auquel j'étais bien loin de m'attendre :

Myriam C\* - médium parapsychologue - voyance.

Myriam C\* recevait ses visiteurs chez elle, dans un bel appartement bourgeois situé en face du square Bir Hakeim. La plaque dorée à côté de l'entrée indiquait « Consultations - 2ème étage, gauche » sans plus de précisions. En sonnant à l'interphone, la voix chaleureuse de la voyante m'invita à monter. Dans le vaste hall, un grand miroir mural était comme une incitation tacite à remettre un peu d'ordre dans sa coiffure avant de pénétrer à l'intérieur. Je ne pus m'empêcher de passer machinalement une main dans mes cheveux ébouriffés par la tramontane, en songeant que ma mère faisait sans doute la même chose lorsqu'elle venait ici. Sans m'attarder davantage, je m'élançai dans l'escalier qui s'enroulait élégamment autour de la cage d'ascenseur. En gravissant les étages, je sentais l'excitation gonfler dans ma poitrine, impatiente de rencontrer enfin Myriam C\* que j'avais contactée deux jours plus tôt.

J'avais toujours eu la prétention de connaître ma mère mieux que quiconque, jusque dans le cheminement intime de ses croyances et de ses pensées. Aussi, découvrir qu'elle consultait une voyante n'avait pas manqué de me surprendre. C'est tout un pan ignoré de son existence qui se révélait soudain à moi. Si je la savais quelque peu superstitieuse, je ne l'aurais

jamais crue versée dans les pratiques divinatoires. N'ayant pu remettre la main sur ses anciens agendas, il m'avait été impossible de savoir depuis combien de temps elle consultait Myriam C\*. Une chose était sûre, elle n'avait jamais fait la moindre allusion à ces séances devant moi. Pour percer ce mystère, le plus simple était encore de passer un coup de fil à sa voyante, ce que je n'avais pas manqué de faire, dès le lendemain.

Personne n'avait décroché. Myriam C\* expliquait dans un message pré-enregistré qu'elle était en consultation et invitait à laisser ses coordonnées sur le répondeur. Sa voix était bien plus jeune que ce que j'avais imaginé. Peut-être, influencée malgré moi par l'image romanesque des diseuses de bonne aventure, m'étais-je attendue au timbre rocailleux de quelque vieille gitane folklorique. Il n'en était rien. Myriam C\* avait même ce phrasé appuyé et légèrement traînant des bourgeoises méridionales qui, par snobisme, cherchent à gommer leur accent naturel. Je m'étais contentée de laisser mon numéro de portable en précisant que j'aurais aimé obtenir quelques informations. La voyante n'avait pas tardé à me rappeler, pleine d'affabilité. Je lui avais expliqué que ma mère était une de ses clientes et que c'est dans son répertoire téléphonique que j'avais trouvé son numéro. La femme n'avait pu retenir une exclamation de surprise quand je lui avais annoncé son décès.

Elle avait aussitôt bafouillé des condoléances et je m'étais dit intérieurement que pour une personne censée lire l'avenir, il était ironique qu'elle ne fût pas déjà au courant. Myriam C\* m'avait expliqué qu'elle suivait ma mère depuis quatre ou cinq ans - ce qui, avais-je rapidement calculé, correspondait à peu près à l'époque de mon départ de la maison. Elle avait ensuite débité tout un tas de louanges convenues sur sa bonne humeur et sa gentillesse avant de me proposer de venir la voir, à son appartement. À titre gracieux, cela va de soi, avait-elle ajouté dans un souffle avant que je n'envisage de refuser. Mue par la curiosité, j'avais accepté le rendez-vous et noté l'adresse sur le coin de la nappe en papier du restaurant libanais où je me trouvais pour déjeuner.

L'appartement de Myriam C\* était à l'image de sa propriétaire, sobre et raffiné. Le salon où elle recevait ses visiteurs était meublé avec goût. Des meubles cirés, des fauteuils club disposés autour d'une table basse en verre avec en son centre un bouquet de tulipes, une bibliothèque impeccablement rangée. On était loin du fouillis ésotérique, regorgeant de tentures, bougies, animaux empaillés et autres pentacles auxquels le cinéma de genre m'avait habituée. Au mur, seule une peinture représentant un personnage masqué agitant les fils de marionnettes grimaçantes, produisait une impression de vague étrangeté. Je reconnus immédiatement le

style de John Goudie Lynch, un artiste écossais, installé dans l'arrière-pays catalan dont j'avais visité une exposition quelques années plus tôt.

Myriam C\* me désigna un fauteuil et m'invita à y prendre place. Par la baie ouverte face à moi, j'avais une vue plongeante sur les platanes centenaires du parc qui s'échevelaient dans le vent. Mon hôtesse ne devait pas avoir plus de quarante-cinq ans. Des cheveux bruns coupés au carré, un visage bronzé qui mettait en valeur ses yeux verts discrètement soulignés d'un trait de khôl. Elle portait une robe à petits imprimés bleus nouée à la ceinture et aux pieds des espadrilles. C'était une de ces femmes à la beauté altière qui intimident autant qu'elle fascinent. À bien l'observer, Myriam C\* avait davantage l'air d'une psychanalyste que de Madame Irma.

La voyante avait tout de suite cherché à me mettre à l'aise :

- Je peux vous proposer quelque chose à boire, Annabelle ? Vous permettez que je vous appelle par votre prénom... J'ai préparé du thé glacé. Mais si vous préférez, je dois avoir du *Coca light* et peut-être même un fond de jus de pommes bio que m'a apporté une patiente...

- Du thé glacé ira très bien merci, dis-je, en notant au passage qu'elle avait utilisé le terme « patiente » qui conférait un air de respectabilité toute médicale à ses consultations.

Myriam C\* réapparut peu après avec deux grands verres agrémentés de pailles.

- J'aimais beaucoup votre maman, dit-elle. Je vous l'avoue en toute sincérité, sa mort m'a profondément touchée...

- J'ai vu dans son agenda qu'elle était venue vous consulter deux jours avant sa rupture d'anévrisme...

- Oui, je sais, c'est affreux ! J'avais remarqué que son aura était un peu plus vacillante que d'habitude et je l'avais invitée à se ménager dans son travail. Mais je ne me serais jamais attendue à un départ aussi rapide...

La voyante avait dû remarquer mon plissement de front quand elle avait prononcé le mot « aura » et, comme je ne répondais rien, elle en profita pour rebondir sur ce point :

- Vous savez, depuis que je suis toute petite, je suis capable de distinguer l'aura des personnes que je rencontre. C'est comme un léger halo de lumière qui rayonne autour du corps, et particulièrement au niveau des pôles de forte énergie comme le cœur et la tête. Enfant, je ne comprenais pas très bien de quoi il s'agissait et, avec le temps, j'ai découvert que l'aura nous renseignait sur la personnalité de son propriétaire. Une aura rouge indique de l'agressivité et je me méfie aussi des auras grises ou noires... Les individus qui les émettent sont souvent mauvais et manipulateurs. C'est très pratique, et



aujourd'hui, dès le premier coup d'œil je sais instantanément à qui j'ai affaire...

- Et que vous dit mon aura ? demandai-je, intriguée.

- Elle est d'un beau jaune qui tire sur le doré et s'accorde très bien avec vos cheveux. Ça signifie que vous avez une personnalité entière, franche et généreuse.

Je ne pus m'empêcher d'esquisser un sourire que Myriam C\* interpréta sans doute comme une marque de satisfaction. Sa théorie de l'aura ne m'avait pas vraiment convaincue mais de toutes manières je n'étais pas venue ici pour qu'on disserte sur mon thème astral. Je m'efforçai donc de rester concentrée sur l'objet premier de ma visite :

- J'ai été un peu surprise d'apprendre que ma mère consultait une voyante, dis-je. Pour être honnête, depuis toutes ces années, elle ne m'a jamais parlé de vous...

Myriam C\* hocha doucement la tête et reposa son verre sur la table basse :

- Je pense que votre mère avait peur que vous ne la compreniez pas ou que vous vous moquiez d'elle. Vous savez, la plupart des gens qui viennent me voir ont du mal à assumer ce choix auprès de leurs proches. Dans notre société si matérialiste, les sciences occultes ne pas très bien considérées. On n'a pas honte de dire que l'on voit un psy, mais une voyante ce n'est pas pareil... Je reçois des patients assez en vue, des

médecins, des journalistes, des personnalités politiques locales... Tous n'ont qu'une crainte : que leurs amis ou leurs confrères ne découvrent ce qu'ils viennent faire ici. J'ai beau leur répéter de ne pas se soucier du qu'en dira-t-on, c'est loin d'être facile pour eux. La pression sociale est trop forte. S'ils continuent de me consulter, c'est que je sais me montrer d'une discrétion absolue. Je m'arrange toujours pour espacer mes rendez-vous, afin que deux patients ne puissent jamais se croiser dans la cage d'escalier...

Mon interlocutrice marqua une pause avant de poursuivre :

- Tout ça pour dire que je ne suis pas surprise, voyez-vous, que votre mère ne vous ait jamais parlé de moi. J'ai à ce sujet une anecdote assez amusante. Il y a quelques années, j'avais parmi mes patients un monsieur et une dame qui venaient me voir une fois par mois environ. Il m'a fallu quelques séances pour comprendre qu'ils étaient en réalité mari et femme. Et vous savez quoi ? Leur plus grande peur à tous les deux était que leur conjoint n'apprenne la vérité à mon sujet ! La femme prétendait à son mari qu'elle allait chez le kiné et le mari lui disait qu'il avait rendez-vous avec son banquier. La situation m'a amusée quelque temps puis j'ai fini par les réunir ensemble. Ils ont d'abord été très surpris puis finalement tous les deux ont

été ravis de découvrir qu'ils possédaient un point commun qu'ils étaient loin de soupçonner...

- Pardonnez ma curiosité, dis-je, mais je connais mal ces choses-là et je me demandais en quoi au juste consistait une séance de voyance. Est-ce que vous utilisez des cartes, une boule de cristal ?

Myriam C\* se fendit d'un large sourire :

- Et bien, au risque de vous surprendre, sachez que je ne possède rien de tout ça dans mes tiroirs. Plus jeune, j'utilisais le Tarot de Marseille, mais désormais, je pratique uniquement la voyance directe, en décryptant les flashes que l'esprit du patient m'envoie...

- Des flashes ? Qu'est-ce que vous entendez par là ?

- Des images, si vous préférez qui apparaissent en surimpression sur ma rétine quand je me trouve en face de quelqu'un. Ces flashes sont très fugaces et toute la difficulté réside dans l'interprétation qu'il faut leur donner.

La voyante me fixa alors plus intensément de ses grands yeux verts en murmurant :

- Tenez là, en ce moment, je vois des oiseaux qui tournoient autour de votre tête, des oiseaux noirs... On dirait des corbeaux...

Ne sachant trop quoi répondre, je me contentai de répéter d'un air interrogatif :

- Des corbeaux ?

- Oui, je pense qu'ils matérialisent votre état d'esprit actuel, expliqua Myriam C\*. Le corbeau est associé à la mort et celle de votre maman est encore très douloureuse. Vous vous remettez souvent en question. Je sens aussi de la culpabilité ; vous vous en voulez de ne pas avoir été assez présente pour elle ces derniers temps. Je vois maintenant un téléphone débranché...Vous regrettez peut-être de ne pas l'avoir appelée aussi souvent que vous auriez dû...

Les paroles de la voyante me clouèrent dans mon fauteuil. Je m'étais attendu à une vague métaphore et fus surprise par la justesse de sa vision.

- Je vois des cartons maintenant, reprit la voyante en gardant toujours ses yeux braqués sur moi. Beaucoup de cartons et des sacs. Des habits de femme. Vous avez fait du vide dernièrement, n'est-ce pas ?

La voyante avait une nouvelle fois deviné juste et je ne pus que confirmer d'un hochement de tête, sentant mon trouble s'intensifier d'un cran :

- Il y a des photos qui m'apparaissent. En rangeant, vous êtes peut-être tombée sur de vieux albums de famille...

- C'est exact...

- Je ressens de la joie autour de ces photos. Elles vous ont rappelé des souvenirs, quand vous étiez petite fille. Des moments heureux avec vos parents avant le divorce...

Ce dernier mot eut pour effet de me rappeler brusquement à la raison. La voix enjôleuse de la voyante et ses visions avaient bien failli me faire rendre les armes et me convaincre pour de bon de ses facultés extra-lucides. Mais Myriam C\* n'avait peut-être pas autant de mérite que j'étais prête à lui attribuer. Elle fréquentait ma mère depuis plusieurs années et, de séance en séance, avait recueilli nombre de ses confidences. Elle devait garder en mémoire tout un tas de détails à mon sujet qu'elle pouvait désormais réutiliser à sa guise afin de m'impressionner. En y réfléchissant bien, même ses paroles au sujet de ma culpabilité de ne pas avoir été assez présente auprès de ma mère, trouvaient une explication toute rationnelle. Il est vrai que je ne téléphonais pas souvent et il me paraissait fort probable que ma mère s'en soit plaint à sa voyante. Quant à sa vision des cartons et des sacs, il suffisait seulement d'un peu d'expérience et de bon sens pour savoir que la plupart des gens faisaient du vide après le décès d'un proche.

- Je sens la présence de votre mère, à présent, poursuivit Myriam C\* sur sa lancée. Je la vois, là juste derrière le dossier de votre fauteuil, ce même fauteuil dans lequel elle s'installait quand elle venait me voir...

- Son fantôme vous voulez dire ?

- Plutôt son esprit, corrigea la voyante. Je la vois sourire et poser une main sur votre épaule. En vous concentrant bien, peut-être pourrez-vous la sentir...

Je ne croyais pas aux spectres revenus de l'au-delà, pourtant la simple suggestion que ma mère soit présente ici, dans cette pièce, me mit terriblement mal à l'aise. Ce qui me troublait surtout était l'attitude de Myriam C\*. Elle s'exprimait avec un tel naturel, me regardait avec des yeux si emplis de franchise que je ne pouvais concevoir qu'elle mentît en toute impudence, abusant ouvertement de ma faiblesse de fille endeuillée. Sur ses lèvres, nulle trace de ce sourire en coin de bateleur qui chercherait à mystifier son monde. La voyante semblait réellement percevoir une présence que mon esprit rationnel s'obstinait pourtant à rejeter.

- Votre maman me dit qu'elle est heureuse de vous voir, reprit la voyante, les paupières mi-closes. Elle aurait tant aimé vous serrer une dernière fois dans ses bras. Elle me dit qu'elle vous remercie pour la carte postale de Suisse...

Ma gorge se serra. J'avais bien envoyé une carte de Genève, à l'occasion d'un week-end passé là-bas avec des amis. C'était deux semaines avant son décès. Ma mère m'avait téléphoné pour me remercier. Je m'en rappelle, je me trouvais sur le parking du collège. J'avais coupé court à la conversation

car j'étais attendue au restaurant, promettant toutefois de rappeler très vite. Ce que je n'avais jamais fait. Que Myriam C\* mentionne ce détail, accentua encore mon malaise. Comment pouvait-elle être au courant ? Bien sûr, il y avait la possibilité que, assise dans ce même fauteuil, ma mère lui ait raconté l'épisode de la carte postale et l'appel écourté. Peut-être même pour se plaindre de mon peu de considération à son égard. Mais si la voyante réutilisait des informations tirées de ses anciennes consultations pour donner plus de crédibilité à ses visions, cela revenait à la peindre en cynique manipulatrice. Or, quelque chose me retenait de la ranger dans l'ignoble catégorie des charlatans. D'un autre côté, admettre sa sincérité, ne m'était guère plus confortable. Cela revenait à reconnaître l'existence d'une vie après la mort, croyance que j'avais reléguée au placard, il y a bien des années, en même temps que mon catéchisme. Tirillée par cette incertitude, je demeurais muette, incapable de formuler la moindre parole :

- ... Elle me dit de vous embrasser bien fort, enchaîna la médium. Elle vous demande de ne pas être triste, mais de penser à elle, souvent. Je crois qu'elle essaie de me dire quelque chose, quelque chose d'important... J'ai du mal à comprendre, l'image se brouille...

Myriam C\* marqua un temps d'arrêt. On aurait dit qu'elle émergeait d'un songe et reprenait peu à peu contact avec la réalité de la pièce :

- J'ai perdu la connexion, s'excusa-t-elle. Ça arrive quand une vision est très intense...

Elle paraissait réellement épuisée par l'expérience qu'elle venait de vivre. Et mon cœur, lui aussi, s'était mis à battre plus fort. Je scrutai son visage en quête du moindre indice de duplicité. En vain.

Quand je pris congé, quelques minutes plus tard, cela faisait bien longtemps que ne m'étais pas sentie aussi profondément ébranlée dans mes certitudes.



S'il est un sentiment avec lequel je n'ai jamais réussi à composer, c'est bien celui de l'incertitude. Lorsque je me trouve face à une contradiction, il m'est inenvisageable de la laisser de côté sans l'avoir disséquée jusqu'à la moelle. Je dois coûte que coûte obtenir une réponse pour pouvoir passer sereinement à autre chose. J'admire la bienheureuse désinvolture de ceux qui peuvent remiser les problèmes dans un coin de leur cerveau, sans que ces derniers ne reviennent continuellement hanter leur sommeil. J'en suis pour ma part totalement incapable.

Il va sans dire que l'hypothèse d'une survivance de l'âme après la mort ne devait pas me laisser l'esprit tranquille. Tout me portait à la rejeter au nom de mon athéisme et pourtant, ma rencontre avec Myriam C\* avait ouvert une brèche dans mes convictions les plus enracinées. Comme douze ans plus tôt, lorsque les cours de M. Sinclair m'avaient poussée à réviser mes croyances religieuses que je pensais inamovibles, il me fallait me pencher sur cette nouvelle question et l'examiner à fond. Tel un juge impartial je devais mettre de côté mes préjugés et considérer uniquement les faits, sans émotion, simplement animée par le souci supérieur de la vérité.

Je commençai par lire tout ce que je pus amasser sur le sujet. Contrairement à l'abondant corpus consacré aux premiers temps du christianisme, celui dévolu à l'étude de l'au-delà était plutôt mince. Il émanait pour l'essentiel de médiums convaincus qui cherchaient moins à rallier les sceptiques à leur cause, qu'à se vanter de leurs prouesses auprès de leurs ouailles. Quelques médecins s'étaient penchés sur la question des expériences de mort imminente, mais leurs analyses ne permettaient pas de conclure scientifiquement à l'existence d'une vie de l'âme dans l'au-delà. Les récits de décorporation et de tunnel lumineux se heurtaient toujours aux interprétations les plus diverses, sans que l'on ne pût trancher entre les explications transcendantales ou simplement physiologiques.

Mes études m'avaient appris à considérer les témoignages avec la plus grande prudence. L'historien sait mieux que quiconque que tout récit est sous-tendu par des motivations pas toujours avouables. La neutralité dans le discours n'est qu'un leurre. La parole d'un médium ne peut constituer en soi une preuve suffisante. Je repensais souvent à la scène que j'avais vécue dans le salon de la voyante de ma mère. L'impression de sincérité qui se dégageait de sa personne ne devait pas me faire perdre de vue l'essentiel, celui de la nécessité d'une preuve qui ne pouvait se réduire à ma seule subjectivité personnelle. Le mathématicien et astronome Pierre-Simon de La Place affirmait

que le poids de la preuve pour une affirmation extraordinaire devait être proportionnel à son degré d'étrangeté. Pour être fixée une bonne fois pour toutes sur la question, il me fallait donc mettre la main sur cette preuve éclatante. Sans quoi je devrais me rendre à l'évidence que, toute sympathique qu'elle m'eût paru, Myriam C\*, s'était bel et bien jouée de moi.

Depuis des temps immémoriaux, druides, chamans ou griots ont affirmé pouvoir entrer en communication avec l'au-delà, mais le spiritisme tel qu'on le pratique aujourd'hui est une invention relativement récente. C'est à deux sœurs américaines, Margaretta et Kate Fox que l'on attribue les premières communications avec des esprits. En 1848, dans l'État de New York, les sœurs Fox firent sensation en affirmant recevoir des messages de l'au-delà. Ces messages étaient le plus souvent accompagnés de coups frappés sur les tables qui faisaient frissonner d'excitation les membres de la bonne société venus les rencontrer. En quelques années, les deux sœurs devinrent de véritables stars et l'on se bousculait pour assister à leurs séances de spiritisme. La communication avec l'au-delà devint rapidement le sujet à la mode et dans leur sillage, des centaines d'individus, partout sur le territoire, se mirent à recevoir eux aussi des messages d'esprits défunts.

Après les États-Unis, cette épidémie de tables tournantes déferla sur l'Europe. En France, dans les salons du Second

Empire, le spiritisme était de toutes les conversations et chacun voulait s'essayer à ces nouvelles expériences paranormales. Même Victor Hugo, dans son exil, ne fut pas épargné par le phénomène et se mit en tête de faire tourner les tables sur l'île de Jersey. Le compte-rendu de ses séances ne manque pas de piquant car on peut y lire les interventions de personnages aussi illustres que Moïse, Jésus, Mahomet, Socrate, Galilée, Dante, Shakespeare, Molière, Robespierre, Louis XVI ou Napoléon, tous revenus de l'au-delà et ayant en commun de s'exprimer en alexandrins et dans le style si inimitablement grandiloquent de l'auteur des *Misérables*.

À la même époque, un instituteur lyonnais du nom d'Hippolyte Rivail rejoignit un groupe spirite que fréquentait déjà le dramaturge Victorien Sardou. Sous le pseudonyme d'Allan Kardec, Rivail publia en 1857, le *Livre des Esprits* qui allait devenir une référence incontournable dans le domaine du spiritisme et de la médiumnité. Kardec, qui s'était fixé pour objectif d'apporter la preuve scientifique de la vie après la mort, avait rallié autour de lui de nombreux disciples, comme l'astronome Camille Flammarion. C'est ce dernier qui prononça son éloge funèbre à sa mort en 1869. Sa tombe en forme de dolmen reste l'une des plus fleuries du cimetière du Père-Lachaise et attire toujours de nombreux adeptes de l'occultisme. Si, en dehors de ses initiés, Kardec est aujourd'hui largement

méconnu du public français, c'est loin d'être le cas de l'autre côté de l'Atlantique. Au Brésil, le spiritisme, élevé au rang de religion, regroupe plus de six millions de fidèles et un peu partout dans le pays on trouve des centres spirites, des rues et même des écoles à son nom.

Pourtant, sans les sœurs Fox et leurs séances de tables tournantes, Hippolyte Rivail serait resté un modeste rédacteur de manuels scolaires. Cependant, en 1888, quatorze ans après sa mort et alors que le spiritisme avait déjà acquis une renommée mondiale, Margareta Fox confessa publiquement comment sa sœur et elle-même avaient monté de toutes pièces leur commerce avec l'au-delà. Elle dévoilait les stratagèmes qu'elles avaient utilisés pour donner l'illusion de la présence d'esprits frappeurs et terminait en disant qu'elle regrettait ce qu'elle avait fait et qu'elle considérait désormais comme un blasphème.

Mais, le plus singulier dans cette histoire, est que l'aveu des sœurs Fox ne porta nullement un coup d'arrêt au spiritisme. Bien au contraire, les spirites qui s'étaient enrichis depuis trente ans grâce à leurs communications avec les morts, exercèrent des pressions sur Margareta pour qu'elle revienne sur ses propos. Alcoolique et criblée de dettes, cette dernière consentit à publier une rétractation et tenta sans succès d'attirer une nouvelle clientèle. Mais, devenues gênantes, les sœurs Fox étaient désormais tenues à l'écart du mouvement qu'elles avaient elles-

mêmes initié. Elles moururent quelques années plus tard dans le dénuement et l'indifférence.

L'histoire du spiritisme prouvait que le phénomène n'avait eu de cesse de prospérer en dépit des preuves manifestes de supercherie et des aveux mêmes des premiers intéressés. Il y a chez l'homme, un besoin irrépessible de croire, une fuite vers le merveilleux qui défie toute logique.

Après des mois des recherches et de lectures, j'en étais arrivée à la conviction que les prétentions des médiums n'étaient que des fables que ne venait étayer aucune preuve scientifique sérieuse. Pire, il y avait d'un auteur à l'autre des contradictions si patentes, qu'il était impossible d'ériger le spiritisme en un système cohérent. Toutefois, un point continuait de me chagriner : celui de la sincérité des médiums eux-mêmes. Si les morts ne parlaient pas à leur oreille, d'où tiraient-ils les propos qu'ils leur attribuaient ? Mentaient-ils en toute conscience, tels d'habiles bonimenteurs, ou bien prêtaient-ils de bonne foi à des défunts les pensées fugaces qui les traversaient ?

Pour en avoir le cœur net, je me résolus à rendre visite à de nouveaux médiums et à mettre leurs prétentions surnaturelles à l'épreuve. Je notai la liste de toutes celles et ceux qui affirmaient parler avec les esprits, à Grenoble et dans les environs. À la différence de Myriam C\*, qui avait bien connu

ma mère, ces médiums ignoraient tout de moi. Leurs révélations ne risquaient donc pas d'être influencées par des anecdotes qu'ils auraient pu glaner à mon sujet.

Entre 2005 et 2006, je rencontrais six médiums qui me laissèrent des impressions contrastées. À l'exception d'un voyant assez âgé qui me parut d'emblée profondément cynique, les autres firent preuve de beaucoup d'empathie et de grandes capacités d'écoute. Malgré tout, aucun d'entre eux ne parvint à me convaincre qu'il entretenait une connexion authentique avec l'au-delà. Je m'étais volontairement gardée de dire que je venais pour ma mère, laissant les médiums tâtonner dans les ramifications de mon arbre généalogique avant de trouver la personne qui m'intéressait. Les messages transmis étaient le plus souvent vagues et dégoulinants de bons sentiments. Mes interlocuteurs avaient beau m'affirmer que ma mère était bien présente dans la pièce, j'étais à mille lieux de reconnaître la femme que j'avais connue. Je réclamais des informations précises qui auraient pu constituer un début de preuve : le nom de mon père, celui de ses parents ou de l'usine dans laquelle elle travaillait... La défunte si prolifique un instant plus tôt pour évoquer des souvenirs insipides dans lesquels tout un chacun aurait pu se reconnaître – *tu te souviens, quand tu étais petite, tu aimais faire du vélo et puis tu m'offrais des cadeaux que tu fabriquais toi-même pour la fête des mères* – devenait soudain muette.

Aucun des six médiums ne fut en mesure de me fournir ces réponses pourtant si simples que je réclamais. Alors qu'il aurait suffi d'un seul mot pour me convaincre définitivement de sa présence, l'esprit de ma mère semblait prendre un malin plaisir à entretenir le doute. Mes interlocuteurs mettaient cela sur le compte des mystères des voies de l'au-delà. Mais à mes yeux, c'était surtout l'aveu de leur impossibilité à établir un contact véritable avec l'autre-monde.

Je reste persuadée que la majorité de ces médiums étaient de bonne foi et qu'ils étaient convaincus de pouvoir parler avec les morts. D'où leur gêne sincère face à mes questions dont ils n'avaient bien évidemment pas les réponses. Il s'agissait à mon sens d'hommes et de femmes dotés d'une grande sensibilité qui attribuaient abusivement leurs propres intuitions à des puissances surnaturelles. Toute la difficulté résidait dans le fait qu'il était impossible de distinguer les médiums sincères des imposteurs. Mais le résultat était le même car dans un cas comme dans l'autre, aucun n'avait à ce jour été en mesure d'apporter la preuve définitive de ses allégations.

Aux États-Unis, un certain James Randi, ancien illusionniste de profession, s'est imposé comme l'un des plus célèbres démystificateurs de phénomènes surnaturels. On lui doit d'avoir mis en jeu une récompense d'un million de dollars qu'il verserait à quiconque, voyant, télépathe ou autre



magnétiseur, serait en mesure d'établir la réalité de ses pouvoirs. Malgré des milliers de candidats entre 1964 et 2015, la récompense ne fut jamais versée. Dans des conditions contrôlées par un strict protocole scientifique, les prétentions des médiums faisaient systématiquement long feu. Mais l'attrait pour le paranormal n'avait jamais diminué auprès du grand public.

C'est cette foi inébranlable dans la magie qui constitue à mon sens le plus fascinant des mystères.

L'année scolaire qui suivit la mort de ma mère fut un temps de profonde remise en question. C'était ma septième rentrée au collège d'Échirolles et dès la première semaine de cours, je ressentis une forme de lassitude qui ne devait pas me quitter. Je n'allais plus travailler avec le même entrain qu'autrefois et devant mes classes, j'éprouvais la sensation désagréable de ressasser machinalement les mêmes anecdotes sans parvenir à me renouveler. Une violente altercation avec l'un de mes élèves de quatrième acheva de me convaincre que le *burn out* n'était pas loin. Sous le prétexte de préparer l'agrégation, je demandai au rectorat l'autorisation de prendre une année sabbatique. Compte tenu de mes excellents états de service, on me l'accorda sans difficulté.

En réalité, je n'avais pas la moindre intention de me plonger dans la fastidieuse préparation d'un concours. Je voulais surtout faire une pause et mettre un peu d'ordre dans ma vie. À la fin du mois de juin, je rendis les clés de mon appartement et redescendis à Perpignan pour m'installer dans la maison de ma mère, qui était la mienne désormais.

C'était une construction mitoyenne des années soixante, nichée dans une rue tranquille du quartier Saint-Assisclé. Sa façade crépie était précédée d'une étroite bande de jardin où ma mère faisait pousser ses hortensias. Faute de soin, toutes les plantations avaient grillé et il ne restait plus désormais que des parterres hirsutes, grouillant d'herbes folles.

L'intérieur était resté en assez bon état et je n'avais guère fait que passer un coup de peinture dans certaines pièces, afin de les rendre plus lumineuses. Maintenant débarrassée de tous ses meubles et objets superflus, la maison me paraissait beaucoup plus vaste. À côté de mon T2 grenoblois, j'avais l'impression d'occuper un vrai château. J'aimais cette sensation d'espace et me prenais parfois à déambuler entre les pièces, sans but précis, telle une souveraine arpentant son royaume.

Dans la rue, tout le monde me connaissait. S'il y avait bien quelques nouveaux arrivants, la plupart vivaient déjà là quand j'étais adolescente. Le fait que la rue soit une impasse avait renforcé ce sentiment d'appartenir à une même communauté. Jean-Luc, un électricien qui habitait la maison juste en face de la nôtre, avait œuvré au rapprochement entre les générations. C'est lui qui, le premier, avait lancé l'idée d'une fête des voisins. Au mois de juin, on dressait des tables au fond de l'impasse, chacun apportait de quoi boire et manger et Laurent – qui occupait la maison de l'angle – se chargeait des grillades dans

de grands bidons coupés en deux et remplis de sarments de vigne. Une année, on avait même tiré des feux d'artifices. Une fusée, je m'en souviens, avait dévié de sa trajectoire pour atterrir dans la haie de Mme Torrès. La vieille dame avait eu très peur mais nous avions réussi à éteindre l'incendie avant qu'il ne fasse de dégâts. La première fête des voisins remontait à l'époque où j'étais encore au collège, au tout début des années 90. Le phénomène, qui s'est institutionnalisé depuis, était alors nouveau et chaque année, un journaliste de l'*Indépendant* faisait le déplacement pour prendre notre joyeuse tablée en photo.

Lors du décès de ma mère, de nombreux voisins étaient venus à l'église et m'avaient témoigné leur soutien après la cérémonie. Ma mère était appréciée dans le quartier et sa disparition brutale avait causé un choc à beaucoup de personnes. Un an plus tard, les voisins avaient accueilli avec une joie sincère la nouvelle de mon installation dans la demeure maternelle. C'était moins mon retour en soi qui les enthousiasmait que le soulagement de savoir que la maison ne serait pas vendue ou pire louée à des étrangers qui n'auraient pas manqué de compromettre la douce tranquillité du voisinage. Je n'ignorais pas le racisme latent des habitants du quartier qui me hérissait déjà quand j'étais adolescente. Un ancien militaire, le colonel Levain, avait même fait installer une caméra au-dessus de son portail pour surveiller les allées et

venues dans l'impasse. Grâce à un moniteur installé dans son salon, à côté de son poste de télévision, il scrutait le moindre mouvement anormal et lorsqu'un véhicule inconnu avait le malheur de stationner deux jours de suite devant sa maison, il téléphonait aussi sec à la fourrière pour le faire enlever.

Si je ne manquais jamais d'adresser un signe de la la main accompagné d'un sourire, dès que j'apercevais quelqu'un sur le pas de sa porte, je ne cherchais pas non plus à multiplier outre-mesure les visites de courtoisie. Je sortais peu et faisais preuve de la plus grande discrétion. Dans le quartier, il s'agissait de la première des qualités.

Au début du mois d'août, je fus invitée au mariage de ma cousine. Christelle et son mari Vincent avaient choisi pour leurs noces un ancien prieuré bénédictin transformé en gîte, dans l'arrière-pays héraultais. La grande salle - ancien réfectoire des convers - avait énormément de charme avec ses belles arcatures en plein cintre et ses tapisseries d'Aubusson sur les murs. C'est dans ce cadre privilégié que j'eus l'occasion d'expérimenter mes talents de médium pour la première fois.

Il devait être deux ou trois heures du matin et l'ambiance de la fête retombait lentement. Sur la piste, les danseurs manifestaient moins d'entrain et dans la salle, les invités les plus âgés somnolaient à moitié sur leur chaise quand certains

prenaient déjà le chemin de la sortie. Le repas avait été la hauteur des sommes faramineuses investies par les jeunes mariés. Je commençai à être passablement éméchée. J'avais dû descendre une bouteille à moi toute seule, sans parler du champagne qui accompagnait la pièce montée. Verre à la main, j'alimentais mollement la conversation avec ma voisine de table, amie d'enfance de ma cousine qui, comme moi, n'aimait pas danser.

Delphine - c'était son prénom - était une jeune femme franche et très volubile. Elle travaillait comme vendeuse chez Décathlon et en voyait souvent des vertes et des pas mûres, des clients exubérants, des kleptomanes, des couples qui faisaient des scènes de ménage autour de l'achat d'une paire de ski ou d'une toile de tente. Elle espérait ne pas rester là-bas toute sa vie. Pour elle, c'était une situation provisoire, le temps de trouver quelque chose qui lui conviendrait davantage.

À un moment, comme elle évoquait ses futurs projets, je glissai d'un air de confiance que je pratiquais la voyance et que je pouvais, si elle le souhaitait, essayer de lire son avenir. Ça faisait quelques temps déjà que je ruminais l'idée de tester l'expérience sur un cobaye. Je me demandais s'il me serait possible de convaincre un inconnu que je jouissais de pouvoirs extralucides. Suite à mes lectures et aux visites que j'avais rendues à des médiums, je pensais pouvoir relever le défi. Il me

manquait juste ce fond de culot qui m'avait retenue jusqu'alors de passer à l'acte. À chaque occasion qui s'était présentée à moi, j'avais reculé au dernier moment, craignant de me couvrir de honte. Mais ce soir là, l'alcool ingéré avait contribué à abattre mes dernières réserves. Une fois la proposition lancée, je n'avais plus moyen de revenir en arrière.

Delphine manifesta un élan d'enthousiasme auquel je ne m'étais pas attendue. Elle m'avoua qu'elle adorait tout ce qui touchait au paranormal et voulut aussitôt en savoir davantage. Forcée d'improviser, je prétendis que je possédais le don de double-vue depuis ma prime enfance. M'inspirant de témoignages que j'avais lus au cours de mes recherches, je racontai que dès l'âge de quatre ou cinq ans j'avais déjà des visions qui stupéfiaient mon entourage. Je pouvais prévoir des accidents ou des maladies. Un jour, par exemple, j'avais pointé le ventre de mon père en m'écriant «Bobo ! Bobo ! ». Personne sur le moment n'avait compris ce qui m'arrivait mais, le lendemain, quand il avait fallu transporter d'urgence mon père à l'hôpital, à cause d'une violente crise d'appendicite, l'incident avait alors pris tout son sens prémonitoire.

Delphine buvait mes paroles et la confiance naïve qu'elle m'avait accordée d'entrée de jeu, sans l'ombre d'une réserve, me grisait et me poussait à rajouter de nouveaux détails pour enrichir le tableau. Comme Myriam C\*, j'expliquai que je faisais

de la voyance directe, en me basant sur les flashes que son esprit me transmettait :

- Là, en ce moment, je vois de l'incertitude, des doutes. Ce sont comme des lignes ou des fils qui s'entremêlent dans tous les sens. Tu dois traverser une grosse phase de remise en question...

C'est elle-même qui, quelques minutes plus tôt, m'avait confié son envie de changer de travail et de se rapprocher de sa famille. Les médiums, de manière consciente ou non, utilisent une technique que l'on appelle lecture à froid ou *cold reading*. Elle consiste à déduire de l'attitude de la personne qui se trouve en face de soi, de ses vêtements, de sa manière de parler, toute une série d'indices qui permettront ensuite de déterminer les grands traits de son caractère. Inconsciemment, nous pratiquons tous la lecture à froid quand nous rencontrons quelqu'un pour la première fois. Le style vestimentaire, les bijoux, le vocabulaire plus ou moins châtié donnent souvent une idée assez juste du milieu socio-culturel. Avec de l'entraînement, quiconque d'un tant soit peu observateur peut se révéler aussi perspicace que Sherlock Holmes.

Le personnage du célèbre détective a d'ailleurs été inspiré à Conan Doyle par un individu bien réel, le docteur Joseph Bell, qui avait mis au point une méthode analytique pour décrypter le caractère de ses patients. Les aventures de Holmes, au-delà



de l'aspect plaisant des enquêtes, sont un excellent manuel pour apprendre à maîtriser les rudiments de la lecture à froid.

Delphine, sans s'en rendre compte, m'avait tout au long de la soirée fourni une foule d'indices sur sa vie et sa personnalité. Comme elle était venue seule, j'en avais déduit sans trop de difficulté qu'elle était célibataire. Elle portait en temps normal des lunettes que, par coquetterie, elle n'avait pas mises pour la soirée mais qui avaient néanmoins imprimé de légères marques sur les arrêtes de son nez. Un tatouage sur l'avant-bras gauche révélait son attrait pour la culture japonaise. Le regard oblique qu'elle avait jeté à mon paquet de cigarettes et ses dents légèrement jaunies trahissaient l'ancienne fumeuse qui n'avait arrêté le tabac que depuis quelques mois. Tous ces détails mis bout à bout permettaient d'esquisser les grandes lignes d'un caractère à partir duquel il ne me restait plus qu'à façonner mes visions.

- Je vois un pays lointain. Je ne sais pas trop... On dirait un pays asiatique, avec des temples et des grands immeubles... Je perçois des musiques, des odeurs...

Il fallait toujours donner l'impression que la vision n'était pas claire et qu'elle ne se dévoilait qu'imparfaitement et par bribes. Le tâtonnement, loin de diminuer la valeur du voyant, ne faisait au contraire que renforcer la crédibilité de sa prophétie. Je repris :

- Je pense que c'est le Japon, mais je ne suis pas sûre. C'est un pays dans lequel tu as déjà été ou dans lequel tu aimerais te rendre. Maintenant, je te vois là-bas. Tu es en train de sourire, tu a l'air heureuse...

Delphine, bluffée, ne put que confirmer. Elle rêvait depuis toujours de visiter le Japon et était ravie d'apprendre qu'elle s'y rendrait prochainement. Le plus amusant était qu'elle n'avait pas soupçonné une seule seconde que c'était son tatouage qui m'avait mise sur la piste.

- Je sens une sensation de manque aussi. Attends... Je te vois tenir quelque chose. On dirait un paquet que tu jettes à la poubelle. Je ne distingue pas très bien... ça ressemble à des cigarettes. Tu as arrêté de fumer, non ? Et souvent encore tu ressens le manque, tu es tentée d'en allumer juste une, mais tu résistes... J'ai une nouvelle image maintenant. Je te vois en train de courir et respirer à pleins poumons, sans aucune gêne respiratoire...

Delphine n'en revenait pas de ma clairvoyance. En effet, elle cherchait à arrêter de fumer depuis un mois et trouvait incroyable que je découvre tout cela par « télépathie ». Je m'abstins de lui dire que c'était la couleur de son émail dentaire qui, en la circonstance, m'avait tenu lieu de sixième sens.

Avec juste ce qu'il faut de boniments pour l'enrober, la lecture à froid est une technique particulièrement redoutable.

En plus de l'analyse des détails physiques, l'aspirant télépathe peut s'appuyer sur des éléments de langage enseignées, non pas dans d'ésotériques grimoires, mais par de banals manuels de marketing à destination des étudiants en commerce. Dans le fond, un médium n'est pas bien différent d'un vendeur de lessive. Règle numéro un: flatter son interlocuteur et lui dire ce qu'il a envie d'entendre afin d'obtenir son adhésion. Pour le reste, il suffit de mentionner des détails qui paraissent personnels alors qu'ils s'appliquent en réalité à un très grand nombre d'individus :

- Je vois une boîte, dis-je. Avec des vieilles photos, des cartes postales, des dessins qui attendent d'être triés...

Delphine sursauta :

- C'est vrai... Je me suis dit pas plus tard qu'hier qu'il fallait que je fasse du tri dans mes affaires. Et effectivement, il y a bien une boîte au fond de mon placard...

Ça lui faisait presque peur que je lise en elle comme dans un livre ouvert. De mon côté j'exultais, même si je m'efforçais de garder mon sérieux et de ne pas trop fanfaronner. Mais au fond de moi, je ressentais la même satisfaction que le tireur qui n'aurait pas manqué une seule fois sa cible. Je hasardai sans attendre une nouvelle généralité que je présentai comme une vision à caractère intime :

- C'est amusant... Tu sais qui je vois ? Johnny Hallyday...  
Oui c'est bien lui, avec un blouson en cuir noir. Et maintenant,  
je vois un autre monsieur qui chante. Il connaît les paroles par  
cœur. Il a l'air de beaucoup aimer Johnny...

Johnny Hallyday était le rockeur préféré des français et ce  
n'était pas trop s'avancer que de supposer que, dans la  
génération des parents de Delphine, qui était issue d'un milieu  
plutôt populaire, on écoutait Johnny plutôt que Haendel. À  
l'évocation du chanteur, je vis avec surprise le visage de la  
jeune femme se contracter et ses yeux se plisser sous le coup  
d'une émotion nouvelle :

- C'est... c'est mon papa, balbutia-t-elle. Il adorait Johnny.

L'emploi de l'imparfait m'informa que le père en question  
n'était plus de ce monde. Ce fut à mon tour d'éprouver un léger  
malaise. C'était le moment que j'avais attendu et redouté tout à  
la fois. La question du deuil était sensible et j'éprouvais  
quelques scrupules à jouer avec les sentiments de mon  
interlocutrice. Un instant, je songeai à m'arrêter, mais c'est  
Delphine qui me pressa pour en savoir plus :

- Est-ce que tu le vois ?

Je lisais l'espoir dans son regard et acceptai malgré tout de  
coiffer cette nouvelle casquette de médium :

- Il me dit qu'il va bien. Il est passé de l'autre côté. Il me fait comprendre que ce qui lui manque le plus c'est de ne plus pouvoir te serrer dans ses bras...

Je mimai le geste, comme si je le voyais. Delphine ne put retenir ses larmes et je sentis l'émotion me gagner à mon tour.

- Sois forte ! C'est ça qu'il me dit ton papa. Il le répète. Sois forte ! Il me dit de croire à tes rêves et de ne jamais te décourager. Je ne sais pas si ça a du sens pour toi. Il me dit qu'il a confiance en toi et qu'il sera toujours là pour t'aider depuis là-haut...

Delphine pleurait mais derrière ses larmes, je la vis esquisser un sourire. Ce n'étaient pas des larmes de tristesse. Ce que j'avais dit lui avait fait du bien. Le malaise que j'avais éprouvé un peu plus tôt se dissipa pour laisser place à une forme de satisfaction. Le sentiment du devoir accompli. Je me levai de ma chaise pour prendre Delphine dans mes bras. C'était curieux, mais j'avais presque l'impression d'avoir réalisé une bonne action.

Certaines drogues rendent accroc dès la première prise. La médiumnité se révéla pour moi aussi addictive que l'héroïne. Après avoir fait croire à l'amie de ma cousine que je pouvais parler avec les morts, j'eus envie de retenter l'expérience. J'étais sidérée par la facilité avec laquelle j'étais parvenue à apporter l'adhésion de mon interlocutrice avec seulement un peu de bagout et quelques formules toutes-prêtes. J'étais bien consciente que l'alcool, tout en me désinhibant, avait pu altérer les facultés critiques de ma voisine de table, c'est pourquoi, je souhaitais renouveler le test dans des conditions un peu plus ordinaires.

L'occasion se présenta d'elle-même, quatre ou cinq jours plus tard. Delphine, à qui j'avais laissé mon numéro, me téléphona en m'expliquant qu'elle avait parlé de mon « don » à l'une de ses amies, qui aurait bien aimé que j'entre en contact avec son frère qui avait été tué dans un accident de la route. Il va sans dire que je sautai sur l'occasion et proposai à la jeune femme en question de me retrouver à la terrasse d'un café pour voir ce qu'il était possible de faire.

Cette nouvelle séance s'avéra encore plus probante que la précédente. Connaissant d'avance l'identité du défunt et la cause de sa mort, il me fut facile de gloser sur les circonstances de l'accident et de glisser dans la bouche du frère disparu de réconfortantes paroles de l'au-delà. Bien que parfaitement sobre, l'amie de Delphine n'y vit que du feu. Les yeux humides, elle me remercia longuement et voulut même me rémunérer pour le dérangement. Ce que je refusai.

Cette seconde expérience me confirma que, loin d'être réservée à un petit cénacle d'initiés, la médiumnité était une pratique beaucoup moins ésotérique qu'elle n'en avait l'air. Il suffisait juste d'un minimum de psychologie et d'un sens assez développé de l'observation, le vernis occulte ne servant qu'à masquer opportunément le prosaïsme des rouages mis en œuvre.

Dans les années 50, un journaliste blanc, John Howard Griffin décida de se grimer en afro-américain afin d'expérimenter le quotidien d'un noir dans le sud des États-Unis. Il partait du postulat qu'il n'existait pas de meilleur moyen pour observer le racisme et la ségrégation que de les vivre soi-même de l'intérieur. À la fin des années 70, le philosophe Robert Linhart s'était quant à lui fait embaucher comme ouvrier à l'usine Citroën de la Porte de Choisy pour raconter la réalité du travail à la chaîne. Ma démarche, en un

sens, était assez similaire. En m'attribuant des facultés extralucides, je me trouvais ainsi aux premières loges, pour toucher du doigt cette quête de surnaturel qui poussait chaque année des millions d'individus à consulter voyants et autres médiums.

Je décidai de ne pas faire les choses à moitié et de me lancer dès le mois de septembre à la recherche d'une clientèle. Je n'avais à ce stade pas la moindre idée du succès que rencontrerait mon entreprise. Difficile dans un domaine tel que celui de la médiumnité de mener à l'avance une étude de marché. Des gens meurent sans cesse, c'est un fait, mais comment évaluer la propension de leurs proches à vouloir entrer en contact avec eux ? Pour le savoir, il n'y avait d'autre solution que de se plonger dans le bain et d'attendre. L'argent laissé par ma mère ajouté à mes propres économies allait me permettre d'envisager cette année sans trop m'inquiéter d'un point de vue matériel.

Je me rendis chez un imprimeur du centre-ville pour acheter une plaque professionnelle ainsi que des cartes de visite. Je revois encore la tête du jeune employé à lunettes quand je lui demandai de graver « Voyante médium - Consultations sur rendez-vous » en-dessous de mon nom. Il m'interrogea pour savoir si je voyais des morts dans sa boutique, ce à quoi je lui répondis, rassurante, que son commerce ne me semblait pas hantée.



J'éprouvai une excitation de petite fille au moment de fixer la plaque à côté de ma boîte aux lettres. Jusque là, il ne s'agissait encore que d'un projet un peu fou que je caressais le soir, avant de m'endormir, en imaginant des consultations avec des clients imaginaires. Mais une fois la plaque fixée devant ma porte, tout prit soudain un caractère plus officiel. Désormais, aux yeux de tous, j'étais une femme qui lisait l'avenir et dialoguait avec les morts. C'était gravé en lettres capitales sur fond doré.

Connaissant la mentalité des riverains, j'appréhendais un peu leur réaction lorsqu'ils découvriraient la plaque devant ma porte. Je ne voulais surtout pas qu'ils découragent, par leur hostilité, des clients potentiels. Mais je constatai très vite que ma nouvelle occupation ne semblait pas les déranger. Certes, il y avait eu un peu d'étonnement au départ, mais je restais une enfant du pays, j'avais grandi dans la rue et quelles que soient mes activités, c'était à leur yeux préférable à l'irruption d'une famille de gitans ou de maghrébins.

C'est Carole, la voisine d'en face, qui fut la première à franchir le seuil de la maison. Comme elle était très cancanière et ne supportait pas l'idée que quelque chose de nouveau se produisît dans le quartier sans qu'elle en fût la première informée, elle ne put résister à la tentation d'accourir aux nouvelles. Sous prétexte d'une pétition à signer pour réclamer le remplacement des lampadaires dans la rue, elle ne se priva

pas mettre sur le tapis le sujet qui l'intéressait. Ce qui l'étonnait surtout, était ma décision d'abandonner ma carrière dans l'Éducation nationale pour une pratique si radicalement opposée et sans doute à ses yeux, beaucoup plus hasardeuse.

« J'aimais mon métier, lui expliquai-je, mais tout ça m'est tombé dessus sans que je ne puisse l'éviter. Quand les morts nous apparaissent et nous font signe de les aider, on ne peut pas faire semblant de n'avoir rien remarqué... »

La voisine hocha la tête, l'air grave. J'avais élaboré au cours des jours précédents une petite fiction pour justifier auprès de ceux qui me connaissaient ma soudaine reconversion et je profitai de la venue de Carole pour tester sur elle, l'effet de mon récit :

- Vous savez, des fois j'ai l'impression que les gens vont me prendre pour une folle. Le plus incroyable, c'est que je n'y croyais pas vraiment et j'ai été d'autant plus surprise quand tout ça m'est tombé sur la tête...

Montrer que l'on avait soi-même eu des doutes était un bon moyen de ranger les sceptiques de son côté. Je ne voulais surtout pas qu'on s' imagine que j'étais une exaltée qui s'était mise à entendre des voix à la suite d'une crise mystique. Il était primordial de mettre en avant mon côté rationnel en adoptant un ton calme et mesuré :

- Le dé clic s'est produit, il y a deux ans environ, au collège où je travaillais du côté de Grenoble. J'avais donné rendez-vous à une mère d'élève, un soir, pour parler des difficultés que rencontrait son fils. Je l'ai invitée à s'asseoir dans la salle de réunion quand j'ai vu un monsieur qui attendait près de la porte, sans oser entrer à l'intérieur. J'ai demandé à la mère d'élève si ce monsieur était avec elle et la femme a pris un air étonné en me disant qu'elle était venue seule. Se tournant en direction de la porte, elle n'a pas eu l'air de remarquer quoi que ce soit et c'est alors que j'ai compris qu'elle ne pouvait pas voir ce monsieur qui me semblait pourtant tellement réel...

- C'était un fantôme ? demanda Carole.

- En effet, confirmai-je. J'étais un peu gênée par cette présence que je ne parvenais pas à expliquer mais je me suis efforcée de ne pas laisser paraître mon trouble. J'ai commencé à parler des difficultés de mon élève qui n'avait pas la tête au travail ces derniers temps et sa mère m'a expliqué que c'était à cause de la mort de son père, un an plus tôt, qui l'avait beaucoup perturbé.

- Et l'homme à la porte, c'était lui, n'est-ce pas ?

- Oui, répondis-je, ravie de constater que ma voisine se laissait prendre au fil de mon récit. J'ai tout de suite fait le lien et j'ai dit à la mère de mon élève : votre mari, il n'avait pas une cicatrice sur la joue par hasard ? La femme a confirmé. Puis je

lui ai dit : Votre mari est là, en ce moment même et il nous écoute. Il est inquiet, lui aussi, au sujet de votre fils. Et à partir de l'instant où j'ai révélé sa présence, l'homme a fait un pas en avant pour entrer dans la pièce. Il a compris que je n'étais pas hostile et que j'allais pouvoir l'aider à communiquer avec sa famille.

Carole poussa une exclamation de surprise. Mon histoire avait produit l'effet escompté. On attribue à Goebbels, la phrase selon laquelle plus un mensonge est gros, mieux il fonctionne auprès de l'opinion. Qu'on le veuille ou non, il faut reconnaître au ministre du troisième Reich, une certaine expertise en matière de propagande. Beaucoup de gens mentent mal faute de préparation suffisante. Ils se troublent, bafouillent, s'empêchent dans des alibis improvisés. Le bon menteur doit avoir une parfaite maîtrise de lui-même et connaître son histoire sur le bout des doigts afin que, dans sa mémoire, elle ne se distingue en rien des souvenirs authentiques. Un mensonge doit être élaboré avec soin, peaufiné à la manière d'une œuvre d'art. Il faut savoir y introduire des petits détails qui font vrai, la mention d'un vêtement, d'une particularité anatomique, de ces détails insignifiants en apparence, mais qui amènent l'auditeur à penser que «ça ne s'invente pas». Le phrasé doit être minutieusement étudié. Il ne faut pas avoir l'air de réciter un texte appris par cœur, ni d'inventer au fur et à mesure.

L'hésitation, propre à la relation de tout souvenir qui se respecte, doit se manier avec justesse. Chercher ses mots, mais pas trop, ménager de légères pauses, comme si on fouillait dans les replis de sa mémoire.

Je vis que Carole était troublée. Comme moi-même face à Myriam C\*, elle ne parvenait pas à remettre en doute ma sincérité. La seule chose qu'elle trouva à répondre fut :

- Tu n'as pas eu peur ?

- Non, répondis-je. Les morts ne sont pas là pour nous faire du mal, bien au contraire. Ce sont des être en souffrance qui restent bloqués sur Terre car ils n'ont pas réussi à régler tous leurs problèmes avec les vivants. Ils nous escortent en permanence, mais seuls quelques individus sont capables de percevoir leur présence...

Je fus la première impressionnée par la conviction avec laquelle j'avais asséné ces dernières paroles. Je m'étais tellement imprégnée de mon personnage, que j'étais à deux doigts de croire moi-même en mes propres affabulations.

- Comment est-ce qu'on peut savoir si certains de nos morts sont restés coincés sur Terre ?

- Il suffit de penser très fort à eux et ils finissent toujours par se manifester, dis-je.

- Et là ? Tu vois quelqu'un ? s'enquit Carole, légèrement fébrile.

Je secouai la tête :

- Pas en ce moment. Il faut que je me mette dans une certaine disposition mentale pour recevoir des visions. Un peu comme un interrupteur, que je basculerais en mode « voyance ». Sinon, ce serait tout simplement invivable et mon esprit se trouverait en permanence assailli de messages de l'autre-monde...

J'avais emprunté cette justification à un médium interviewé par Évelyne Thomas, sur le plateau de « C'est mon choix ». De mon côté, je n'avais pas besoin de troisième œil pour comprendre que Carole mourrait d'envie que je lui propose une petite démonstration de mes talents.

J'avais aménagé le salon, à gauche du vestibule, pour en faire mon cabinet de consultation. Deux fauteuils, de part et d'autre d'une table en verre, un lampadaire halogène et au mur une grande affiche encadrée du film *Métropolis* de Fritz Lang qui trônait autrefois au-dessus de mon lit. J'invitais Carole à me suivre et à prendre place dans l'un des fauteuils qui sentait encore le cuir neuf.

Ma mère, lorsque je venais la voir, adorait me raconter par le menu les nombreux incidents qui émaillaient la vie du quartier. Je connaissais donc bien des détails sur Carole, son mari Jean-Luc et leurs deux garçons. Comme j'avais vécu loin de Perpignan pendant de nombreuses années, ma voisine ne

pouvait s'imaginer que je fusse aussi bien informée sur son compte. Mais la nature m'avait gratifiée d'une excellente mémoire et je pouvais retenir, longtemps après, des noms ou des dates que je n'avais entendus qu'une seule fois. Ma mère m'avait appris que Carole avait perdu sa sœur aînée deux ans plus tôt et c'est très logiquement que j'orientai mes visions dans cette direction. Je savais en outre que cette sœur travaillait dans une boulangerie du Mas Guérido – ma mère s'y arrêtait parfois quand elle allait faire ses courses là-bas – qu'elle s'appelait Marie-Ange et qu'elle était morte d'un cancer. C'était une trame plus que suffisante à partir duquel j'allais pouvoir broder tout le reste.

Quand elle repartit de la maison, Carole était convaincue. Je savais qu'elle ne manquerait pas de raconter son expérience partout autour d'elle. On choisit rarement son médium dans l'annuaire. Dans ce genre de domaine, le bouche à oreille demeure la porte d'entrée privilégiée. Il ne me restait plus qu'à attendre les premières retombées.

Grâce à Carole et aux cartes de visites que j'avais laissées chez les commerçants du centre-ville, je reçus une quinzaine de visites entre septembre et décembre 2006. Uniquement des femmes. C'étaient des débuts encourageants mais insuffisants pour constituer une activité pérenne. À cette époque, je n'avais pas encore l'intention de me reconvertir durablement dans le business du paranormal. Ce n'était pour moi qu'une expérience sociologique d'un genre nouveau, que je n'imaginai pas prolonger au-delà de mon année sabbatique.

Pour la question des honoraires, je m'étais calquée sur les tarifs que pratiquaient les médiums chez qui je m'étais rendue. Soixante euros la séance. Une somme astronomique à mes yeux mais qui correspondait pourtant à la moyenne du marché.

Le bouche à oreille initié par ma voisine avait porté ses fruits mais n'avait malheureusement guère dépassé les limites de son propre cercle de connaissances. Quant aux autres clientes qui étaient venues me voir, je savais que la plupart d'entre elles, bien que convaincues par mes talents, ne s'en vanteraient pas auprès de leurs amis ni de leur famille. Il ne me fallait guère espérer de recommandation de ce côté. La



diagnostic dressé par Myriam C\* était on ne peut plus juste : la voyance et la médiumnité restaient des sujets tabous dont on parlait difficilement, même avec ses proches.

Afin d'élargir ma clientèle, j'avais réservé un stand au Salon du Bien-être qui se tenait au mois de février, au Parc des Expositions de Perpignan. Derrière cet intitulé un peu vague, se cachait en réalité un incroyable fourre-tout de pratiques plus ou moins charlatanesques, parmi lesquelles le visiteur néophyte avait souvent bien du mal à trier le bon grain de l'ivraie.

Ce salon représentait à peu près tout ce que je détestais : l'apologie d'un mode de vie écolo-bobo, teinté de mysticisme *New Age*. Pourtant, si je voulais acquérir davantage de visibilité, il me fallait en passer par là et laisser mes réticences de côté.

Mon stand se trouvait au bout d'une allée dédiée aux thérapeutes et aux médecines douces. Ici, tout le monde considérait la médecine traditionnelle avec beaucoup de circonspection quand il ne s'agissait pas d'une franche hostilité. Je trouvais plutôt cocasse de voir certains hippies balayer d'un revers de la manche un siècle de découvertes scientifiques, en clamant haut et fort qu'une amulette d'ambre était bien plus efficace que tous les vaccins. Quant aux médicaments produits par les laboratoires pharmaceutiques ils étaient unanimement décriés. Pour soigner leurs maux, sans passer par les mains si honnies des médecins en blouse blanche, les visiteurs du Salon

avaient l'embarras du choix. Il y avait les magnétiseurs, les naturopathes distillant les élixirs floraux du Docteur Bach, les chiropracteurs, les énergéticiens quantiques, les apôtres du Reiki, de l'iridologie, de la médecine ayurvédique, les vendeurs de pierres, d'aimants ou de cristaux de quartz, les hypnotiseurs, les sophrologues, les promoteurs de la sagesse shamanique sibérienne, les réflexologues plantaires, les chromoluminothérapeutes, les adeptes de la thérapie par résonance des bols tibétains...

Celui qui avait réussi à atteindre le bout de l'allée sans être victime d'une commotion cérébrale causée par cet inextricable prêchi-prêcha, pouvait s'octroyer une pause bien méritée dans le carré de la voyance. Nous étions six à lire l'avenir, cinq femmes pour un seul homme, chacun y allant de sa petite recette pour élaborer ses prophéties. Le tarot restait la méthode la plus répandue, même si ma voisine de droite avait opté pour la numérologie et les runes divinatoires. L'homme installé sur le stand opposé au mien, était quant à lui un authentique marabout qui s'était fait une spécialité du désenvoûtement et du retour de l'être aimé. La liste exhaustive de ses talents figurait sur une large pancarte posée sur un chevalet : il guérissait Aussi bien l'infertilité que le cancer, promettait la réussite aux examens mais également la fortune au loto et - modernité oblige - protégeait à distance les ordinateurs des

virus informatiques. De nous six, c'est lui qui reçut le plus de visiteurs, majoritairement des Africains qui avaient toute confiance en son savoir-faire ancestral. La Rolex en or, dissimulée sous la large manche de son boubou, et qu'il consultait discrètement entre chaque séance, était là pour témoigner de la prospérité de sa petite affaire.

Les quatre autres voyantes, qui étaient des habituées du Salon, avaient accueilli ma venue avec un mélange de curiosité et de méfiance. Elles se demandaient sans doute qui était cette inconnue qui venait empiéter sur leurs surnaturelles plates-bandes. Elles m'avaient questionné, pour connaître mon parcours et l'ancienneté de mes états de service. Je prétendis que j'exerçais déjà comme médium dans la région de Grenoble mais que le décès de ma mère m'avait conduit à redescendre dans le sud. La numérologue me demanda si je possédais un don de naissance, ce à quoi je répondis que je voyais déjà des morts autour de mon berceau avant même de savoir parler.

Il m'était difficile de déterminer si mes collègues croyaient réellement en leur don de double-vue. Une fois les clients repartis, nous continuions à incarner nos rôles. Même à l'abri des oreilles indiscrètes, on n'échangeait pas ses secrets ou ses techniques, comme lors d'une convention de prestidigitateurs.

Seul le marabout ne m'adressa pas la parole de toute la durée du Salon. Pas même un bonjour lorsque nous nous

installions le matin avant l'arrivée du public. Les autres voyantes étaient logées à la même enseigne, attitude grossière qui n'était sans doute pas exempte de misogynie. L'homme nous jugeait d'un air supérieur, méprisant nos pauvres pouvoirs féminins qui n'arrivaient pas à la cheville de ses puissants dons héréditaires. Homme d'affaires impitoyable, le marabout ne quittait pas son stand une seule seconde et ne se levait même pas de sa chaise comme s'il craignait de voir le moindre client lui échapper.

Le premier samedi, la fréquentation resta modeste. Il faisait exceptionnellement beau pour la saison et les gens avaient préféré aller se balader au grand air. Je donnai quand même une douzaine de consultations, ce qui était presque autant qu'au cours des deux mois écoulés.

Le lendemain dimanche, en revanche, les allées du Salon ne désemplirent pas. J'entrai en communication avec les morts à une cadence industrielle. Mes voisines elles non plus n'avaient pas le temps de souffler. Et dès le milieu de l'après-midi, j'avais épuisé mon stock de cartes de visites, me contraignant à noter mes coordonnées à la main pour les nouveaux clients. Ce stakhanovisme médiumnique constitua un formidable entraînement aux techniques de lecture à froid. Je gagnai en rapidité et en efficacité, capable de détecter en un coup d'œil les détails corporels sur lesquels j'allais pouvoir m'appuyer. Si je

me trompais quelquefois, j'arrivais toujours à rebondir et à faire oublier mes erreurs par de nouvelles révélations. De tous mes clients, aucun ne fit preuve de la plus petite once d'incrédulité. Ceux qui se décidaient à prendre place devant moi étaient déjà convaincus de l'existence d'une vie après la mort. Les sceptiques eux, je les voyais, m'observaient de loin depuis l'allée, en échangeant des rires et des chuchotements, mais ne s'approchaient pas.

J'avais lu des chiffres concernant le succès grandissant du paranormal et des médecines alternatives mais ce n'est qu'à l'issue du Salon, que je pris véritablement conscience de l'ampleur du phénomène. J'avais du mal à admettre que dans la patrie de Fontenelle, Voltaire ou Pasteur, on pût encore se laisser prendre à toutes ces croyances ridicules. Pourtant les faits étaient là. Implacables. À l'heure d'Internet et des voyages dans l'espace, les vieilles superstitions avaient encore de beaux jours devant elles.

Plusieurs fois, face à certains clients dont l'attitude et les vêtements révélaient clairement les origines modestes, je fus prise d'un cas de conscience. Je voulus leur avouer la supercherie et leur dire de garder leur argent pour des choses plus utiles. Je voulus leur faire comprendre que la plupart des exposants comme moi-même, ne faisons que vendre des mirages qui ne résoudre pas leurs problèmes. Mais à

chaque fois, ces paroles de raison restèrent bloquées sur mes lèvres. Pour me déculpabiliser je me répétais que les gens qui venaient ici n'étaient pas prêts à entendre la vérité et que, si j'avais cherché à leur ouvrir les yeux, ils auraient probablement détourné la tête et seraient partis consulter sur le stand voisin. Plus leur quotidien était morose, plus ces gens-là avaient besoin qu'on leur promette un avenir meilleur, même s'il ne s'agissait que d'une illusion.

Au cours des semaines suivantes, je voulus tout abandonner. L'argument sociologique que j'avais invoqué à l'origine, n'était plus qu'un prétexte fallacieux pour me donner bonne conscience. Au bout de six mois dans la peau d'une médium, je n'avais toujours pas écrit la moindre ligne de ce qui aurait pu s'apparenter à une analyse objective de la question. Il devenait clair que j'avais pris goût à ce que je faisais et que la possibilité d'une reconversion commençait à s'imposer à moi, avec de plus en plus d'insistance.

Démystifier les faiseurs de prodiges et traquer les escrocs qui s'enrichissaient sur la crédulité humaine était une activité vers laquelle mon parcours intellectuel et mes convictions auraient naturellement dû me porter. Mais je savais aussi que c'était un chemin malaisé, jalonné de ronces et de cailloux tranchants. Sans doute aurais-je pu basculer du bon côté, du côté de ceux qui luttent pour défendre la vérité contre

l'obscurantisme. Mais je n'avais pas le tempérament d'un saint-Jean Baptiste, je ne me sentais pas la force d'être cette voix clamant au milieu du désert, dans le dénuement d'une peau de chameau. Suite au Salon, je reçus de nombreux appels et mon agenda ne tarda pas à se remplir. Un boulevard se déroulait face à moi, avec à la clé la promesse d'un argent facilement gagné... J'aurais pu dire non mais je ne l'ai pas fait. La tentation était trop forte.

À mesure qu'approchait la fin de l'année scolaire, j'appréhendais de plus en plus de retrouver mon ancienne vie de prof. Je savais qu'il me faudrait bientôt quitter la grande maison où j'avais pris mes aises, chercher un nouvel appartement, retrouver ma salle de classe et mes tas de copies. J'en faisais des cauchemars toutes les nuits. Au début du mois de juin, quand la secrétaire du collège m'envoya par mail la fiche de vœux avec mes préférences pour mon futur emploi du temps, ce fut comme un déclic. Je compris que je ne retournerai jamais plus à Jean Vilar. C'était au-delà de mes forces.

Je revoyais ma salle de classe avec sa peinture craquelée, mes élèves qu'il était de plus en plus difficile de captiver, les mornes soirées d'hiver dans la brume grenobloise... Rien que cette pensée me refilait le cafard. Je n'avais pas envie de retrouver cette vie sans perspective, de finir en dépression comme tant de vieux collègues désabusés. J'avais aimé mon

métier, mais je sentais de plus en plus clairement qu'il était temps pour moi de tourner la page. Et puis, dans le fond, aurais-je été plus utile là-bas, à rabâcher des leçons dont nul n'avait rien à faire ? Mes clients étaient des hommes et des femmes en souffrance qui, sous prétexte d'entrer en contact avec leurs morts, avaient réellement besoin qu'on les écoute et qu'on les aide. Rien n'est plus facile que de s'arranger avec sa morale. Je muselai mes derniers scrupules et fis partir ma lettre de démission.



Les journalistes ont raconté bien des choses à mon sujet. Certains ont cherché à me dépeindre en manipulatrice sans vergogne, mue par l'argent et la soif de notoriété. Cette image outrancière, uniquement destinée à offrir des titres racoleurs aux journaux, est loin d'être conforme à la réalité. Il est vrai que les absents ont toujours tort et que ma fuite ne m'a pas laissé l'opportunité d'exposer ma part de vérité. À travers ces lignes, j'espère ainsi apporter quelques précieuses nuances qui permettront à tous de mieux comprendre l'effroyable cascade d'événements dont j'ai été tout à la fois l'instigatrice et d'une certaine façon, la première victime.

Je ne suis pas femme vénale. Quand j'ai débuté mes activités de médium, mon intention n'était pas de faire fortune. Il me fallait juste assez pour payer mes impôts et parer aux dépenses de la vie courante. Je ne menais pas grand train de vie, loin de là : je roulais depuis dix ans dans la même voiture, le contenu de ma garde-robe était plus que minimaliste en raison de mon aversion naturelle pour le shopping, je ne portais pas de bijoux et ne fréquentais guère les restaurants qui, pour les célibataires, étaient des lieux affreusement déprimants.

Mon principal loisir n'avait pas varié depuis mon adolescence et n'était pas une occupation bien onéreuse. J'étais une boulimique de lecture. Tout y passait : romans, essais, magazines. De plus, n'éprouvant nul besoin fétichiste d'aligner les ouvrages sur mes étagères, j'assouvissais largement mes besoins grâce à un simple abonnement à la médiathèque pour seize euros par an.

Les honoraires de mes premières années de consultations s'accumulèrent patiemment sur mon compte, sans que je ne ressentisse le désir de piocher dans ce capital. Mon banquier avait bien essayé de me vendre divers placements afin de faire fructifier mes gains mais je n'avais aucun penchant pour la spéculation et me contentai des plans-épargnes les plus ordinaires. À mes yeux, être riche, c'était pouvoir vivre sans avoir à se préoccuper de l'état de ses finances. À cet égard, je m'estimais plutôt bien lotie. Je ne consultais que rarement mes comptes – quatre ou cinq fois par an tout au plus – moins pour savoir de combien je disposais que pour m'assurer que je n'avais pas été victime d'une fraude quelconque.

Dans ces conditions, j'aurais pu baisser mes honoraires sans en ressentir le moindre préjudice. Le problème était ailleurs. J'éprouvais toujours plus de scrupules à soutirer de l'argent à ceux qui en avaient peu, qu'aux bourgeois pour qui soixante euros, ne représentaient qu'une somme anecdotique.

En affichant des tarifs prohibitifs pour les plus humbles, je m'assurais qu'ils ne frapperaient pas indûment à ma porte au risque de rogner sur leurs maigres revenus. Déjà au téléphone, j'étais capable de repérer les profils. J'écartais d'emblée ceux qui, s'enquérant du prix, demandaient s'il était possible de payer en plusieurs fois. J'avais remarqué d'expérience que les clients les plus aisés ne marchandait jamais. À la fin de la séance, ils posaient les billets ou le chèque sur un coin de la table, tout en discutant d'autre chose, comme si cette transaction n'était qu'une formalité négligeable sur laquelle il n'y avait aucune raison de s'appesantir.

Je savais que certains médiums en vue n'hésitaient pas à facturer cent cinquante euros la demi-heure, ce qui ne les empêchait pas de refuser des clients car leur agenda était complet jusqu'à un an à l'avance. C'était à mes yeux de débutante une extorsion indécente mais qui confirmait le vieux principe selon lequel la qualité était inconsciemment associée au prix demandé.

J'ai rencontré un jour une médium qui délivrait ses consultations gratuitement. La dame en question était, je le crois, convaincue d'entretenir une relation authentique avec l'au-delà. Elle travaillait comme aide-soignante dans une clinique et n'avait jamais cherché à faire commerce de son don. Elle refusait d'ailleurs toute forme de rémunération. Mais loin

de crouler sous les sollicitations, la pauvre femme était victime de la méfiance de ses visiteurs. La plupart trouvaient ce désintéressement suspect et hésitaient à frapper à sa porte. Dans son village, elle traînait même une réputation de folle et de sorcière. Nul doute que si elle avait acheté une plaque professionnelle et affiché des honoraires conséquents, son image eut été bien meilleure.

Un an après mon retour à Perpignan, il me fallut officiellement assumer aux yeux de ma famille, ma nouvelle orientation de carrière. J'avais entretenu jusqu'alors la fable d'une année sabbatique pour préparer l'agrégation. Je ne pouvais plus me cacher derrière cette excuse, d'autant que la liste des admis avait été publiée et que je n'y figurais naturellement pas. J'appréhendais quelque peu la réaction de mes proches et m'interrogeais sur la manière de leur présenter les choses. Toutes les fois où mon père et sa compagne étaient venus dîner à la maison, j'avais bien veillé à dissimuler ma plaque derrière la poubelle, afin qu'ils ne découvrent pas le pot aux roses. Je ne savais pas au juste pourquoi je repoussais le moment de leur révéler la vérité. Une activité de médium n'avait en soi rien d'infamant mais je tergiversais sur la conduite à tenir. Pouvais-je avouer que je gagnais ma vie en lisant l'avenir, tout en précisant qu'il ne s'agissait que d'un rôle de composition ? Pouvais-je réellement confier que mes dons

n'avaient rien de surnaturel et qu'ils n'étaient que le fruit de techniques bien rodées ?

Il m'apparut très vite que je n'aurais d'autre alternative que de mentir à ma famille comme je l'avais fait avec tous les autres. Dans le fond, j'aimais mieux qu'on me prenne pour une illuminée plutôt que pour une cynique. Mon père accepta étonnamment bien la nouvelle. Il fut surpris, un peu dubitatif aussi, mais quand j'évoquai le montant de mes revenus, il parut immédiatement soulagé. C'était un homme pratique et si je gagnais mieux ma vie comme ça, plutôt qu'en enseignant l'histoire-géo, j'avais à ses yeux mille fois raison de sauter sur l'occasion.

Quand la nouvelle eut fait le tour de la famille, elle déclencha des réactions contrastées. Certains, déjà distants, me considérèrent avec davantage de défiance, jugeant que j'étais le genre de personne peu recommandable, qu'il était préférable de ne pas fréquenter. D'autres, à l'inverse, qui s'intéressaient au paranormal sans oser le clamer ouvertement, furent ravis de se découvrir une parente qui pouvait communiquer avec les morts. Plusieurs cousins et cousines éloignés, avec qui je n'entretenais jusque-là que des contacts épisodiques, vinrent même me consulter pour connaître leur avenir. Parfois, le secret était un peu lourd à porter et j'éprouvais quelque culpabilité à jouer la comédie au sein de ma propre famille. Mais, ayant

choisi l'option du mensonge, je n'avais aucun moyen de revenir en arrière.

Je sortais peu. À Grenoble, l'amicale des personnels organisait régulièrement des activités et des randonnées. Nous allions quelquefois boire un verre ou manger au restaurant. Mais depuis mon retour à Perpignan, ma sociabilité était retombée au point mort. J'avais de nombreux clients mais pas un seul ami. Sur le plan sentimental également, c'était le calme plat. Mis à part une ou deux aventures sans lendemain, j'avais renoncé à rencontrer quelqu'un avec qui construire une histoire durable.

En 2007, quand le réseau social *Facebook* commença à faire parler de lui, la curiosité me piqua de créer un profil. Comme des millions de français, je me lançai aussitôt en quête d'anciens amis de collège, de lycée ou de fac afin de savoir ce qu'ils étaient devenus. C'est ainsi que je retrouvai la trace d'Adèle qui avait été dans ma classe, de la quatrième à la troisième. Nous n'étions pas des amies proches et je n'étais même pas certaine de lui avoir un jour adressé directement la parole. En vidant la maison de ma mère, j'étais retombée sur de vieilles photos de classe et Adèle faisait partie de ces vagues visages dont j'avais oublié jusqu'au nom. Mais, dix-huit ans plus tard, l'intelligence artificielle de *Facebook*, recoupant adroitement les données, me

rappela à son souvenir. Je lui envoyai une requête d'amitié, qu'elle accepta.

Adèle avait bien changé depuis l'ingrate époque de la puberté boutonneuse. Elle avait créé à son compte une agence de communication, portait des tailleurs élégants et pavoisait en compagnie de tout un tas d'entrepreneurs et d'élus locaux. Nous échangeâmes quelques messages pour évoquer nos vertes années au collège Saint-Jean. Nous blaguâmes un peu sur le frère Anaclet qui l'avait marquée, elle aussi, avec ses grands discours exaltés sur la souffrance du Christ. C'était agréable de d'évoquer comme ça, le passé. J'avais retrouvé d'autres camarades sur *Facebook*, mais c'est avec Adèle que le courant passait le mieux. Comme elle habitait toujours Perpignan, nous décidâmes d'aller boire un verre. C'était la première fois que je sortais dans un bar depuis au moins six mois.

Adèle était le genre de personne qui emportait d'emblée la sympathie. Elle savait écouter les autres et les mettre en confiance, qualité que j'avais moi-même appris à développer au cours de ma carrière d'enseignante puis de médium. C'était aussi une femme indépendante, qui consacrait énormément de temps et d'énergie à son travail. Elle me parla de la dernière campagne de pub qu'elle était en train de mettre en place pour le Conseil Général. Elle connaissait bien Christian Bourquin, son président, avec qui elle avait déjeuné le matin même. Adèle

n'avait pas la langue dans sa poche et, selon elle, son franc-parler avait été un atout pour se faire une place dans un milieu encore très masculin. Brune et sportive, elle me faisait penser un peu à Florence Foresti, qui passait à cette époque le soir, sur le plateau de Laurent Ruquier. Elle s'était montrée flattée par la comparaison car elle aimait beaucoup cette humoriste.

Puis était venu le moment où, après avoir longuement évoqué son métier, Adèle m'avait retourné la politesse en me questionnant sur mes propres activités. Jusque-là j'avais su me montrer évasive, me contentant de dire que j'étais une ex-prof en pleine reconversion professionnelle. Mais, face à son insistance, il était devenu impossible d'éluder le sujet :

- Je me suis lancée dans les consultations de voyance, finis-je par avouer, un peu à contrecœur.

Adèle n'était pas le genre de nana à croire aux esprits revenus d'outre-tombe et je craignis que cet aveu ne me fit baisser dans son estime. Mais c'est à peine, si la jeune femme laissa transparaître un léger mouvement de surprise :

- Il y a un de nos graphistes de l'agence de Montpellier qui s'est occupé dernièrement du site pour une plate-forme de voyance en ligne, dit-elle. D'après le patron de la boîte, c'est un secteur qui tourne pas mal ces derniers temps...

Contrairement à tous les autres, Adèle ne m'avait même pas questionnée sur la réalité de mon don, comme si pour elle,



il n'était pas concevable une seule seconde que quelqu'un prétendant lire l'avenir, pût avoir de réelles facultés extralucides.

- Tu es à ton compte ou tu bosses pour une centrale ? m'interrogea-t-elle, comme s'il s'était agi d'une profession comme une autre.

- Je reçois les gens chez moi. Mais c'est encore récent et ma clientèle n'est pas très fournie.

Adèle hocha lentement la tête :

- Si tu veux, je peux te rencarder avec le mec avec qui on bosse. Il m'a dit qu'il recherchait du monde pour sa plate-forme téléphonique. Apparemment, ça paye plutôt bien...

Je ne connaissais rien à la télé-voyance même si, comme tout le monde, j'étais déjà tombée dans le journal sur des petites annonces pour des numéros surtaxés d'astrologues ou de médiums, à côté de ceux du téléphone rose.

- Oui, pourquoi pas, fis-je. Mais je ne sais pas trop comment ça fonctionne.

- D'après ce que j'ai pu voir, ça ressemble à n'importe quelle centrale téléphonique. Ça ne te coûte rien d'aller rencontrer le gars.

Curieuse, je décidai de sauter sur l'occasion et, deux jours plus tard, pris le train pour Montpellier où le patron du site web m'avait donné rendez-vous pour un entretien.

C'était un quarantenaire affable, les cheveux poivre et sel et la mine décontractée, arborant une chemise bleu lavande remontée au niveau des coudes. Il avait tout du parvenu s'étonnant lui-même du succès de sa *start-up* et n'ayant pas encore l'aisance du dirigeant bien établi. Il balayait du regard son bureau flambant neuf, avec la fierté d'un enfant qui vient de recevoir un nouveau jouet et pivotait avec délectation dans son large fauteuil à roulettes. Il usait et abusait des clins d'œil et autres marques de connivence, comme s'il cherchait à faire oublier sa supériorité hiérarchique.

- On va pas se mentir, m'avait-il avoué d'emblée. On ne fait pas du social. Ce qui nous intéresse ici c'est l'argent. Pour moi. Pour vous. Car si le site tourne bien, au bout du compte c'est tout le monde qui est gagnant.

Sauf les clients, bien entendu, mais je m'abstins d'en faire la remarque. Il m'expliqua qu'il ne recherchait pas des voyants authentiques mais des commerciaux capables de tenir le crachoir et de garder les personnes le plus longtemps possible au bout du fil. Car, au-delà du forfait de base, chaque minute supplémentaire était facturée entre cinq et dix euros, selon les services demandés.

- Ici, on travaille à partir d'un script détaillé, qu'il faut maîtriser sur le bout des doigts. Adèle m'a dit que vous pratiquiez déjà un peu la voyance, vous devez le savoir. Les

demandes tournent toujours autour des mêmes sujets : amour, argent, travail... Pour chaque question, on vous fournit des réponses-type, afin de vous guider. Mais bien sûr, vous êtes tout à fait libre d'improviser si le client en redemande...

Sans davantage de recommandation, je fus embauchée à l'essai pour une période d'un mois. Une formation accélérée d'une matinée, me permit de me familiariser avec le fameux script et l'après-midi même, je fus plongée dans le bain.

Les bureaux étaient composés d'une douzaine de petits box à l'intérieur desquels d'autres voyants étaient déjà à pied d'œuvre. Pour tout équipement, un ordinateur, un téléphone et un casque-micro. Dès que ma ligne fut connectée, les appels commencèrent à pleuvoir. L'exercice n'était pas bien différent de ce à quoi j'étais accoutumée, même si l'absence de contact visuel rendait plus difficile les déductions de lecture à froid. Mais le script, avec ses soixante-cinq pages très détaillées, était là pour parer à toute éventualité.

Je travaillais quatre jours par semaine de 8h à 19h. La nuit, les consultations étaient traitées par une plate-forme délocalisée en Tunisie, afin de diminuer les coûts. Les journées, durant lesquelles les appels s'enchaînaient sans discontinuer étaient éprouvantes et le soir, dans le train qui me ramenait à Perpignan, je m'endormis plus d'une fois, le nez sur mon livre.

Les autres voyants étaient issus d'horizons très variés : certains, venus du privé, étaient tombé là-dedans un peu par hasard ; il y avait des étudiants qui faisaient ça pour payer leurs études et je rencontrai même un comédien fauché qui, pour se donner bonne conscience, prenait ses prestations divinatoires comme un authentique rôle de composition. Mais, mis à part durant les courtes pauses que l'on nous octroyait, je n'eus guère l'occasion de sympathiser avec cette hétéroclite brigade d'oracles 2.0.

À la fin de ma période d'essai, je déclinai poliment le CDI que le patron me proposa. Il fut surpris et un peu déçu aussi, mais je lui confiai ne pas envisager de déménager durablement à Montpellier pour me rapprocher de ce nouveau travail. Le salaire était certes attractif, mais comme je l'ai déjà dit, l'argent n'était pas chez moi une motivation suffisante. La télé-voyance avait constitué une sorte d'entraînement intensif et j'aspirais désormais à retrouver le calme routinier de mes consultations à domicile.

Il me fallut deux ou trois ans pour me constituer une clientèle solide. L'effet de nouveauté avait, dans les premiers mois, attiré de nombreux curieux mais beaucoup ne s'étaient jamais représentés par la suite. Si je comptais faire de la voyance ma principale source de revenus, je ne pouvais me contenter de ces séances par trop aléatoires, qui pouvaient se bousculer certaines semaines et être suivies par de longues périodes d'accalmie.

Je pense qu'une de mes erreurs de débutante avait été de trop en dire, dès la première visite. J'enchaînais les déductions au grand galop comme si je voulais à tout prix convaincre mon interlocuteur de ma bonne foi. Les séances duraient parfois une heure entière et me laissaient complètement lessivée. J'avais si peur de ne pas être prise au sérieux que je me donnais à fond, pour que le client garde la meilleure impression possible et n'hésite pas à me recommander à d'autres, une fois reparti.

Je mis longtemps à me défaire de cette posture de bonne élève, qui veut montrer tout ce qu'elle sait et guette avidement les compliments. Mes visiteurs n'étaient pas là pour me juger mais pour obtenir des réponses à leurs questions. L'expérience de la télé-voyance m'avait été très précieuse en me permettant

de mieux appréhender certains rouages de la psychologie humaine. Lorsqu'il nous réunissait pour ses mises au point hebdomadaires, le patron nous répétait sans cesse que le plus difficile n'était pas de garder longtemps un client au bout du fil, mais de l'inciter à rappeler le lendemain :

« Faites-le calcul. Si vous restez avec lui vingt minutes, c'est bien. Mais si, au moment de raccrocher, vous lui avez ôté tous ses doutes et qu'il n'a plus besoin de nos services, sur le long terme c'est nous qui sommes perdants... Notre objectif premier est de fidéliser – il martelait toujours ce mot, en détachant artificiellement chacune des syllabes. D'agir en sorte que le client rappelle, encore et encore. Qu'il ne puisse plus prendre une seule décision sans vous demander conseil au préalable. Il faut qu'il ait l'impression que vous soyez devenu son plus proche ami ».

Sur le moment, j'avais eu quelques scrupules puis j'avais fini par appliquer ces principes à ma propre clientèle. J'appris à délivrer mes messages avec davantage de parcimonie, laissant espérer pour la séance suivante de nouvelles confidences et révélations. Je m'appuyais volontiers sur le caractère capricieux des esprits qui pouvaient devenir mutiques ou disparaître brusquement lorsque la consultation s'étirait trop en longueur. Une demi-heure était le format ordinaire que je m'efforçais d'observer. Il fallait que le client en eût pour son argent, tout en

restant légèrement sur sa faim, afin de l'inciter à prendre un nouveau rendez-vous.

À la fin de chaque séance, j'avais pris l'habitude de compléter une fiche sur la personne qui venait de me consulter. J'y notais méthodiquement les renseignements que j'avais recueillis ainsi que les déductions que j'avais faites et sur lesquelles je pourrais m'appuyer. Les clients étaient très sensibles au fait que l'on se souvînt de leur cas d'une séance sur l'autre. Pour gagner leur confiance, il était primordial qu'ils se sentent écoutés et compris. C'est pourquoi, je n'oubliais jamais de consulter mes fiches avant chaque nouveau rendez-vous.

Chaque année, à la fin du mois de janvier, je retrouvais mon stand au Salon du Bien-être de Perpignan. Le marabout ne m'adressait toujours pas la parole, mais les autres voyantes avaient fini par m'intégrer à leur cercle et à me considérer comme l'une des leurs. Le Salon restait une étape incontournable pour attirer de nouveaux clients. À chaque nouvelle édition, le succès ne faiblissait pas. Suite à la crise de 2008, on assista à un regain d'intérêt pour les sciences divinatoires. Je reçus de nombreux épargnants inquiets, des chefs d'entreprises et même un banquier qui m'interrogea sur l'avenir de ses finances. Il y eut aussi une vague de suicides qui se manifesta par une multiplication des demandes pour entrer en contact avec un mari ou un fils qui s'était donné la mort. Le

malheur des uns fait le bonheur des autres, aimait répéter ma tante Odile, jamais à court de dictons pour émailler ses grands discours sur la vie. La morosité ambiante faisait en tous cas les affaires des voyants dont on guettait les prédictions avec une avidité qui n'était pas sans trahir une certaine forme de désespoir.

Après quelques années de pratique, j'avais acquis une certaine réputation. Pour preuve de ce succès, ma clientèle, jusque-là limitée aux seuls Perpignanais, commença à s'étendre aux villes et villages avoisinants et j'eus même la visite d'un monsieur qui s'était déplacé spécialement de Carcassonne pour me rencontrer.

Dans l'ensemble, les demandes variaient peu d'une séance à l'autre. La plupart des gens voulaient connaître leur avenir et être confortés dans les décisions importantes qu'ils s'apprêtaient à prendre. Bien souvent, je n'avais même pas besoin de recourir aux techniques de lecture à froid pour prodiguer des conseils qui relevaient du simple bon sens. Sous mes airs faussement ésotériques, je n'étais rien de plus qu'une coach de vie doublée parfois d'une conseillère matrimoniale.

Je crois, en toute sincérité, avoir rendu service à bon nombre d'individus en souffrance. La plupart des gens recherchaient moins du surnaturel qu'une oreille attentive. Je n'ai jamais agi que dans l'intérêt de mes clients. Peut-être leur



ai-je menti en instrumentalisant la douleur de leur deuil mais je ne les ai jamais poussés à prendre une décision qu'ils auraient pu regretter par la suite. Le fait d'attribuer à des défunts mes propres conseils semblait renforcer la portée de ces derniers. Si l'on pouvait émettre quelques réserves devant un psychologue, on ne remettait jamais en doute la parole d'un mort qui, en raison de son trépas-même, était auréolé de toute l'infinie sagesse de l'au-delà.

On pourra me reprocher bien des choses, et je ne cherche aucunement à me dédouaner de mes fautes, mais je ne suis pas ce monstre sans cœur que d'aucuns ont décrit. J'ai toujours essayé, dans la mesure du possible, de faire de la bienveillance ma ligne de conduite. Combien de clients ai-je convaincus de rejoindre leur mari ou leur épouse plutôt que de tout plaquer pour quelque illusoire aventure ? Combien de désespérés ai-je détourné du suicide par mes prophéties d'un avenir meilleur ? À combien d'être endeuillés ai-je redonné le sourire, à travers les paroles rassurantes d'un cher défunt qui les invitait à tourner la page ?

Tout au long de ma carrière, j'ai mis un point d'honneur à ne jamais répondre favorablement aux demandes que je savais ne pouvoir tenir. Il en allait ainsi des nombreuses requêtes pour un retour d'affection de l'être aimé. Je sais que certains de mes confrères moins scrupuleux n'hésitaient pas à vendre des

philtres d'amour ou des amulettes magiques. Mais quitte à perdre des clients, j'ai toujours refusé de m'engouffrer dans la brèche de la sorcellerie.

Je déclinais aussi systématiquement les demandes d'envoûtements de mort. J'étais toujours mal à l'aise face à ces assassins en puissance qui, à voix basse, sollicitaient quelque maléfice pour supprimer un membre de leur famille, un voisin grincheux, un chef de service qui leur avait refusé une augmentation. Lorsqu'ils repartaient, je ne pouvais m'empêcher de me demander si ces clients un peu particuliers ne finiraient pas par passer à l'acte, avec ou sans mon aide.

Quand nous nous retrouvions pour boire un verre, Adèle avait droit aux récits les plus hauts en couleur de mes consultations. C'est elle qui les réclamait, m'affirmant que mes anecdotes avaient le mérite de la faire rire et de lui changer les idées après une journée de travail. Nous étions devenues très proches. C'était la seule personne avec qui je pouvais me permettre d'être moi-même et de ne pas jouer un rôle. La seule aussi avec qui je pouvais parler de mon quotidien de célibataire assumée sans susciter l'incompréhension.

Adèle se définissait elle-même comme une *célibattante* pure et dure, qui n'aurait pour rien au monde troqué son indépendance contre les chaînes conjugales du patriarcat. Je

l'admirais beaucoup dans sa façon d'imposer fièrement son mode de vie, sans se soucier du qu'en dira-t-on.

- Ma famille n'est pas très ouverte sur ces questions, me disait-elle. Mon père est né au Liban et certains de mes oncles qui vivent encore là-bas n'ont pas des idées très avancées sur l'émancipation féminine. Ce sont des arméniens orthodoxes qui ne voient pas d'un bon œil qu'une femme vive seule et travaille. Pour eux, je suis un peu la honte de la famille. Il y en a même qui se sont mis en tête de me trouver un mari au pays ! Comme si c'était mon genre de jouer les ménagères modèles !

À la différence d'Adèle, je n'ai jamais rejeté *a priori* la possibilité de rencontrer quelqu'un ni même de fonder une famille. J'attendais juste que l'opportunité se présente à moi, même s'il faut bien reconnaître que je ne cherchais pas activement à provoquer le destin. Je pense surtout que ma routine de célibataire me convenait et je n'avais guère envie de sacrifier mon confort égoïste aux petits tracasseries quotidiens de la vie à deux. En tant que voyante, j'étais aux premières loges pour écouter les plaintes des maris et des femmes dont le couple battait de l'aile. Sans doute ces témoignages désabusés, quand il n'étaient pas franchement acrimonieux, ne m'ont-ils pas aidés à courir aveuglément après l'amour.

J'avais mes côtés fleur bleue mais je n'en faisais pas publiquement étalage. Comme la plupart des gens, les belles

romances me faisaient monter la larme à l'œil. Je tenais à l'humanité par là. Mais je reconnais que, pour obtenir ma dose d'émotions, je préférais souvent la lecture des romans de Jane Austen ou des sœurs Brontë à une banale partie de jambes en l'air.

Le sexe est à mon sens une activité bien trop surestimée. Mes séances, là encore, m'ont montré que les questionnements sur la sexualité occupaient une place dévorante dans la vie de nombreux couples. Je ne compte plus le nombre de clients qui m'interrogeaient pour savoir si leur partenaire n'allait pas voir ailleurs ou ne comptait pas les tromper dans un futur proche. D'autres, qui confondaient voyance et sorcellerie, me demandaient si je n'avais pas au fond de mes tiroirs quelque remède miracle afin de booster leur libido ou augmenter leur pouvoir de séduction.

Quand je repense à toutes les requêtes farfelues qui m'ont été adressées au début de ma carrière, je me dis que je n'ai pas cherché à abuser ni à profiter outre-mesure de la crédulité de mes clients. J'aurais pu, bien des fois, ramasser de vulgaires cailloux dans un coin du jardin et les revendre au prix fort, en leur inventant de mirifiques vertus. Je ne l'ai pas fait. Il est certaines bornes que je n'ai jamais pu me résoudre à franchir même si d'autres, à commencer par Adèle, ne comprenaient pas toujours mes scrupules :

- C'est le libéralisme, ma grande. La bonne vieille histoire de l'offre et de la demande. Quand un client me commande une campagne de pub, est-ce que tu crois que je me pose la question de savoir si ce qu'il veut vendre n'est pas de la camelote ? Combien de fois j'ai vanté les mérites de mecs que, dans le fond, je savais être de gros salopards. Si un client vient vers toi et veut t'acheter un gri-gri, je ne vois pas pourquoi tu lui refuses. Après tout, c'est pas toi qui le pousse à la consommation. C'est lui-même qui te demande.

Il est vrai, mes réticences étaient sans doute un peu cosmétiques au regard du reste de mes activités. Mais les profs sont des gens très pointilleux qui passent leur temps à se remettre en question et à s'interroger sur le bien-fondé de leurs actes. Mon passage dans l'Éducation nationale a sans doute laissé quelques traces et j'ai mis du temps à changer de paradigme, pour entrer dans une logique ouvertement entrepreneuriale.

Mais, avec le recul, je me dis que j'ai eu raison de rester ferme sur mes positions au sujet de la sorcellerie. Cette ligne de conduite m'a aidé par la suite, en n'entachant pas la respectabilité de mon image du soupçon de la magie noire.

C'est Joséphine, une des mes clientes régulières qui, la première, m'apprit la date de la fin du monde. Cette veuve d'un riche viticulteur était une vraie fanatique, qui passait tout son temps libre à consulter voyants et médiums quand elle n'écumait pas les boutiques ésotériques et autres sites Internet spécialisés. Elle venait justement de terminer un livre qui annonçait l'apocalypse pour le 21 décembre 2012 et voulait que j'interroge les esprits à ce sujet.

Nous étions je crois, à l'été 2009 et j'ignorais encore tout de ces théories fondées sur une relecture *New Age* du calendrier maya. Quelques mois plus tard, 2012, le blockbuster hollywoodien de Roland Emmerich allait donner à cette prophétie une audience internationale et engendrer dans son sillage un mercantilisme débridé.

Joséphine avait notamment entendu parler d'un petit village audois, nommé Bugarach qui, en raison des propriétés telluriques du pic qui le surplombait, était présenté comme le refuge idéal pour survivre au cataclysme. Déjà, des adeptes de diverses sectes avaient commencé à investir les lieux, certains n'hésitant pas à acheter à prix d'or des propriétés invendables, quelques années plus tôt.

J'ai déjà eu l'occasion de le dire, la mouvance du *New Age* ne m'a jamais inspiré la moindre sympathie. Il s'agissait selon moi d'un fatras de croyances hétéroclites que ses adeptes cherchaient à ériger en système universel, à grands renforts d'approximations et d'arguments biaisés. J'étais curieuse cependant et les sectes avaient toujours titillé ma curiosité. Je rêvais de mettre à jour les mécanismes psychologiques qui pouvaient conduire en très peu de temps des individus lambda à une soumission totale aux idées farfelues d'un gourou manipulateur.

N'en déplaise à Descartes, la crédulité était sans doute la chose au monde la mieux partagée et je savais d'expérience que les gens étaient prêts à avaler n'importe quoi pourvu que l'on sût y mettre les formes et un tant soit peu de conviction.

Suite à la requête de Joséphine, j'avais tapé « 2012 fin du monde » dans un moteur de recherche et j'avais été abasourdie par la quantité de résultats proposés. Les trois années restantes jusqu'à la date fatidique n'auraient d'ailleurs pas suffi à en faire le tour, sachant qu'il se rajoutait continuellement de nouveaux blogs, forums et articles sur le sujet. Sur la toile, beaucoup de gourous en puissance avaient flairé l'aubaine et cherchaient à recruter des ouailles en agitant le chiffon noir de l'apocalypse. Tous ne s'accordaient pas en revanche sur le phénomène qui était censé se produire le 21 décembre. Selon les théories en

vogue, la Terre allait être percutée par un astéroïde géant, happée dans un trou noir, balayée par des tempêtes magnétiques ou encore consumée sous la lave de supervolcans. Certains groupes d'ufologues guettaient de leur côté une intervention extra-terrestre, avec l'arrivée de grands vaisseaux spatiaux qui selon les versions annihileraient la Terre à l'aide d'un rayon gamma ou abduqueraient ses occupants pour coloniser une nouvelle galaxie.

Les plus optimistes voyaient dans la fin du calendrier maya non un signe de destruction mais l'annonce d'une ère meilleure, favorisée par un nouvel équilibre cosmique. Afin de se préparer à cette échéance, un éveil spirituel était présenté comme indispensable, ce qui expliquait le succès des mouvances hindouistes, comme celle initiée en Inde par le gourou Kalki Bhagavan et qui revendiquait déjà plusieurs millions d'adeptes.

Les médiums n'étaient pas en reste et je tombai sur les sites de plusieurs confrères qui n'hésitaient pas à proposer des stages et thérapies de groupe pour aborder sereinement 2012.

- Tu devrais sauter sur l'occasion pour te faire de la pub, m'avait suggéré Adèle. L'apocalypse est un sujet vendeur. Rappelle-toi en 1999 les prédictions de Paco Rabanne sur la chute de la station Mir. Les journalistes ne parlaient que de ça...



- Je ne vais quand même pas crier partout que la fin du monde est proche, tout en sachant qu'il ne se passera rien le 21 décembre. Une fois cette date passée, je serai complètement décrédibilisée...

Adèle avait froncé les sourcils, cherchant un moyen de contourner le problème :

- Tu n'as pas à te prononcer clairement sur ce qui se passera. Tu m'as dit que de toutes façons certains voyaient dans cette date une transition plutôt qu'une fin du monde au sens propre. Tu n'as qu'à creuser ce créneau-là. Mais tu ne peux pas te permettre d'éluder les questions de tous ceux qui, j'en suis certaine, ne manqueront pas de venir te consulter dans les prochains mois.

Mon amie avait vu juste. Les interrogations concernant le 21 décembre et la prophétie maya ne tardèrent pas à pleuvoir et il me fallut bien trouver une parade. J'avais effectué quelques recherches à la bibliothèque et sur Internet pour découvrir que 2012 était en réalité la 183<sup>ème</sup> fin du monde annoncée depuis la chute de l'Empire Romain. Il ne s'était pas écoulé un siècle sans qu'un moine, évêque ou pape millénariste ne prédît la venue prochaine de l'Antéchrist et du Jugement dernier. De Sylvestre II à Nostradamus en passant par Joachim de Flore, tous s'étaient systématiquement trompés mais ces échecs à répétition n'avait pas empêché d'autres oracles de jeter de nouvelles dates en

pâturage à la crédulité des foules pieuses. Je découvris avec amusement que même le navigateur Christophe Colomb s'était prêté à ce petit jeu en fixant la fin des temps à l'année 1656...

À partir du XIX<sup>ème</sup> siècle, le foyer des prophéties s'était déplacé de la vieille Europe jusqu'aux États-Unis où, à intervalle régulier, se manifestaient des prêcheurs exaltés, mormons, témoins de Jéhovah ou adventistes du septième jour pour mettre en garde contre l'imminence de l'apocalypse.

Le plus surprenant était que ces prophètes mal inspirés ne sortaient jamais décrédibilisés aux yeux de leurs fidèles, malgré la non-réalisation de leurs théories. Le phénomène avait interpellé le psychologue américain Leon Festinger qui, afin de l'expliquer, avait inventé le concept de « dissonance cognitive ». Au tournant des années 1950, il s'était intéressé au cas d'une femme au foyer de Chicago, Marion Keech, qui prétendait recevoir par le biais de l'écriture automatique, des messages extra-terrestres venus de la planète Clarion. Un certain Sananda, qui n'était rien de moins qu'un avatar cosmique de Jésus-Christ, lui avait annoncé que la fin du monde surviendrait le 21 décembre 1954, sous la forme d'un raz-de-marée qui balayerait tout sur son passage. Par chance, les authentiques croyants pourraient être sauvés du déluge car un vaisseau était censé venir les récupérer avant le moment critique. Les fidèles de la devineresse avaient quitté leurs emplois, distribué leur

argent et parfois même coupé les ponts avec conjoints et enfants afin de se préparer à ce départ. Le 21 décembre, ils se réunirent tous pour prier en attendant la soucoupe volante qui devait les emmener sur Clarion. Bien entendu, il n'y eut pas davantage d'inondation cataclysmique que de sauvetage extra-terrestre. Pour ne pas perdre la face, Marion Keech feignit de recevoir un nouveau message, dans lequel son guide Sananda affirmait que le groupe avait montré tant de piété et répandu tellement de lumière durant la dernière nuit, que Dieu avait finalement renoncé à son projet de destruction. Ainsi, dès le lendemain, les disciples contactèrent la presse afin de promouvoir cet extraordinaire miracle et recruter de nouveaux membres.

Cette étude de cas, analysée de près par Festinger, dont certains élèves avaient spécialement intégré le groupe pour observer leur comportement de l'intérieur, m'avait convaincu que créer une secte était bien plus facile que ce que j'avais pu imaginer. Avec une bonne dose de culot et juste ce qu'il faut de charisme, on pouvait aisément faire basculer sous son emprise des individus mal dans leur peau ou en perte de repères. Avec Adèle, c'était d'ailleurs devenu l'une de nos blagues favorites :

- Et si on créait notre propre secte ? me suggérait-elle en riant. Tu jouerais le gourou et moi je me chargerais de recruter des disciples...

- C'est que je n'arrive pas à me décider sur l'identité de l'interlocuteur céleste qui viendrait me chuchoter des messages à l'oreille, rétorquai-je. Jésus, Bouddha ou même l'ange Gabriel, c'est un peu trop réchauffé à mon goût...

Et nous nous plaisions, comme ça, à créer des noms pour notre hypothétique culte et à imaginer des rituels afin de galvaniser les foules. Pour moi, ceci n'a toujours été qu'un jeu mais je suis convaincue qu'Adèle se prit quelquefois à rêver à mettre en œuvre ce projet. Mon amie aimait l'argent et les fortunes amassées par certains gourous avaient, il est vrai, de quoi faire tourner la tête.

Adèle a joué un rôle considérable dans la direction qu'a prise ma carrière à partir de cette époque. C'est elle qui m'a invitée à voir plus grand et à diversifier mon offre quand j'aurais pu me contenter de mes traditionnelles consultations à domicile. Elle qui a transformé le nom d'Annabelle en une véritable marque qui allait me tirer de l'anonymat et me procurer une prospérité financière que j'étais bien loin de soupçonner.

Adèle était ma seule amie et j'avais une confiance absolue en son jugement. Sa propre réussite professionnelle était là pour me confirmer la pertinence de ses intuitions. Quand je l'observais en société, à l'occasion des soirées organisées dans l'ancien atelier d'imprimeur reconverti en loft où elle avait

emménagé, j'étais éblouie par son aisance et son sens du contact. Même si j'étais loin d'être timide, je me sentais presque empotée à côté d'elle. La jeune femme était si libre, si sûre d'elle-même, que j'avais parfois l'impression d'être une pauvre prude à l'esprit étroit avec mes scrupules et mes atermoiements. Adèle allait toujours de l'avant quand je gardais un œil dans le rétroviseur. Je savais qu'elle m'appréciait, mais je craignais de la décevoir à la longue, par mon manque d'ambition.

Au-dessus de son canapé, était encadrée une grande photographie d'une adolescente américaine, chalumeau à la main, qui travaillait pendant la Deuxième Guerre Mondiale sur un chantier de sous-marins. Il y avait dans le regard de la jeune soudeuse, la même détermination farouche que je retrouvais chez mon amie.

C'était un regard auquel on ne pouvait pas dire non.

Adèle fut la tentatrice et j'eus la faiblesse du Dr Faust. Tout s'est ensuite enchaîné si rapidement que je n'ai pas pris le temps d'anticiper les conséquences de cette fuite en avant. Mais sans doute aurais-je été bien inspirée d'y réfléchir à deux fois. Malgré ce que j'avais voulu faire croire, je n'avais peut-être pas les épaules assez solides pour affronter l'adversité.

Le jour de mes trente-quatre ans, Adèle et moi étions allées boire un cocktail dans un bar branché qui venait d'ouvrir ses portes, face au chantier du théâtre de l'Archipel. Attrait de la nouveauté oblige, la salle principale était bondée de bobos assoiffés qui faisaient le siège du comptoir en se déhanchant mollement sur des airs de reggae. Il ne restait plus une seule table disponible et nous avons dû battre en retraite à l'étage pour discuter plus à notre aise.

Adèle jubilait à la pensée de la surprise qu'elle m'avait concoctée. Ça faisait plusieurs jours déjà qu'elle jouait de mystère en multipliant les sous-entendus autour de mon cadeau. Alors que nous venions de commander un deuxième *mojito*, mon amie sortit de son sac une enveloppe de papier kraft qu'elle fit glisser d'une chiquenaude jusqu'au centre de la table :

- Vas-y, ouvre, me dit-elle.

Je tirai une carte d'anniversaire à l'intérieur de laquelle était imprimé un QR code. Devant mon air perplexe, Adèle me dit de flasher l'image afin d'accéder à mon « cadeau ». Je m'exécutai sans me faire prier et découvrit bientôt avec surprise

mon propre visage tout sourire, en première page d'un site web dont l'adresse était [www.contactspirite.com](http://www.contactspirite.com).

- Et voilà ! commenta Adèle d'un air malicieux. Tu entres enfin dans l'ère de la voyance du troisième millénaire !

Ça faisait longtemps que mon amie me taçait afin que je me lance sur Internet mais je n'avais jamais pris la peine de me pencher sérieusement sur la question. Je n'étais pas la fille la plus connectée qui soit et jusqu'à présent, je m'étais contentée pour ma publicité de petites annonces dans les journaux et de cartes de visite déposées chez les commerçants.

- Théo, mon infographiste vient tout juste de le mettre en ligne, expliqua Adèle. Bien sûr, pour l'instant c'est un peu vide, mais c'est à toi de trouver de quoi le remplir.

La mise en page du site était particulièrement soignée, évitant l'amateurisme kitsch de certains blogs de médiums que j'avais eu l'occasion de visiter. Ici pas d'animations ringardes à bases d'anges, de pentacle ou de boule de cristal. La sobriété du noir et blanc en arrière-plan sur laquelle tranchaient les caractères dorés des titres conférait à l'ensemble un air évident de respectabilité.

- Merci beaucoup, fis-je tout en parcourant du bout des doigts les différentes rubriques.

- Et ce n'est pas tout ! ajouta Adèle. Je connais une nana de *France 3 régions* qui me doit un service. Elle m'a dit qu'elle était

partante pour te consacrer un reportage. Ça sera l'occasion de glisser le nom de ton site et je te garantis que les clients vont se bousculer !

Mon amie avait l'air si fière que je n'osais pas lui dire que ma modeste clientèle me convenait et que je n'aspirais pas nécessairement à attirer les foules chez moi. Toutefois, la perspective d'un reportage à la télévision n'était pas pour déplaire à mon ego. J'acceptai donc la proposition avec un certain enthousiasme.

La journaliste que connaissait Adèle m'avait donné rendez-vous la semaine suivante devant le cimetière du Sud, où elle souhaitait filmer la première partie de mon portrait. Elle m'accompagnerait ensuite chez moi pour visiter mon cabinet et interroger quelques uns de mes clients. La journaliste n'avait pas souhaité m'en dire plus au téléphone afin, avait-elle précisé, de garder un peu de spontanéité pour le jour du tournage. Toutefois, je n'avais pas eu besoin de faire appel à mes facultés extra-sensorielles pour deviner ce qu'elle avait derrière la tête.

Le cimetière du Sud, construit en bordure de l'autoroute, est loin d'être l'endroit le plus charmant pour un amateur de belles tombes pittoresques. Un de mes cousins y avait été enterré et je gardais le souvenir de ses longues allées monotones, balayées de violentes bourrasques de poussière. Les sépultures, froids rectangles de marbre ou de granit,



semblaient toutes sorties du même moule et ne laissaient guère de place à la fantaisie. Seuls les pots de chrysanthèmes, renversés et brisés par la tramontane, apportaient un peu de désordre à cette déprimante succession d'angles droits.

Si la journaliste avait choisi ce rendez-vous, ce n'était assurément pas pour répondre à une quelconque préoccupation esthétique. Le cimetière Saint-Martin, voisin du Palais des Rois de Majorque, avec ses mausolées bourgeois, ses vieilles croix recouvertes de lierre et ses statues d'angelots en pleurs aurait été à cet égard bien plus conforme à la vision romantique que l'on pouvait espérer de ce genre d'endroit. Le seul intérêt du cimetière du Sud, résidait dans la présence de la tombe du boxeur Marcel Cerdan qui en était le plus illustre locataire. Une rapide recherche sur le web m'apprit que le corps du champion du monde des poids moyens avait été transféré là en 1995, après avoir reposé un temps à Casablanca, ville où il avait fait ses premiers pas sur un ring. Je devinais sans peine les questions de la journaliste pour savoir si je pouvais sentir sa présence. Ce serait un test afin de vérifier mes allégations médiumniques. Il fallait donc que je me montre à la hauteur pour ne pas la décevoir et surtout impressionner les téléspectateurs qui regarderaient le reportage.

*Wikipédia* me fut d'un grand secours pour me constituer une connaissance relativement précise de la trajectoire du

champion, de son enfance modeste au Maroc au tragique accident d'avion qui lui avait coûté la vie, le 28 octobre 1949 sur un sommet des Açores. J'avais déjà entendu parler de la liaison de Marcel Cerdan avec la chanteuse Edith Piaf, qu'il s'apprêtait à rejoindre le jour de sa mort. J'ignorais en revanche qu'il était déjà marié à une certaine Marinette qui lui avait donné trois enfants et dont le petit dernier était à peine âgé de quelques semaines au moment de l'accident.

Le jour du tournage, je révisai une dernière fois mes fiches avant de partir pour le cimetière. La journaliste et son cameraman m'attendaient devant les grilles. Comme dans mon souvenir, une tramontane glaciale soufflait ce matin-là et faisait s'entrechoquer bruyamment les arrosoirs à côté de la guérite du gardien. Les présentations furent rapidement faites. La journaliste était une petite femme épaisse aux bajoues flasques et aux yeux anthracites, plissés derrière des lunettes à cerclage métallique. J'avais aussi effectué quelques recherches à son sujet. Elle avait quarante-deux ans, était née à Narbonne et avait travaillé une quinzaine d'années dans la presse écrite, avant de rejoindre la rédaction locale de France 3. Internet et les réseaux sociaux constituaient une mine d'or à qui se donnait la peine de fouiner un peu. Désormais, je menais systématiquement mon enquête dès qu'un nouveau client appelait pour prendre rendez-vous. Rien qu'à partir du nom et

du numéro de téléphone, j'étais capable de récolter une moisson incroyable de détails qu'il m'était ensuite tout loisible d'exploiter à des fins divinatoires. Bien sûr, cela dépendait souvent de la tranche d'âge du visiteur. Il était encore plutôt rare que les aînés disposent d'un compte *Facebook*, même si des retraités étaient de plus en plus nombreux à rejoindre le réseau. J'allais regarder aussi du côté de *Copains d'Avant* ou sur *LinkedIn*. Je trouvais toujours quelque chose d'un tant soit peu exploitable : un entrefilet paru dans le journal, le classement d'une course, le résultat d'un concours. Parfois, j'avais la main plus heureuse et tombais carrément sur la rubrique nécrologique du défunt qu'on me demanderait ensuite de contacter. Là, c'était le jackpot car j'obtenais d'un seul coup les noms de toute la famille et la précision de mes messages en était nettement accrue. En dernier recours, je pouvais toujours rentrer l'adresse du client sur *Google Street View* et tâcher de glaner une ou deux informations à partir de la photo de son domicile. Un jour, j'avais remarqué une accumulation effrayante de nains en terre cuite dans le jardinet de la maison où vivait la veuve qui était venue me consulter. Au détour de la conversation, j'avais glissé innocemment : « Votre mari dit de bien prendre soin des petits nains. Je ne comprends pas trop ce que ça signifie ». Mais la femme, elle, avait tout de suite saisi l'allusion et en avait été émue aux larmes. C'était en effet son

Raymond qui collectionnait les nains de jardin et depuis sa mort, elle n'avait pas osé y toucher.

Je reportai mon attention sur le cameraman qui était occupé à installer son matériel. Il semblait très jeune. Sa timidité et ses gestes gauches, m'indiquèrent qu'il n'était pas dans le métier depuis très longtemps. Nous fumâmes tous les trois une cigarette devant le mur crépi du cimetière avant de commencer le tournage. D'emblée, je compris que la journaliste était une femme directe, qui ne mâchait pas ses mots :

- Je vais être franche avec vous, m'annonça-t-elle en guise de préambule. Moi perso, je ne crois pas à la voyance, aux fantômes et à tout ça mais rassurez-vous, ça n'aura strictement aucune influence sur notre travail. Le sujet intéresse le public et c'est tout ce qui compte. Pour le reste, mes opinions ne regardent que moi...

J'appréciais l'honnêteté de mon interlocutrice mais de mon côté, je ne pouvais me permettre d'abattre aussi facilement mon jeu. Même si l'envie ne m'aurait pas manqué de lui dire que je partageais entièrement son point de vue, j'étais condamnée à jouer mon rôle sans faillir.

Nous entrâmes à l'intérieur pour nous engager aussitôt dans une allée austère qui dessinait un arc de cercle sur la droite. L'endroit était désert. L'effervescence de la Toussaint passée, les chrysanthèmes et les cyclamens n'apportaient même

plus la gaieté de leurs pétales pour trancher sur le gris mortifère du granite. Il ne restait ça et là que quelques fleurs artificielles aux couleurs fanées.

- Arrêtons-nous ici.

La journaliste s'immobilisa au milieu de l'allée, au niveau d'un massif de buis qui dispensait son ombre sur les sépultures voisines. Elle adressa un signe au cameraman qui se mit aussitôt à faire quelques tests de prise de vue.

Quand tout fut prêt, la journaliste me demanda de me présenter et de revenir un peu sur mon parcours, ce qui jusque-là n'était pas un exercice bien compliqué. Le récit de ma vocation était bien rôdé et je le débitai une fois de plus, sans fausse note. On me proposa ensuite de déambuler entre les tombes tout en expliquant si je pouvais ressentir en ce moment-même la présence des défunts qui nous entouraient. Là encore, la question était attendue et je n'eus qu'à cabotiner comme à mon habitude :

- C'est une vraie cacophonie là-dedans ! On dirait que tous cherchent à attirer mon attention. Comme des enfants à l'école qui lèvent la main en s'écriant : Moi ! Moi ! Vous savez, ce n'est pas tous les jours que les esprits croisent la route d'un médium capable de les voir et de les entendre. Alors quand ils en ont un sous la main, ils en profitent !

J'avais opté pour un ton léger, n'hésitant pas à user d'un peu d'humour pour rendre plaisant un sujet qui, dans le fond, ne prêtait guère à se tordre les côtes. En général, mes clients appréciaient cette manière d'agir. Elle avait le mérite de les rassurer et d'atténuer la tristesse de leur deuil.

Après cette première séquence, nous gagnâmes le fond du cimetière où – je le savais – se trouvait la tombe de Marcel Cerdan. En arrivant à proximité, il était difficile de ne pas la remarquer. Si la sépulture en elle-même était plutôt sobre, une statue représentant un gant de boxe géant, dressé vers le ciel, attirait inmanquablement le regard au milieu de la pelouse adjacente.

– Vous savez qui est enterré là ? demanda la journaliste en désignant du doigt le monument.

Nous étions encore trop loin pour lire l'épithaphe et, toujours sous l'œil de la caméra, je haussai ostensiblement les épaules en signe d'ignorance.

– Il s'agit du boxeur Marcel Cerdan, précisa la journaliste, d'un ton égal. Est-ce que vous pensez que vous pourriez le contacter?

C'était le test auquel je m'étais préparée.

– Je peux essayer, dis-je, affichant un air volontairement inquiet qui ne rendrait que plus éclatant mon triomphe à venir.

Je m'avançai vers la tombe et en effleurai pensivement la surface froide recouverte de dizaines de plaques funéraires qui rendaient hommage au champion. Le cameraman s'était approché pour faire un gros plan sur mon visage. Je commençai par évoquer l'accident, les turbulences dans le vol Paris-New-York, le bruit affreux de la carlingue qui se déchire au moment du crash.

- Il me parle de la petite violoniste, Ginette, qui est assise non loin de lui. Elle s'est réveillée en sursaut. On est au milieu de la nuit et elle est morte de frayeur...

Un peu en retrait, la journaliste me scrutait sans intervenir, mais je pouvais désormais lire une certaine perplexité dans son regard. C'était le moment d'enfoncer le clou. Je parlai d'Édith Piaf, bien entendu, mais aussi de sa femme, Marinette et de ses trois enfants.

- Il savait qu'il allait mourir et il a été triste de devoir les abandonner pour toujours... Son petit dernier surtout, qui était encore un nourrisson et qui ne garderait aucun souvenir de son papa...

Je marquai une pause et adressai un sourire complice en direction de la caméra :

- Excusez-moi, j'ai parfois un peu de mal à suivre car il parle très vite, comme s'il avait peur que la communication se coupe à tout instant.

J'embrayai sur la boxe, la revanche qu'il ne pourrait jamais prendre sur Jake LaMotta, sa carrière brutalement stoppée en pleine gloire. Je parlais aussi un peu du Maroc, de sa vocation contrariée de footballeur...

Le cameraman avait l'air bluffé. La journaliste, elle, gardait encore quelques réserves mais j'eus la satisfaction de voir qu'à défaut de l'avoir convertie, j'avais au moins ébranlé ses certitudes.

La suite du tournage à mon domicile se passa à merveille. Une de mes clientes accepta même de témoigner à visage découvert pour dire tout le bien qu'elle pensait de moi. C'était inespéré. Au moment de nous quitter, la journaliste me précisa que le portrait serait diffusé le surlendemain, dans l'édition du week-end et conjointement sur le site Internet de la chaîne. Je bouillais d'impatience à l'idée de visionner le résultat.

Comme Adèle l'avait auguré, le reportage suscita de nombreuses réactions, plutôt positives dans l'ensemble. Il faut dire qu'en dépit des réserves que la journaliste avait formulées, le montage final jouait en ma faveur. Seul l'emploi du conditionnel dans les commentaires en voix *off*, apportait le léger doute qui garantissait la sacro-sainte neutralité journalistique. Ma page web, fraîchement créée, connut un pic de fréquentation et dans la foulée, des dizaines de nouveaux clients appelèrent pour prendre rendez-vous.



Mais ma plus grande joie fut de recevoir un petit mot de Paul, le plus jeune fils de Marcel Cerdan. Il tenait un restaurant sur la Costa Brava, de l'autre côté de la frontière et avait entendu parler du reportage par l'intermédiaire d'amis qui habitaient Perpignan. Sa mère Marinette l'avait regardé, elle aussi. La vieille dame de quatre-vingt six ans aurait d'ailleurs souhaité me rencontrer mais en raison de son grand âge, il lui était difficile de se déplacer. Son fils me proposait donc de venir les voir, dès que je le pourrais, dans leur maison à Playa de Aro.

L'invitation était tentante et j'éprouvais un brin de fétichisme à l'idée d'approcher la femme d'un champion de légende. Malheureusement, l'état de santé de la veuve Cerdan se dégrada brutalement au cours des mois qui suivirent et elle mourut au tout début de l'année 2011, avant que la rencontre ne puisse avoir lieu.

Je me rendis à l'enterrement, au cimetière du Sud où Marinette avait souhaité être inhumée à côté de son mari. C'est son fils Paul qui m'avait proposé de me joindre à la famille pour la commémoration. Il y avait beaucoup de monde, ce matin-là. Quelques personnalités et de nombreux anonymes curieux de voir les trois fils du « bombardier marocain ». La journaliste de France 3, qui m'avait interviewée, était présente et griffonnait des notes sur un calepin à spirales. Relevant la tête, elle me reconnut dans la foule et s'avança vers moi, pour me saluer :

- Je ne m'attendais pas à vous voir ici, dit-elle. Vous connaissez la famille ?

C'était une manière détournée de remettre en doute la prestation que j'avais livrée ici-même, quelques mois plus tôt :

- Non, répondis-je. C'est Paul, le benjamin de la fratrie Cerdan qui m'a contacté après la diffusion de votre reportage. Il aurait aimé que je rencontre sa mère, mais la mort a été plus rapide...

La petite femme aux lunettes métalliques dodelina de la tête :

- On a eu beaucoup de retour positifs, vous savez. Suite à votre passage à l'antenne.

Elle me fit signe de nous écarter un peu, pour ne pas déranger la solennité de la cérémonie.

- Ça tombe bien que vous soyez là, reprit-elle à voix basse, car je souhaitais justement vous recontacter...

- Pour une consultation ?

La journaliste écarta cette suggestion d'un revers de la main :

- Non, mais parce qu'un de mes collègues sur Paris, m'a appelé dernièrement. Il prépare un reportage pour *NRJ 12* consacré à la voyance et aux médiums et il aurait voulu obtenir vos coordonnées...

Même si je ne regardais pas souvent la télévision, j'étais déjà tombée en zappant sur des épisodes de « Tellement Vrai » et je voyais assez nettement de quel genre d'émission il s'agissait. On y suivait, caméra à l'épaule, toutes sortes d'individus, des pompiers en mission aux fans de tuning en passant par des sosies de Claude François. C'était voyeuriste à souhait, souvent racoleur dans la mise en scène mais ça n'en demeurait pas moins une excellente publicité. Quand la production me téléphona, quelques jours plus tard, j'acceptai la proposition sans barguigner.

Le tournage eut lieu au début du printemps et l'émission fut présentée en *prime time* par Matthieu Delorme au mois de juin sous le titre « Voyants, sorciers, médiums : enquête sur leurs mystérieux pouvoirs ». J'occupais l'affiche avec trois autres tenants du surnaturel dont je découvris la vie comme tous les téléspectateurs, devant mon poste de télévision. Adèle était venue chez moi pour l'occasion. Nous avons commandé des sushis et ouvert une bouteille de rosé. Je me souviens que nous avons beaucoup bu et rigolé ce soir-là.

Des quatre portraits au sommaire, j'étais la plus jeune et je compris en voyant le montage final que c'était la singularité de

ma trajectoire professionnelle qui avait retenu l'attention des producteurs. Moi qui craignais au départ de dévoiler mon parcours universitaire, je dus me rendre à l'évidence que mon passage par l'Éducation nationale était au contraire un atout indéniable. Non pas que la connaissance de l'histoire et de la géographie eussent une quelconque utilité dans la communication spirite, mais car elles garantissaient une forme de sérieux et d'honnêteté intellectuelle qui éloignait comme par magie tout soupçon frauduleux. Dans les mois et années qui suivirent, cette étiquette de « prof-médium » allait devenir une véritable marque de fabrique, systématiquement mise en avant par mes interlocuteurs, à la télé comme à la radio. Un jour, il y eut même une cliente qui me demanda s'il m'était possible de donner des cours particuliers à ses deux filles : « L'histoire-géo, c'est vraiment pas leur truc, mais si vous arrivez à entrer en contact avec les rois et les grands personnages qu'on trouve dans les manuels, je me dis que ça pourrait peut-être les intéresser ! ».

L'équipe d'NRJ 12 m'avait proposé de tourner une séquence à Bugarach, afin de surfer sur la popularité de cette localité qui ne cessait de grandir à mesure qu'approchait l'échéance de 2012. Quelques mois plus tôt, le *New York Times* avait fait le buzz en publiant un article consacré au village, entraînant à sa suite des reporters du monde entier désireux de

filmer ce qui était en passe de devenir la nouvelle Mecque du *New Age*. Le maire de Bugarach, qui avait flairé la manne touristique, se mettait volontiers en scène devant les caméras et invitait tous les curieux à venir se ressourcer grâce aux bonnes ondes magnétiques dégagées par le pic. Dans la boutique de souvenirs du village, on avait édité des cartes postales sur lesquelles flottaient des soucoupes flottantes et on vendait désormais livres, breloques ésotériques et même bouteilles de vin d'une cuvée spéciale « Fin du monde ». Le business était florissant.

Sur place, les hurluberlus de tous poils ne manquaient pas : chercheurs de trésors, ufologues ou hippies installés dans des yourtes au pied de la montagne. Quand on les questionnait, les habitants du coin ne tarissaient pas d'anecdotes à propos de ces visiteurs bien singuliers : processions nocturnes, rituels chamaniques, séances de méditation collective ou d'exorcisme. Un certain Sylvain Durif était même devenu une star sur le web en récitant devant un parterre de journalistes ravis ses récits tous plus abracadabrants les uns que les autres sur sa destinée de Grand Monarque Cosmique.

Le jour de ma venue, nous croisâmes la route de quelques-uns de ces illuminés de l'apocalypse. Je me rappelle un groupe de Hollandais en pleine transe devant un combi *Volkswagen* au-dessus duquel flottait un nuage bleuté de cannabis. Quelques

mètres plus loin, c'était un grand échalas, torse-nu qui arpentait les sous-bois, le pendule à la main. Le cameraman qui m'accompagnait ne se priva pas d'aller à sa rencontre ni de lui demander son avis sur la fin du monde. Ses questions ne semblèrent pas le surprendre : ici, on commençait à être habitué aux journalistes et leur répondre être presque devenu un jeu.

À quelques kilomètres de Bugarach, sur les pentes escarpées du fameux pic qui, magique ou non, aimantait néanmoins tous les regards, se trouvait un vieux dolmen effondré, au milieu d'une clairière. Pour un œil non averti, il ne s'agissait que d'un vulgaire amoncellement de rochers mais le folklore associait au mégalithe de nombreuses légendes que les adeptes du *New Age* avaient opportunément intégrées à leurs propres élucubrations. Disposées autour du dolmen, des bougies éteintes et des runes tracées à même le sol, témoignaient d'une récente cérémonie. L'équipe de tournage avait dû se creuser la tête pour trouver une situation où mes dons de médium pourraient s'illustrer. C'est en feuilletant une brochure touristique, que le responsable du script avait trouvé la solution. Les Corbières regorgeaient de nombreux menhirs et dolmens. Or, un dolmen était une tombe. Il ne me restait plus qu'à contacter l'esprit qui avait été enterré là, quelques millénaires plus tôt et le tour était joué.

L'équipe avait demandé à une sorte de barde local de nous accompagner sur place. L'été, l'homme organisait des excursions thématiques pour les touristes. Il était intarissable sur les fées, gnomes et autres lutins des sous-bois. Je l'écoutais à peine. Sur le chemin, mon cerveau s'électrisait à cadence forcée pour me tirer au mieux de la situation. Dans ce genre de programme, je le savais, on n'hésitait pas à se moquer plus ou moins ouvertement des participants. Ce rôle *cathartique* était parfaitement assumé et le grossissement des tares d'autrui permettait aux téléspectateurs de se rengorger avec complaisance dans leur propre médiocrité. Mais j'avais mon amour-propre et si je comptais bien profiter de cette diffusion pour assurer ma promotion, je n'avais pas l'intention de tendre le flanc à une quelconque forme de lynchage médiatique.

Quand nous arrivâmes face au dolmen, je n'étais pas encore tout à fait fixée sur la conduite à tenir. Le script, le cameraman et le perchiste se mettaient en place. Un léger sourire flottait sur leur visage, comme s'ils jubilaient déjà intérieurement à la pensée de la séquence qu'ils s'apprêtaient à enregistrer. Ils étaient habitués aux personnalités loufoques qui constituaient, année après année, l'essentiel du casting de l'émission. Je compris que le meilleur moyen de me protéger des sarcasmes était de jouer la carte de l'émotion. On n'ose se moquer de quelqu'un chez qui l'on voit les larmes monter aux

yeux. C'est le genre de séquence qu'on affuble au contraire d'une bande-son poignante, la BO de *Requiem for a Dream* ou un concerto de Philip Glass.

À peine eus-je posé les deux mains à plat sur le dolmen, que je mimai un mouvement de recul, comme si la pierre était brûlante :

- Je sens plusieurs présences. Cet endroit est extrêmement chargé. Des hommes. Des guerriers mais aussi un chef religieux... Je pense qu'il s'agit d'un druide...

Je me figeai brutalement. Je savais qu'on allait zoomer sur mon visage et je pris soin d'arborer une expression inquiète, la bouche entrouverte, les yeux dans le vague, laissant transparaître un réel désarroi :

- Il y a un enfant qui se détache du groupe. Il ne doit pas avoir plus d'une dizaine d'années. Il porte une torque autour du cou et il a des peintures sur le visage. Deux traits rouges sur les joues et ses cheveux, entièrement rouges...

Le guide de Bugarach guettait mes déclarations avec intérêt, comme s'il cherchait à les rapprocher des contes que lui-même avait entendus à propos du mégalithe.

- Ce qu'il me transmet est très fort... très troublant. Je sens une immense détresse chez cet enfant...

Je me tus tout en donnant l'illusion, par mes mimiques faciales, qu'un dialogue intérieur se poursuivait entre l'esprit du



dolmen et moi. C'est le journaliste en charge du script qui finit pas intervenir :

- Qu'est-ce qu'il vous dit ?

- Il... il raconte que son esprit est prisonnier de ce dolmen depuis deux mille ans. Mais le plus terrible pour lui, c'est de partager la même sépulture que l'homme qui l'a tué...

J'expirai bruyamment, les yeux clos, comme si cette communication requerrait un intense effort de ma part.

- Il me dit que c'est l'un des guerriers enterrés ici, qui l'a poussé dans un ravin. Il essaie de me donner son nom, mais je ne comprends pas bien... Il y a des « r », des sonorités gutturales. Ce guerrier l'a tué car il voyait en lui un rival pour prendre la tête du clan...

C'était le moment de dramatiser encore un peu plus la scène. Mes mains se crispèrent, faisant saillir les os des phalanges.

- Excusez-moi, mais je ne m'attendais pas à ça... L'enfant me dit qu'il a beaucoup souffert... Il me raconte qu'il est resté plusieurs jours au fond de ce ravin, à agoniser... Il avait beau crier, personne ne répondait à ses appels à l'aide. Et puis quand son père l'a retrouvé, il était déjà trop tard...

La gorge nouée, je portai les mains à mon visage :

- Vraiment, je ne peux plus continuer. C'est trop intense. Il faut que je m'arrête...

Chancelante, je m'adossai au dolmen, pour ne pas perdre l'équilibre.

- Ça va ? interrogea le cameraman, inquiet.

Je lui fis signe que oui, tout en entamant une série d'exercices de respiration, accroupie dans l'herbe.

Comme je l'avais supposé, le montage final viendrait renforcer l'aspect dramatique de la scène. Après avoir recouvré mes esprits, j'expliquai face à la caméra que la communication médiumnique pouvait être très éprouvante :

- Quand les esprits sont anciens et que la souffrance s'accumule pendant des centaines, voire des milliers d'années, il y a une telle charge émotionnelle, qu'il faut avoir le cœur bien accroché pour ne pas se retrouver KO...

Sur le chemin du retour, l'équipe de tournage et le guide me questionnèrent longuement sur ce qui venait de se passer. La scène les avait troublés et ils avaient surtout du mal à croire que tout ceci ne puisse être qu'une comédie. Dès lors qu'on met un peu d'émotion, les gens veulent croire à votre sincérité. Le jour où j'ai compris cette règle fondamentale, j'ai su que je pourrais mener n'importe qui par le bout du nez.

Sans surprise, l'humanité survécut au 21 décembre 2012. Si la date annoncée de la fin du monde, ne fut qu'une journée ordinaire, l'année sur le point de s'achever avait en revanche marqué un tournant notable dans ma vie et ma carrière. Mon passage à la télévision couplé à la fréquentation grandissante de mon site Internet, m'avaient permis d'intégrer le cercle assez restreint des médiums médiatiques. Je n'étais pas encore une célébrité mais il arrivait désormais qu'on m'interpellât en me reconnaissant dans la rue. On commençait aussi à parler de moi sur certains forums et groupes *Facebook* consacrés à la voyance et au spiritisme. Je recevais de plus en plus de messages et d'appels. Mais comme je ne souhaitais pas augmenter mes cadences, afin de garder suffisamment de temps libre pour mes loisirs, j'étais contrainte de décliner de nombreuses demandes de rendez-vous.

Comme je m'exprimais bien et que j'avais su manifester un certain sens de l'humour – qualité plutôt appréciée par les journalistes – je n'avais pas tardé à être sollicitée pour d'autres interviews. Si j'étais invitée essentiellement sur les radios locales, il m'arrivait aussi de monter à Paris, ce qui était pour moi l'occasion de profiter de quelques jours de vacances et de

faire une cure de théâtre et de musées. Que ce soit à la télé ou à la radio, on attendait invariablement le récit de ma conversion médiumnique suivi d'une démonstration en direct de mes talents. Mon passage à l'antenne de C'Cauret n'échappa pas à la règle tout en constituant le point d'orgue de cette année bien remplie. S'il y eut d'inévitables railleries, la majorité des auditeurs accueillirent avec enthousiasme mes interventions. À ma grande surprise, Cauret lui-même se révéla un sujet particulièrement réceptif aux théories sur l'au-delà et, bluffé par ce que j'avais deviné au sujet de son père, m'invita l'année suivante à participer à son nouveau *talk show* à la télévision.

Étrangement, cette période très active n'a laissé qu'une empreinte assez confuse dans ma mémoire. Une certaine routine avait fini par s'installer et le défilé des clients dans mon cabinet ne suscitait plus en moi la même excitation qu'à mes débuts. Si j'offrais jadis à Adèle le récit détaillé de chacune de mes consultations, désormais, lorsque nous nous retrouvions, j'éprouvais plutôt le besoin de me vider la tête en bavardant e tout autre chose.

J'avais vécu exactement le même sentiment au début de ma carrière de prof. Au cours de ma première année à Béziers, les élèves étaient de chacune de mes conversations. Que ce soit en famille ou avec des amis, je ne manquais jamais une occasion de raconter ce qu'un tel avait dit ou qu'un autre avait fait. Lors

d'un réveillon de Noël, je me rappelle même avoir fait circuler un paquet de copies autour de la table, pointant fautes d'orthographe et anachronismes d'un air scandalisé. Puis au fil du temps, mon enthousiasme s'était tassé au point que je ne répondais plus que de façon évasive lorsqu'on me questionnait.

Il en alla de même pour la communication médiumnique. Une fois dépassée l'apparente diversité de façade, la plupart des situations finissaient par se ressembler. À la longue, j'avais pu établir une typologie assez précise et dresser la liste des éléments de langage qui faisaient mouche à tous les coups. Quand on venait me voir pour un père décédé, je parlais régulièrement du manque de communication et des non-dits, à croire que le *topos* de la figure paternelle distante se retrouvait dans presque toutes les familles. Il était de bon ton également de glisser des excuses dans la bouche du défunt : « Il demande pardon, pardon pour tout ce qu'il n'a pas pu vous transmettre. Il y a tellement de choses qu'il aurait aimé vous dire. Même s'il n'a pas toujours su le montrer, il dit qu'il vous aime, qu'il vous a toujours aimé et regrette de ne pas avoir pu vous donner l'essentiel. » Neuf fois sur dix, après une telle tirade, c'était un épanchement lacrymal digne des chutes du Niagara.

Le plus beau dans tout ça, c'est qu'en sortant du cabinet, les clients étaient persuadés d'avoir entendu des messages très intimes qui n'étaient en réalité jamais sortis de ma bouche. C'est

leur cerveau qui avait inconsciemment complété les pointillés avec des éléments tirées de leurs propres souvenirs, conférant à mes formules passe-partout, une surnaturelle pertinence.

L'expérience la plus instructive en ce domaine reste sans aucun doute, celle menée par le psychologue américain Bertram Forer en 1948. Ce dernier, après avoir demandé à ses élèves de remplir un test de personnalité, leur retourna quelques jours plus tard une analyse personnalisée de leur caractère qu'il avait - prétendait-il - établie à partir de leurs réponses aux questions. Il demanda ensuite à chaque étudiant d'évaluer la pertinence de sa description sur une échelle de 1 à 5. La plupart des étudiants s'estimèrent très satisfaits de ce le professeur avait déduit, jugeant qu'il avait remarquablement saisi les grandes caractéristiques de leur personnalité. La note moyenne s'élevait à 4,2. Forer demanda alors à ses élèves de s'échanger et de comparer leurs portraits respectifs. Les étudiants constatèrent, médusés, qu'ils étaient strictement identiques. Le psychologue ne s'était nullement appuyé sur les tests de personnalité mais avait produit un texte-type construit à partir d'un recueil d'horoscopes. L'expérience fut reproduite à de nombreuses reprises avec à chaque fois des résultats similaires.

Pour devenir un as du spiritisme, le meilleur entraînement reste encore la lecture d'ouvrages de sociologie et, en la matière, Bourdieu se révèle mille fois plus utile qu'Allan Kardec. Une

fois familiarisé avec les principaux schémas familiaux et les pratiques culturelles des différentes classes sociales, on est paré à presque toutes les éventualités.

Même si je m'efforçais de limiter mes activités de médium, celles-ci finissaient toujours par empiéter insidieusement sur mon temps libre. Il fallait continuellement répondre aux messages et traiter les appels. Certes, je n'avais ni mari ni enfant, mais j'estimais qu'il était primordial pour mon équilibre de ménager des moments de pause, dans lesquels je laissais les morts six pieds sous terre, au fond de leurs cercueils.

Entre 2013 et 2015, j'eus deux brèves aventures, qui me confortèrent dans l'idée que la vie à deux n'était décidément pas faite pour moi. Mon père, qui à une époque ne manquait pas une occasion de s'enquérir de ma vie sentimentale, avait cessé ses sous-entendus. Il faut dire que je lui avais tenu des propos si véhéments sur le couple et le mariage qu'il avait bien compris que ce n'était pas demain la veille que je lui annoncerai ma grossesse. Il était plutôt fier de mon succès et enregistrait chacun de mes passages à la télé. Sa compagne et lui venaient manger à la maison, une fois par mois.

En 2014, mon père prit sa retraite et, afin d'occuper son désœuvrement, se mit en tête de dresser l'arbre généalogique de la famille. En soi, c'était une activité plus enrichissante que de passer ses après-midi devant une énième rediffusion de *Rex*,

*chien flic*, mais elle avait l'inconvénient de le confronter à une foule d'ancêtres lointains dont il ne restait le plus souvent qu'un nom et une date de naissance sur de vieux registres d'état civil. Pour compléter les zones d'ombre, mon père avait pris l'habitude m'envoyer régulièrement les maigres informations qu'il avait recueillies afin que je convoque les esprits. Si j'étais capable de discuter avec un enfant celte, mort il y a plus de deux mille ans, il ne devait pas m'être bien difficile de contacter tel obscur trisaïeul ou autre cousine au quatrième degré. Prise à mon propre piège, je dus mettre de côté mes scrupules d'historienne pour trousseur de petites biographies fictives à même de le satisfaire. Après tout, la généalogie familiale n'intéressait pas grand monde, et il n'y avait pas de mal à s'inventer un ancêtre hussard marié à une cantatrice d'opéra.

Mon père était ravi et moi-même je finis par prendre goût à ces portraits d'outre-tombe. Peu à peu, je me sentis naître une vocation d'écrivain et me lançai corps et âme dans la rédaction d'un roman, dont l'action se déroulait au Moyen-Age, au cœur du Royaume de Majorque. J'avais gardé de mes études, de nombreux textes et documents qui allaient me servir à dresser un arrière-plan crédible. L'intrigue était construite autour de l'infant Philippe, frère cadet du roi Sanche, un franciscain illuminé qui s'était fait remarquer par ses mortifications et ses prêches exaltés, à la Cour de Naples. Après la mort de son frère,



il avait été rappelé d'urgence pour devenir le tuteur du nouveau roi et le régent du Royaume. Il s'était alors distingué par sa politique intransigeante et ses attaques virulentes contre la papauté. De la vie de cet homme à la personnalité trouble et teintée de mysticisme, j'avais tiré un pavé de six cent quarante pages, dont la rédaction m'avait occupé presque quotidiennement pendant deux années.

Mais au moment de soumettre le manuscrit à des éditeurs, la déception fut à la hauteur du temps et de l'énergie que j'avais consacrés à ce projet. Je reçus des dizaines de lettres de refus et les seuls qui prirent le temps de fournir une réponse plus personnalisée m'expliquèrent que si le roman avait certes des qualités, il était beaucoup trop volumineux et s'attardait sur des faits trop complexes et méconnus pour retenir l'attention du grand public. Même les éditeurs locaux, pourtant prompts à publier des récits exaltant le patrimoine catalan, ne jugèrent pas le livre suffisamment accrocheur pour intégrer leur catalogue.

Si cet épisode sonna bel et bien le glas de mes vellétés de romancière, il ne marqua pas la fin de mes rapports avec le monde de l'édition. Une des maisons à qui j'avais écrit, me répondit six mois plus tard que, s'il ne lui paraissait pas envisageable de publier mon texte, elle serait en revanche intéressée par un ouvrage à caractère plus autobiographique, sur mon parcours de médium. L'éditrice m'expliqua, quand je

la rencontraï, que les lecteurs étaient friands de ces récits de vie, qui – inutile de s'en cacher – représentaient la majeure partie de leur chiffre d'affaires :

« Avec une bonne publicité, un témoignage sur un thème à la mode, peut s'écouler facilement à dix ou vingt mille exemplaires. Ce n'est pas souvent qu'un roman atteint de tels résultats...

- Mais vous avez quand même lu le texte que je vous ai envoyé ? demandai-je en désignant l'épais manuscrit posé sur le bureau.

L'éditrice sourit tout en effeuillant rapidement la tranche du bout de l'index :

- Je ne vais pas vous mentir. Ça pourrait être écrit par Alexandre Dumas *himself* qu'on regarderait à trois fois avant de publier un machin pareil. Attention, ce n'est pas le problème du texte en lui-même. Pour être honnête, j'ai trouvé ça plutôt pas mal fichu. Il y a du style, les personnages sont assez bien croqués, mais n'empêche que dès la fin du premier chapitre, j'ai su que ça ne collerait jamais...

Elle reposa le manuscrit sur son bureau encombré par des piles de dizaines d'enveloppes de papier kraft, en attente d'être ouvertes :

- Le roman historique, reprit-elle, est un genre qui est passé de mode. À l'extrême rigueur avec une bonne intrigue

ésotérique à la Dan Brown, quelques meurtres et un peu de cul on pourrait arriver à le vendre. Mais là, c'est beaucoup trop sérieux. Il y a du travail là-dedans, je n'en doute pas. Mais – pour parler franchement – le lecteur moyen n'a pas grand chose à cirer des querelles théologiques du XIV<sup>ème</sup> siècle...

Même si ses paroles heurtaient mon amour-propre, je ne trouvais pas grand chose à y redire. Sans doute avais-je pêché par naïveté ou idéalisme en me figurant que mon roman se retrouverait un jour sur les présentoirs de toutes les librairies. D'une certaine façon, j'étais moi-même devenue une femme d'affaires et je ne pouvais feindre d'ignorer les lois implacables du marché.

– J'espère que je ne vous ai pas vexée ? minauda l'éditrice sans se départir de son large sourire. Croyez-moi, ce que je propose sera bien plus intéressant pour tout le monde.

– Je vous écoute.

Mon interlocutrice se lança sans attendre dans la présentation du projet qu'elle avait derrière tête ; un témoignage sincère et sans compromis qui reviendrait sur les grandes étapes de ma carrière de médium :

– J'ai visionné vos passages à la télé. Il s'agit de rester dans le même esprit. Insister notamment sur l'enfance, les premiers manifestations de vos...

Elle marqua une pause, comme si elle cherchait le mot adéquat :

- .... dons. Et puis surtout sur votre décision de plaquer l'enseignement pour vous lancer dans la communication avec les morts. J'ai cru comprendre que vous aviez déjà contacté des esprits célèbres. Vous pourriez par exemple revenir là-dessus, retranscrire des conversations que vous avez eu avec des grandes femmes et des grands hommes du passé...

Tout en l'écoutant parler, je me demandais quelle image l'éditrice se faisait de ma personne : voyait-elle en moi une authentique initiée aux secrets de l'au-delà ou bien une parfaite manipulatrice ? Rien dans ses paroles, ni dans ses expressions ne permettait de trancher.

- ... Il ne faudra pas non plus trop délayer, poursuivit-elle en tapotant du doigt sur la couverture de mon manuscrit. Je sais que vous aimez les pavés, mais là, il s'agira d'aller à l'essentiel. Deux-cent pages grand maximum. Oubliez les longs développements sur l'histoire de la voyance et la médiumnité. Le lecteur n'a pas envie qu'on lui fasse un cours théorique ; il attend du vécu, des émotions... Il faut qu'à la fin, il ait l'impression de vraiment vous connaître.

L'éditrice se leva pour aller chercher sur un rayonnage, à côté de la fenêtre, quelques livres qu'elle me tendit. Il s'agissait

des témoignages d'un champion de natation, d'une candidate de télé-réalité et de deux jumelles séparées à la naissance.

- Le plus simple est que vous jetiez un œil à ce qu'on publie. Prenez ces trois-là, je demanderai à mon assistante de vous en mettre d'autres de côté. Vous verrez, la structure est très souvent la même... Et souvenez-vous, l'émotion avant tout !

Je repartis avec une promesse de contrat et une pile de livres sous le bras. L'éditrice m'avait donné six mois pour parachever mon chef-d'œuvre, tout en me conseillant de lui envoyer régulièrement les chapitres, afin qu'elle me donne son avis.

À l'heure où j'écris ces lignes, avec pour seule ambition de raconter les choses exactement comme elles se sont passées, avec une entière bonne foi et sans jamais chercher à maquiller la vérité – fût-elle peu flatteuse à mon égard – je repense avec amusement au bien curieux exercice que fut la rédaction de mon autobiographie. L'ouvrage qui parut à l'automne 2016 sous le titre *De prof à médium – récit d'une messagère de l'au-delà*, prenait de telles libertés avec ma vie réelle, réinventait si outrageusement mon quotidien et mes pensées, qu'il eut été plus adéquat de le ranger dans la catégorie « roman ». Il n'y eut que mon père qui, l'ayant lu, émit de légitimes réserves sur les épisodes relatifs à mon enfance. Il n'avait bien entendu aucun souvenir de ces terribles cauchemars où se manifestaient les

esprits des anciens propriétaires de la maison, ni de mes tranches où je pratiquais l'écriture automatique. Le livre reproduisait d'ailleurs en fac-similé une page où l'on pouvait déchiffrer certains mots dans un entrelacs de boucles débridées, tracées au feutre. On y retrouvait notamment des noms de villes et des patronymes étrangers qui ne pouvaient légitimement sortir de l'imagination d'un enfant de cinq ans. Ce faux, qu'Adèle m'avait aidé à forger à partir des pages vierges de mes vieux cahiers d'écolière, était là pour prouver que des défunts s'exprimaient déjà à travers moi, dès l'âge le plus tendre. L'anecdote marqua fortement les lecteurs et je sais qu'il y a peu, sur des forums, des partisans du surnaturel évoquaient encore ma précoce expérience d'écriture automatique comme la preuve irréfutable d'une survivance de l'âme après la mort.

L'éditrice fut très satisfaite. Il faut dire que je m'étais appliquée pour produire un récit capable d'emporter l'adhésion du plus grand nombre, dosant habilement à chaque chapitre le pathos et le mystère. La dernière section du livre était consacrée au compte-rendu de mes entretiens avec quelques défunts illustres qui avaient pris la peine de me confier leurs états d'âme : au menu Jules César, Jeanne d'Arc, Léonard de Vinci ou encore Mata Hari. Je rejouais les tables tournantes de Guernesey depuis mon salon perpignanais mais à la différence de Victor Hugo mes morts ne s'exprimaient pas en alexandrins.

Je pimentai le tout par la révélation de quelques secrets historiques bien ficelés : complots, enfants cachés, trésors enfouis. L'historienne en moi rougissait jusqu'aux oreilles de ces énormités, mais les lecteurs seraient ravis.

Mon éditrice ne m'avait pas menti : le livre fut un succès et me valut une nouvelle flopée d'invitations pour en assurer la promotion. À cette époque, sur *YouTube*, commençaient à se développer de nombreuses chaînes consacrées à l'ésotérisme et au surnaturel. Plusieurs de ces vidéastes me contactèrent pour me rencontrer. Il fallut bien me prêter au jeu. Ça me faisait toujours drôle, quand on me présentait, d'entendre mon prénom associé à des formules aussi ridiculement grandiloquentes que « la grande médium », « la célèbre extralucide » ou « la messagère de l'au-delà ». Mes interlocuteurs témoignaient parfois d'une telle admiration béate devant mes pouvoirs que je devais faire de grands efforts pour ne pas éclater de rire.

Dans la bouche de mes intervieweurs mais aussi dans les commentaires des vidéos, une question revenait sans cesse : est-ce que j'envisageais de donner prochainement des conférences ou des séances publiques ? Je sentais une réelle attente de ce côté-là. Adèle acheva de me convaincre qu'il était temps de passer à la vitesse supérieure.

Ma première conférence eut lieu dans la salle des fêtes de Cabestany, non loin de Perpignan. C'est l'agence d'Adèle qui s'était chargée de tout, de la location de la salle jusqu'à l'impression des affiches en passant par la publicité sur les réseaux sociaux. Depuis la sortie de mon livre et la multiplication des sollicitations qui avait suivi, je ne parvenais plus à gérer toute seule les messages qui s'accumulaient quotidiennement dans ma boîte mail et sur mon répondeur. Si j'arrivais jusque-là à tenir mon agenda sans trop de difficulté, le nombre croissant de demandes m'avait contrainte à réclamer une aide extérieure.

L'intervention de l'agence d'Adèle fut une réelle bouffée d'oxygène à une période où je commençais à ressentir les premiers symptômes du surmenage : crises d'angoisses, perte d'appétit, cauchemars... Moi qui avais à l'origine opté pour la médiumnité en imaginant que cette activité serait plus reposante que l'enseignement, je n'avais jamais été aussi débordée. S'entretenir avec l'au-delà était en définitive largement plus chronophage que de faire cours ou corriger des copies. C'était surtout mon passage de l'ombre à la lumière qui avait achevé d'avaloir ce qui me restait de liberté. Je n'avais



même plus le temps de lire et quand le soir venu, j'ouvrais un roman, j'étais si épuisée que je m'endormais comme un souche, au bout de trois pages.

C'est une jeune femme prénommée Lisa, récemment arrivée dans l'agence d'Adèle, qui se chargeait de répondre à mon courrier et de gérer mon image sur les réseaux sociaux. Elle s'acquittait de sa tâche avec une efficacité remarquable et je pus avec bonheur me recentrer sur mes consultations sans être en permanence les yeux rivés sur un écran. La boîte de communication de mon amie commençait à avoir pignon sur rue et comptait de très gros clients dans la région. Adèle avait désormais une quinzaine d'employés sous ses ordres mais notre amitié m'octroyait quelques privilèges et elle n'hésitait pas à user de son influence pour superviser en personne tout ce qui me concernait.

Rodée aux techniques de lecture à froid, je n'éprouvais plus d'appréhension durant mes séances à domicile, mais j'étais quelque peu fébrile à l'idée de me produire devant une salle pleine de monde. Adèle m'avait assuré qu'il n'y avait aucune raison que ça se passe mal. Dans ce genre de manifestation, le public était conquis d'avance – le prix d'entrée servant efficacement à dissuader les sceptiques et les mauvais plaisants. Il suffisait juste de tisser une relation de connivence avec la salle et de ne pas hésiter à faire *le show* :

- Ça a beau s'appeler conférence, les gens viennent là, comme au spectacle. T'as été prof, tu sais mieux que moi comment capter l'attention d'un groupe.

J'avais trouvé sur *YouTube* des vidéos de séances publiques de spiritisme. En général, il y avait toujours une longue table recouverte d'un drap, parfois agrémentée d'une bougie, sur laquelle les participants déposaient en arrivant des photos ou des objets personnels ayant appartenu au défunt avec qui ils souhaitaient être mis en contact. Le médium se tenait derrière la table, debout ou assis, et égrenait des remarques vagues, jusqu'à ce que quelqu'un dans l'assistance se reconnût et levât la main. Statistiquement, plus le public était nombreux, plus il y avait de chances que ses tautologies trouvent rapidement preneur. Ensuite, il ne s'agissait ni plus ni moins que d'une banale session de lecture à froid, avec des visages émus et parfois des larmes, chaque déduction juste augmentant l'aura du médium et son crédit auprès du reste de l'assistance.

Pour mettre toutes les chances de mon côté, Lisa m'avait communiqué à l'avance les noms et les coordonnées des participants qui avaient réservé leur billet en ligne. J'avais ainsi pu mener ma petite enquête sur Internet et récolter quelques informations dont la divulgation serait du meilleur effet au cours de la séance.

Le soir venu, Adèle s'était déplacée pour me soutenir. Elle m'avait même proposé de prendre place dans la salle, au milieu du public. Comme ça, si j'avais un petit coup de mou, il me suffirait de me tourner vers elle. Quoique je dise, elle se ferait alors un plaisir d'abonder bruyamment dans mon sens et de crier au miracle devant la si grande pertinence de mes visions.

La séance était programmée pour 21h, mais dès 20h30, les trois quarts des sièges étaient déjà occupés. Lisa se chargeait de la billetterie, tandis que, derrière ma table à tréteaux recouverte d'une nappe en organdi qui avait appartenu à ma mère, je réceptionnais les photos, montres ou bijoux et les disposais en ordre de bataille, face à moi. Je faisais appel à ma mémoire visuelle pour associer chaque objet à son propriétaire. Parfois, je reconnaissais certains de mes clients réguliers qui, en déposant leur photo, m'adressaient un petit sourire de connivence. La présence de ces visages familiers contribua à diminuer mon appréhension. Dans tous les regards, je lisais de la bienveillance, du respect mais surtout un immense espoir. Cette salle n'était pas un tribunal. Pour tous ces gens-là, mon pouvoir de messenger de l'au-delà ne faisait aucun doute. Ils n'étaient pas venus pour me juger, ni me prendre en défaut. Tous avaient perdu un être cher et comptaient sur moi pour le ressusciter.

Quand la séance débuta, il ne restait plus que cinq chaises libres sur la centaine que nous avions installées.

Majoritairement féminin, le public balayait à peu près toutes les tranches d'âge, de l'adolescente gothique à l'octogénaire en fauteuil roulant. Lisa avait fait un excellent travail de rabattage : c'était maintenant à mon tour de transformer l'essai.

Je commençai ma présentation par quelques généralités sur la communication médiumnique pour éclairer celles et ceux dont il s'agissait de la première expérience de ce genre. Je prévins aussi qu'il ne me serait pas possible d'entrer en contact avec tous les défunts. Les lois régissant l'au-delà étaient complexes et on ne sonnait pas les morts comme des domestiques, en agitant une clochette. Certains morts étaient plus timides que d'autres. S'ils n'apparaissaient pas aujourd'hui, ils se manifesteraient peut-être lors d'une prochaine séance. Joignant les mains, je proposai un moment de recueillement afin de créer dans la salle une atmosphère spirituelle propice à la matérialisation des esprits. Je profitai de ce temps pour mieux observer les spectateurs et repérer ceux chez qui transparaissait la ferveur la plus grande. Il était bon de s'appuyer sur ces sujets particulièrement réceptifs, si désireux de croire qu'ils trouvaient toujours un sens à la moindre de vos formules passe-partout. J'avais dans le même mouvement identifié les quatre ou cinq récalcitrants, pour l'essentiel des maris venus pour faire plaisir à leur épouse et dont la mine

renfrognée trahissait toute la méfiance devant ce qu'ils devaient considérer comme des « histoires de bonnes femmes ».

Parmi les premiers arrivés dans la salle, j'avais tout de suite remarqué une spectatrice en col roulé noir, qui avait déposé sans rien dire la photo d'un garçon à l'allure sportive à qui je ne donnais pas plus de dix-huit ou dix-neuf ans. À en juger par sa coupe de cheveux et son style vestimentaire, le décès devait être récent. La mine grave de celle qui était vraisemblablement sa mère venait confirmer cette hypothèse. Le cas paraissait assez limpide et je m'élançai sans plus attendre :

- Il y a un jeune homme qui m'apparaît. Il a l'air sûr de lui. Il est très beau, très sportif...

Avec ses yeux trop écartés et son menton en galoche, le garçon n'avait pas vraiment le profil d'une gravure de mode, mais dans le métier de médium, la flatterie était une règle d'or. Tous les parents de ma connaissance considéraient leur progéniture comme la huitième merveille du monde. Ces compliments faciles étaient le moyen idéal de s'attirer d'emblée la sympathie d'une mère endeuillée :

- Il me dit qu'il vient pour sa maman qui est là, dans la salle...

Je pointai l'index en direction de la femme au col roulé noir sans toutefois la désigner précisément. Si ma prédiction

s'avérait fausse, je gardais ainsi la possibilité de me rabattre vers un autre spectateur assis dans le même secteur :

- Il m'indique qu'il est mort dans un accident de la circulation. Est-ce ça parle à quelqu'un ?

La formule était suffisamment large pour ne pas trop me mouiller : à pied, en vélo, à scooter ou en voiture, les possibilités de trépas étaient nombreuses. Je savais aussi que les accidents de la route étaient la première cause de mortalité chez les 18-24 ans. Sur ce coup là, je ne prenais pas vraiment de risque.

La femme au col roulé leva vers moi des yeux déjà brillants, en agitant timidement la main :

- Oui, c'est bien vous qu'il me montre, confirmai-je.

- Mon fils a eu un accident de moto, l'été dernier, dit la mère d'une voix à peine audible.

Moto. Été. Elle venait, sans s'en rendre compte, de me livrer deux indices cruciaux sur lesquels j'allais pouvoir capitaliser.

- Oui, c'est exact, il me montre sa moto. Il en était très fier.

Quand on recevait une information de la part d'un spectateur, il importait de gloser dessus afin de donner l'illusion rétrospective que le fait concédé vous était déjà connu. L'état de stress émotionnel du sujet créait dans son esprit une certaine confusion qui brouillait toute notion de chronologie et

l'empêchait de remarquer que je ne faisais que répéter en l'amplifiant ce qu'il m'avait déjà dit.

- Il m'explique qu'il a perdu le contrôle de sa moto, il y a eu un coup de guidon... le choc a été très violent...

Mes formules avaient beau être d'une navrante généralité, la mère ne put retenir ses larmes, convaincue que j'étais bel et bien en présence du spectre de son fils.

Si au début de ma carrière, les larmes me mettaient mal à l'aise, j'avais appris à les considérer comme un mal nécessaire, un épanchement qui n'était pas dépourvu de certaines vertus. On pourrait m'accuser d'agir avec sadisme, en remuant de la sorte la détresse de mes interlocuteurs. Il n'en était rien. Tous ceux qui venaient me consulter voulaient avoir la confirmation que leurs chers disparus continuaient à exister quelque part. Je ne faisais que répondre à leur attente. Et s'ils pleuraient, ce n'était pas de tristesse, mais bien du soulagement d'avoir obtenu une réponse à leurs prières.

Mes révélations avaient été suivies d'un murmure approbateur dans la salle. Je croisai le regard d'Adèle qui m'adressa un clin d'œil. Galvanisée par ces débuts encourageants, je lançai aussitôt une nouvelle perche :

- J'entends un prénom qui se termine par a ; Thomas ou Lucas... Est-ce que ça vous dit quelque chose ?

La popularité des prénoms en fonction de l'année de naissance était un sujet que je maîtrisais à la perfection. Je savais d'expérience qu'à la fin des années 90, pour les garçons, Thomas, Lucas et Nicolas tenaient le haut du panier au coude à coude avec Quentin et Alexandre.

Quand on lâchait un prénom à son interlocuteur, il arrivait de viser juste en devinant du premier coup celui du défunt. C'était plutôt rare, mais avec une bonne connaissance des modes générationnelles, on pouvait augmenter facilement ses chances de succès. L'autre scénario, le plus courant, était que le prénom correspondît à un membre de l'entourage proche : parent, collègue, ami. C'est ce qui s'était produit :

- Thomas, répéta la mère. C'était le meilleur copain de mon fils... Ils étaient ensemble au lycée.

Dans ces cas là, ma réponse était toujours plus ou moins la même :

- Votre fils me dit qu'il pense à lui. Il vous demande de lui transmettre ce message, que même de là où il est, il ne l'oublie pas.

Dans le dernier scénario, le plus rare, le client avait beau se creuser les méninges et épilucher sa généalogie, le prénom ne lui disait absolument rien. Dans ce cas, il existait une pirouette pour se tirer d'affaire. Il suffisait de laisser entendre que l'individu en question se manifesterait prochainement pour



annoncer une nouvelle importante. *Retenez bien, ce que je vous dis, cette personne va jouer un grand rôle pour vous.* Quelque que soit la réponse du spectateur, le médium ne perdait jamais la face.

J'enchaînai sur une série de remarques sur ce que je supposais être les goûts du jeune défunt. Pour cela, je m'appuyais sur ma connaissance des adolescents et de leurs activités : le football, la musique, les jeux vidéos...

La mère, impressionnée, validait chacune de mes propositions sans se rendre compte qu'elles auraient pu s'appliquer à quatre-vingt-dix pour cent des garçons du même âge. Je terminai par quelques mots réconfortants – *il dit qu'il sera toujours là pour vous, comme un ange gardien, qu'il ne vous laissera jamais tomber* – avant d'enchaîner sur le cas suivant.

Pendant presque deux heures, j'égrainai ainsi tous les poncifs de la lecture à froid en passant d'un spectateur à l'autre :

- Je vois quelqu'un qui est décédé du cancer, à l'hôpital...
- Je suis avec un défunt qui s'est suicidé...
- Je vois un monsieur qui a fait l'armée ou qui était militaire...
- Il y a quelqu'un qui aimait bien boire. Je le vois avec un verre à la main...

La difficulté était de se renouveler suffisamment pour que les ficelles ne fussent pas trop visibles. Mais en ce domaine, mon imagination était sans limite. Chez les spectateurs les plus âgés, l'évocation de la vie rurale fonctionnait toujours très bien. Dans un département comme les Pyrénées-Orientales, quasiment tout le monde avait un ancêtre paysan ou viticulteur. Partant de là, il ne restait plus qu'à dévider les variations autour du thème :

- Je vois un corps de ferme avec des animaux en liberté...

- On me montre quelque chose en rapport avec le vin ou la vigne...

- Il y a une dame âgée, vêtue d'une blouse à fleurs.

- Je suis avec un vieux monsieur qui fume la pipe et qui porte des espadrilles.

La mer fournissait aussi quelques visions sur de vieux pêcheurs ravaudant leurs filets, des barques au lamparo et des fritures de sardines qui trouvaient aisément preneur.

La communauté pied-noir étant bien implantée dans le sud de la France, dès que je décelais une pointe d'accent chez mon interlocuteur, je m'empressais de délocaliser mes visions de l'autre côté de la Méditerranée. Je décrivais alors avec force détails les rues pittoresques d'Alger ou de Casablanca. Une fois encore, le succès était garanti.

Grâce aux indices que j'avais glanés sur Internet, je fus en mesure de fournir sans hésiter des dates de naissance ou de décrire précisément la maison de certains spectateurs, ce qui fit très forte impression. Je n'eus même pas besoin de me tourner vers Adèle, pour solliciter son aide. La salle était conquise et même les maris récalcitrants semblaient s'être quelque peu déridés.

À la fin de la conférence, je reçus de nombreux compliments et des incitations à poursuivre une mission que d'aucuns allaient jusqu'à qualifier de « salut public ». Les exemplaires de mon livre que Lisa avait apportés s'écoulèrent comme des petits pains. Entre les questions, les messages de soutien et les dédicaces, il était plus de minuit quand nous quittâmes la salle.

Dès le lendemain, Lisa mit en ligne la vidéo intégrale de la séance qu'elle avait filmée, créant pour l'occasion une chaîne *YouTube* à mon nom. J'avais un peu hésité face à cette initiative, craignant qu'un visionnage attentif, *a posteriori*, n'exposât au grand jour mes techniques en réalité bien peu médiumniques. Mais Adèle m'avait rassurée ; il y avait peu de chances que quiconque procédât jamais à une analyse aussi minutieuse :

- C'est comme pour les tours de magie ; on en trouve à la pelle sur Internet mais je ne connais pas grand monde qui prend la peine de les repasser au ralenti pour tenter de deviner

le truc. J'imagine qu'il y a bien quelques passionnés qui doivent s'y amuser. Mais encore une fois, ce n'est pas l'immense majorité des gens.

- Et puis, avait renchéri Lisa, ceux qui tomberont sur ta vidéo sont ceux que le sujet intéresse ; et ceux-là sont déjà des convertis à la cause. Ils ne viendront pas chercher la petite bête.

Je m'étais laissée convaincre par ces arguments. En effet, les risques étaient minimes en comparaison des retombées positives qu'une telle vidéo pouvait engendrer. Et puis, si j'avais moi-même pris l'habitude d'exercer un œil extrêmement critique sur les démonstrations de médiumnité que je visionnais, il s'agissait avant tout d'une déformation professionnelle. Ce n'était pas par plaisir que je regardais mes collègues à l'œuvre, mais afin d'enrichir mon répertoire de nouvelles techniques et éléments de langage exploitables au cours de mes propres séances. De l'espionnage surnaturel en quelque sorte.

Une fois mise en ligne, la vidéo totalisa en quelques semaines plusieurs milliers de vues. Les commentaires qui l'accompagnaient étaient dithyrambiques et les deux ou trois qui osèrent écrire qu'ils ne croyaient pas en mes pouvoirs se firent vertement admonester par le reste de mon fan-club. Ma popularité avait maintenant largement dépassé les limites du département. Aux quatre coins de la France, on voulait me

rencontrer et entendre mes messages. L'idée d'une grande tournée s'imposa d'elle-même. Ma popularité avait pris les rênes de ma vie et désormais je n'avais plus d'autre choix que de courir à sa traîne.

L'agence d'Adèle était à l'origine spécialisée dans la communication publicitaire à destination des entreprises et des collectivités ; mais ma *success story* avait convaincu mon amie de développer une nouvelle branche dans l'événementiel, dont ma tournée de conférences allait constituer l'acte fondateur. Lisa, qui avait naturellement pris la tête de ce service, s'était occupée de contacter diverses associations ésotériques, un peu partout en France, afin de leur proposer mes services. Passer par l'intermédiaire de telles associations, qui disposaient souvent de leurs propres locaux et d'un noyau solide d'adhérents, permettait d'augmenter significativement les bénéfices. Tout le monde y trouvait son compte : les organisateurs étaient ravis d'accueillir une invitée de marque et de notre côté, nous empochions les droits d'entrée et les recettes de la vente de mon livre que je dédicaçais en fin de conférence.

La tournée me permit de découvrir de l'intérieur ce que les médias ont coutume d'appeler la « France périphérique » depuis qu'un géographe a popularisé l'expression dans un essai à succès. Dans les campagnes, l'ésotérisme connaissait un renouveau manifeste et les jeunes générations redonnaient crédit aux vieilles croyances paysannes autour des rebouteux,

guérisseurs et autres passeurs de feu. La plupart des personnes qui assistaient à mes conférences s'essayaient elles-mêmes à l'occultisme, que ce soit en récitant des incantations pour chasser les mauvais esprits, en interrogeant le pendule ou en interprétant les arcanes du tarot. J'étais à chaque fois surprise par l'extrême vitalité de ces pratiques, qu'il y a quelques années encore, je croyais circonscrites à une poignée d'illuminés. L'inexorable déclin du catholicisme traditionnel avait ouvert la porte à toutes sortes de syncrétismes. Si Jésus gardait la côte, le dogme officiel avait beaucoup souffert en passant à la moulinette des interprétations individuelles. La plupart de mes clients se disaient catholiques bien que la *Bible* dénonçât comme une abomination le fait de dire la bonne aventure ou de communiquer avec les morts. Il en allait de même pour les représentations de l'au-delà. Oubliant que les Saintes Écritures réservaient le Paradis aux seuls baptisés, certains n'hésitaient pas à y laisser pénétrer leurs animaux de compagnie. Au départ, je me refusais à délivrer des messages de teckels ou de caniches trépassés. Mais ces chiens chéris comme des enfants occupaient parfois une telle place dans la vie de certaines clientes que j'avais fini par accéder à leur requête. Je décrivais ainsi ces animaux gambadant joyeusement dans l'au-delà, en attendant la venue de leur propriétaire. La médiumnité était devenue si protéiforme que je devais m'adapter en permanence

aux attentes des uns et des autres, sans me préoccuper outre mesure des contradictions qui en résultaient.

Depuis mes débuts, dix ans plus tôt, le nombre de médiums avait considérablement augmenté. Nombreux étaient ceux qui s'étaient engouffrés dans la brèche, attirés par la promesse d'un enrichissement rapide. J'étais très attentive à l'évolution de cette concurrence qui avait bien saisi les énormes potentialités d'Internet pour séduire de nouveaux clients. Parmi ces médiums autoproclamés, il y en avait sans doute de sincères – le refus de se faire payer était l'argument le plus déterminant pour les identifier – mais l'immense majorité me paraissait constituée de fieffés margoulines. Quasiment tous ces voyants avaient un site web sur lequel ils publiaient des vidéos, ce qui me permettait de juger leurs performances sur pièces. Certains allaient jusqu'à reprendre à la virgule près des répliques que j'avais moi-même mises au point dans mes conférences. Si j'éprouvais une petite fierté à l'idée de servir de modèle à ces médiums débutants, je n'étais pas encore prête à leur céder la place.

Selon Adèle, il était temps de marquer un grand coup. En 2017, tout se jouait sur Internet et c'était sur ce média que nous devions concentrer nos efforts.

– Les gens passent leur temps à regarder des vidéos sur leur téléphone. Moi la première. Regarde le succès incroyable



des youtubeurs qui enregistrent des millions de vues à chaque fois. Ça fait réfléchir...

- Tu sais, dis-je, même avec la meilleure volonté, la communication avec les morts restera toujours un sujet de niche. Question audience, ce n'est pas demain la veille à mon avis qu'on pourra rivaliser avec Norman ou Cyprien...

- Non, j'en ai bien conscience, répliqua Adèle. Mais je suis persuadée qu'en améliorant la forme, on pourrait arriver à ratisser un public plus large...

Mon amie me faisait visiter les bureaux flambant neufs qui venaient d'être construits à la sortie de Perpignan et dans lesquels son agence devait emménager la semaine suivante. Les pièces, spacieuses, dont les larges baies vitrées permettaient d'apercevoir la chaîne des Albères, dans le lointain, sentaient encore la peinture et le linoléum fraîchement posé :

- Je te connais, fis-je. Si tu m'en parles, c'est que tu as déjà réfléchi à la question. Qu'est-ce que tu proposes ?

- C'est vrai que tu lis dans les esprits, constata Adèle en riant. En fait, je n'ai pas encore d'idée précise mais un truc me paraît évident ; nous devons absolument miser sur des formats plus courts, plus percutants...

Curieuse, je l'incitai à développer sa pensée :

- Les conférences en intégralité, c'est pas mal, reprit-elle, mais il faut avoir minimum deux heures devant soi. Et puis la

qualité laisse souvent à désirer. On n'entend pas toujours bien les réponses des spectateurs et en fin de compte, ça reste assez statistique dans la mise en scène. Les amateurs de spiritisme passeront outre ces désagréments, mais ce n'est pas avec ça qu'on pourra élargir notre public...

L'analyse de mon amie me paraissait pertinente. Les vidéos de mes conférences n'avaient pas vraiment vocation à faire du prosélytisme et, en raison de leur aspect rébarbatif, j'étais la première surprise du succès qu'elles rencontraient. La dernière en date, où j'intervenais dans une association spirite à Châtillon-sur-Chalaronne, dans l'Ain, avait été visionnée en un mois par près de 24 000 personnes, ce qui me semblait déjà prodigieux.

Adèle avait chargé Lisa de réfléchir à un nouveau format de vidéos, plus susceptible de plaire aux jeunes et qui pourrait me permettre de me démarquer des autres médiums en ligne. Comme à chaque fois, mon attachée de communication prit le problème à bras le corps et ne tarda pas à trouver la solution. C'est ainsi qu'en avril 2017, une semaine avant le premier tour de l'élection présidentielle, fut mis en ligne le pilote de « Annabelle a un message pour vous » premier épisode d'une longue série qui allait faire de moi la star des médiums francophones.

Le principe était simple. Des internautes candidataient en envoyant un message sur ma page *Facebook* et je les rencontrais ensuite dans un lieu public, où j'entrais en contact avec leurs disparus. Il n'y avait rien de bien original dans le fond, mais afin d'éviter toute impression d'amateurisme, Lisa avait fait appel aux services d'une équipe de tournage basée en région parisienne. C'est d'ailleurs dans la capitale que furent tournés la grande majorité des épisodes, là encore sur les conseils d'Adèle, qui m'imaginait mal me livrer à ce genre de démonstration dans les rues de Perpignan.

L'enregistrement des quinze premiers épisodes s'échelonna sur cinq jours, avec un tournage le matin et deux l'après-midi. Les participants venaient de toutes les régions même si la grande majorité habitait l'Île-de-France. C'est Lisa qui s'était chargée de réunir le casting et de définir les quartiers où se dérouleraient les rencontres. Elle n'avait pas eu peur de cibler les sites et quartiers les plus iconiques, soulignant que quitte à se payer le luxe d'un tournage à Paris, il aurait été bête de s'en priver : jardin du Luxembourg, parvis de Notre-Dame, escaliers de Montmartre ou cimetière du père Lachaise, tout y passa. Ce n'est que par la suite, après avoir épuisé la liste des cartes postales, que nous commençâmes à investir des arrondissements moins touristiques avant de quitter carrément la ville pour les communes huppées de la banlieue ouest : Saint-

Cloud, Le Vésinet, Saint-Germain-en-Laye et même Versailles où, à l'occasion du cinquantième épisode, Stéphane Bern avait accepté de se prêter au jeu dans les jardins du château.

Les vidéos étaient mises en ligne, au rythme d'une par semaine, tous les vendredis. Lisa et moi nous réunissions quelques jours avant, dans les bureaux de l'agence, pour nous occuper du montage. Nous avons conclu que chaque épisode ne devait pas excéder six ou sept minutes, afin de garder intacte la capacité d'attention du spectateur. C'est après une étude attentive des vidéos des youtubeurs les plus populaires que nous avons abouti à cette durée idéale. Il fallait donc couper drastiquement dans les trente ou quarante minutes que durait la séquence originale, pour ne garder que les échanges les plus marquants. Le montage avait pour admirable vertu d'éliminer les tâtonnements et de passer sous silence mes échecs. Dans la réalité, il me fallait parfois de longues minutes pour deviner le prénom d'un défunt mais la vidéo donnait l'illusion que ce nom me venait aux lèvres d'un seul coup, comme par enchantement. Si les rencontres étaient bel et bien authentiques et que je n'avais effectivement jamais croisé la route des participants, ce programme n'en demeurait pas moins trompeur d'un bout à l'autre.

Après le générique initial, ponctué d'une petite mélodie au synthétiseur, un message rappelait que les rencontres étaient

tournées en conditions réelles et que les participants n'étaient pas des acteurs. Ce que nous nous abstenions de mentionner, en revanche, c'est qu'en candidatant au programme, ces derniers laissaient leur nom, adresse et numéro de téléphone, ce qui me permettait aisément de mener ma petite enquête à leur sujet. Certains faisaient preuve d'une désarmante imprudence et claironnaient publiquement sur *Twitter* ou *Facebook*, dans les jours précédant le tournage : «Trop hâte de rencontrer Annabelle. J'espère qu'elle pourra parler avec mon papa » ou « Ça va faire un an que tu as choisi de quitter la vie, mon petit Léo. J'espère qu'Annabelle m'aidera à te retrouver ».

Pour moi, ces messages étaient du pain béni. Parfois, je récoltais tellement d'informations sur les réseaux sociaux que je m'efforçais, le jour de la rencontre, de tâtonner à dessein afin que mon stratagème ne fût pas trop visible. À la fin de chaque épisode, le participant exprimait face à la caméra son ressenti sur l'expérience qu'il venait de vivre. Là encore, le montage permettait de mettre en relief les propos les plus flatteurs.

Adèle et Lisa avaient comme toujours admirablement anticipé le succès de cette nouvelle série. Quelques semaines après le lancement, chaque nouvel épisode enregistrait une moyenne de 100 000 vues, ce qui nous avait permis de monétiser la chaîne et d'obtenir ainsi des revenus publicitaires confortables de la part de *YouTube*.

Avec tout l'argent économisé, je pus acquérir en 2018 un appartement de cinquante mètres carrés, rue Samson dans le quartier de la Butte-aux-Cailles. Paris était une ville qui me fascinait depuis l'adolescence, mais je n'aurais jamais imaginé avoir les moyens de m'y installer un jour. Je quittai Perpignan sans regret, laissant derrière moi quelques clients terriblement déçus qui comprirent néanmoins ma décision de changer d'air.

Je n'eus aucun mal à me constituer une nouvelle clientèle dans la capitale. Ma notoriété me servait de carte de visite et les demandes affluèrent dès les premiers jours. Je fus contrainte de doubler mes honoraires, non pas mue par une vénalité rapace, mais simplement afin qu'une nouvelle sélection par l'argent pût s'opérer et réguler d'elle-même les requêtes. À cent-trente euros la séance, j'étais déjà au complet pour six mois à l'avance. Je n'osais imaginer ce qu'il en aurait été, si j'avais continué à pratiquer mes tarifs de province. Je recevais même des personnalités publiques : hommes politiques ou vedettes du petit écran. Mais tandis que ma carrière connaissait son apogée, je commençai étrangement à ressentir les effets d'une lassitude qui n'allait plus me quitter.

Quelques mois seulement après mon arrivée à Paris, je dus me rendre à l'évidence que la communication avec les morts ne suscitait plus chez moi le moindre enthousiasme et, pour dire les choses sans détour, m'exaspérait même carrément. Je ne supportais plus de rabâcher sans cesse les mêmes formules creuses à des clients qui n'y voyaient que du feu. Les grands principes de la lecture à froid, mâtinés d'une dose de psychologie de comptoir, engendraient des automatismes d'une efficacité imparable mais qui se révélaient fort peu stimulants sur le plan intellectuel. Bien sûr, il arrivait que certaines rencontres fussent passionnantes, me confrontant à des destins hors du commun, mais malheureusement c'était plutôt rare. Dans la grande majorité des cas, j'étais amenée à remuer le marais nauséeux des conflits familiaux non digérés, ponctués de leur lot de rancœur et de drames.

Bien plus qu'à Perpignan, on venait me consulter ici pour des affaires criminelles non résolues. Il me fallait interroger les pauvres victimes et tenter de fournir des indications sur leur assassin qui avait jusqu'à présent échappé à la justice. C'était un exercice délicat, qui me mettait toujours mal à l'aise. Je marchais

sur des œufs et restait très vague dans mes propos car la moindre imprudence pouvait s'avérer lourde de conséquences.

Je gardais dans un coin de l'esprit l'affaire Sylvia Browne, célèbre médium qui dans les années 2000, se répandait en prophéties dans tous les tabloïds et *talk shows* américains. Elle s'était spécialisée dans la résolution des crimes non élucidés, s'autoproclamant *psychic detective* et mettant au service de la police ses facultés extra-lucides. Aux États-Unis, berceau du spiritisme, il ne paraissait pas inconcevable à certains enquêteurs de demander l'aide de médiums pour tenter de démêler des cas particulièrement retors. Jouant habilement de deux sujets qu'elle savait propres à passionner les foules – les crimes et le surnaturel – Sylvia Browne était devenue une star de l'autre côté de l'Atlantique.

En 2004, sur le plateau du *Montel William Show*, la médium s'était retrouvée face à la mère d'Amanda Berry qui l'interrogeait au sujet de sa fille, disparue depuis dix-neuf mois. Des trémolos dans la voix, Sylvia Browne annonça que la jeune femme était morte et qu'elle voyait son corps flotter dans l'eau. La mère fut si dévastée par la nouvelle qu'elle se laissa mourir de chagrin. Mais en 2013, Amanda Berry fut retrouvée vivante, avec deux autres jeunes femmes, dans une maison de Cleveland où elle avait été séquestrée et violée pendant dix ans par un dénommé Ariel Castro. La révélation de cette nouvelle



« maison de l'horreur » fit grand bruit et Sylvia Browne eut à essayer de nombreuses critiques. Mais aucune leçon ne fut réellement tirée de cette histoire et le recours à des médiums dans la résolution d'affaires criminelles ne cessa pas pour autant.

Pour éviter de renouveler ce genre d'erreur regrettable, je m'abstenais systématiquement de me prononcer dans les cas de disparitions. Je ne m'occupais que de celles et ceux qui disposaient d'un acte de décès dûment établi. Quant aux assassinats, je prétendais que la victime n'avait pas eu le temps d'identifier son agresseur, que celui-ci était masqué ou qu'il avait agi quand elle avait le dos tourné. Je n'aurais pas voulu qu'un innocent fût soupçonné de meurtre à cause d'une parole mal interprétée.

Très souvent, à la fin d'une journée de consultations, un sentiment d'abattement me saisissait. Parler sans arrêt de la mort n'était pas le meilleur moyen pour voir la vie en rose. Adèle n'était plus là pour aller boire un verre quand j'avais le moral au fond des chaussettes. À part mes clients, je ne connaissais personne à Paris et le soir venu, je ne me sentais guère le courage d'aller écumer, seule, les bars du quartier.

J'avoue qu'en préparant mes cartons pour partir à la capitale, j'avais rêvé d'une existence toute différente. Je me voyais emportée dans un bouillonnement culturel permanent,

sortant d'une galerie d'art pour assister à une conférence, quittant le Louvre - que je m'imaginai visiter méthodiquement, département après département - pour une pièce de théâtre sur les boulevards ou une soirée à l'opéra. C'était bien le genre d'activités auxquelles je me livrais quand, par le passé, il m'arrivait de monter à Paris pour quelques jours. Mais depuis mon emménagement, cette boulimie culturelle était retombée comme un soufflet. Passée l'euphorie des premiers jours, je ne sortais plus les soirs de semaine et le dimanche, je pouvais passer ma journée à lire au fond de mon lit, sans mettre le nez dehors. Les consultations aspiraient toute mon énergie et me laissaient encore moins de temps libre qu'à Perpignan. Je voyais les affiches pour les expositions et les spectacles défiler sur les colonnes Morris mais je ne trouvais pas la motivation de m'y rendre. Je repoussais à plus tard, me disant que j'avais encore le temps, mais les semaines passaient, on changeait d'affiches, on programmait de nouveaux spectacles et je restais encore chez moi, seule devant mon ordinateur, à enchaîner les séries *Netflix*.

Mon visage commençait à être connu. Suffisamment pour qu'on se retournât à mon passage ou qu'on m'interpellât dans la rue quand je me décidais à sortir. Cette attention qui me flattait au début, avait fini par devenir pesante et d'autant plus absurde que derrière cette popularité de façade, je ne m'étais

jamais sentie aussi seule. Pour éviter ces rencontres qui m'étaient devenues franchement désagréables, surtout lorsqu'on tentait de me soutirer à l'œil des bribes de consultation – *Là, est-ce que vous voyez un mort autour de moi?* – je me limitais pour l'essentiel à de courtes balades dans le quartier. Parfois, je trouvais la motivation de faire un footing autour du Parc Montsouris, le matin juste après l'ouverture, quand il n'y avait pas encore trop de monde. Mais je n'ai jamais été une grande sportive et après seulement un tour de lac, j'échouais lamentablement sur banc, haletante et maudissant mes poumons encrassés de fumeuse.

C'est à cette époque que je songeai sérieusement à arrêter de fumer. Un samedi matin, en ouvrant le blister de mon paquet, je décidai que ce serait le dernier et fumai les vingt cigarettes en gardant cette idée en tête. Le buraliste – un fort gaillard, très souriant, à la carrure d'ancien militaire – me connaissait bien et allait instinctivement chercher mes deux paquets de *Lucky Strike* chaque fois que je poussais la porte de son étroite boutique aux murs recouverts de journaux. En fumant ma dernière cigarette, accoudée au balcon, je regardai la carotte lumineuse au coin de la rue et tentai d'imaginer la réaction du jovial buraliste quand il ne me verrait pas le lendemain, ni les jours suivants. Serait-il inquiet ? Dédairait-il que j'avais arrêté de fumer ? Après tout, je n'étais pas la

première à prendre ce genre de résolution et il devait avoir l'habitude de perdre des clients décidés à se sevrer. Je me demandais toutefois s'il ne fallait pas le prévenir, par correction, afin qu'il ne se méprît pas sur ma subite désaffection. Aspirant lentement les dernières lattes, j'essayai de me représenter la scène : je le voyais déjà retourné devant le présentoir, les doigts tendus vers les paquets de *Lucky Strike* et moi le coupant dans son élan – non pas aujourd'hui, j'ai décidé d'arrêter – et lui un peu surpris, me demandant s'il me fallait autre chose. Alors je prenais un paquet de chewing-gum ou un magazine, histoire de justifier ma présence, et le buraliste me souhaitait bonne chance avec un clin d'œil – espérant sans doute en son âme de commerçant que je succomberais de nouveau à l'appel du tabac, et que je reviendrais bientôt chercher mes deux paquets, comme avant.

En écrasant le mégot au fond du pot de confiture qui me faisait office de cendrier, je réalisai ô combien grande était ma solitude pour faire tant de cas des réactions hypothétiques d'un buraliste dont je ne connaissais même pas le nom. Finalement, je choisis de ne rien dire. Si je franchissais de nouveau le seuil du bureau de tabac, je savais que la tentation d'acheter un paquet serait trop forte. Deux précautions valant mieux qu'une, quand je sortais me balader ou faire des courses, j'effectuais même un détour pour ne pas passer devant sa vitrine. La

première semaine se passa plutôt bien mais la deuxième fut un véritable calvaire. J'étais tellement à cran qu'à plusieurs reprises je me retins *in extremis* de hurler à des clients qu'ils étaient idiots de croire à mes sornettes et qu'ils seraient mieux inspirés de s'occuper des vivants plutôt que de chercher à communiquer avec les morts. Comme je ne pouvais me permettre de froisser ma clientèle ni de plier boutique pour une vulgaire cigarette, je jugeai sage de remettre à plus tard mon sevrage. Dissimulant ma mauvaise conscience derrière ce motif professionnel, je retournai sur le champ au bureau de tabac du coin de la rue. Dès qu'il me vit entrer, le patron tout sourire alla chercher mes habituels paquets de *Lucky Strike* :

- Vous étiez en vacances ? demanda-t-il en souriant de son air bonhomme.

Je hochai la tête sans chercher à le détromper. C'est ainsi que se solda ma première et unique tentative pour arrêter de fumer.

Quelques mois plus tard, je fus invitée à participer à *Touche pas à mon poste*, dans le cadre d'un sujet consacré aux médiums. Je n'étais pas une grande fan de l'émission dont les polémiques agitaient régulièrement la presse mais Lisa et Adèle me firent comprendre que je ne pouvais pas me permettre de refuser. Le tournage avait lieu en direct, à Boulogne-Billancourt et ce n'est qu'une fois sur place, dans les loges, que je découvris

la composition du casting. Face à Cyril Hanouna et son équipe de chroniqueurs nous étions quatre à représenter la profession de médium. C'était la première fois que je rencontrais ces confrères dont je connaissais déjà pour certains le nom et la réputation. Le premier était un praticien assez en vue, le crâne entièrement chauve et transpirant beaucoup, engoncé dans un chemise lilas trop étroite. Cyril Hanouna énuméra ses ronflantes titulatures avec l'emphase d'un bateleur sur un champ de foire : médium extra-lucide, clairvoyant et clairaudient, président d'un centre spirite parisien renommé et auteur d'une demi-douzaine de *best-sellers* sur la vie après la mort.

Sa voisine, Samantha, était une nouvelle venue dans le métier : coiffeuse près de Toulon, elle prétendait avoir été initiée aux mystères de l'au-delà après sa rencontre avec Maurice, un guide spirituel, affectueusement surnommé Momo. Ce dernier s'exprimait par sa bouche en une sorte de glossolie suraiguë accompagnée d'écriture automatique. L'animateur ne put résister au plaisir de réclamer une démonstration de ses talents. La jeune médium ne se fit pas prier et en une fraction de seconde se retrouva investie par l'esprit de Momo. Le public médusé retenait son souffle, ne sachant comment réagir, mais l'animateur, s'esclaffant bruyamment sur son pupitre donna le signal à un mouvement d'hilarité générale. J'esquissai un

sourire mi-amusé, mi-gêné, tout en me disant que cette Samantha n'avait pas peur du ridicule. Mais la jeune femme avait au contraire parfaitement saisi l'essence de l'émission, dont le principal objectif était de créer le buzz.

La troisième invitée, à ma gauche, était une femme gouailleuse, la cinquantaine bien entamée, au rouge à lèvres criard et aux longs cheveux blonds, relâchés sur les épaules. Son nom m'était totalement inconnu mais je compris bien vite ce qui avait suscité l'intérêt de la production. Médium et voyante, sa spécialité était de lire l'avenir sur le sexe des hommes. Il va sans dire que l'évocation de cette pratique peu orthodoxe lui valut une ribambelle de questions et suscita tout autant de blagues grivoises de la part des chroniqueurs.

Ce fut enfin mon tour. Cyril Hanouna évoqua le succès grandissant de mes vidéos et termina en lisant à l'antenne le SMS laudatif d'une animatrice de C8 qui était venue me voir à mon cabinet et affirmait avoir été époustouflée par mes révélations. Ma notoriété m'octroyait encore une fois un traitement de faveur et même une forme de déférence. Si Samantha avec ses transes et ma voisine auscultrice de verges étaient là pour incarner le folklore et la gaudriole, je représentais avec mon homologue à chemise lilas, une forme bien plus respectable de la communication spirite.

Pour clore le casting, à ma droite, était assis un homme d'une quarantaine d'années, plutôt mince, avec des lunettes rectangulaires et une petite barbe en pointe, soigneusement taillée. Son costume vert cintré ouvert sur un gilet assorti, lui conférait une élégance toute britannique. Il s'appelait Thomas Verne et avait un prénom prédestiné pour incarner la cause sceptique. L'homme était docteur en physiologie animale et professeur à l'université de Besançon. Mais c'est en tant que créateur d'une chaîne *YouTube* consacrée à la zététique qu'il était venu émettre une voix discordante dans notre chœur de défenseurs de l'occulte.

La zététique, discipline héritée des philosophes sceptiques grecs, se définissait comme l'art du doute. Elle s'intéressait principalement aux miracles et phénomènes paranormaux sur lesquels elle cherchait à poser un regard rationnel et critique.

Le Dr Verne me fut tout de suite sympathique. Dès que Cyril Hanouna lui eut demandé s'il croyait aux prétentions de ses voisins de table, il affirma qu'il y croirait le jour où on lui prouverait qu'il n'était pas possible d'aboutir au même résultat, sans avoir recours à l'argument surnaturel. Il était en train d'expliquer ce qu'était la démarche scientifique quand Samantha, se redressant brusquement sur son tabouret l'interpella en disant qu'elle ne demandait pas mieux que d'aider la science et offrit même qu'on lui ouvrît le cerveau pour



y placer des électrodes. Le Dr Verne considéra la jeune femme avec circonspection, répondant qu'il ne se livrait pas à ce genre de pratique, ce à quoi la médium, conclut sur un air de triomphe :

- Vous voyez. C'est un peu facile. Vous dites que vous n'y croyez pas mais vous ne voulez pas tester !

Je ne reviendrai pas en détail sur le déroulé de cette émission que le lecteur curieux pourra toujours retrouver sur Internet, mais elle me laissa un souvenir amer qui ne fit que renforcer mon dégoût de plus en plus marqué pour la profession que j'avais endossée. Ce fut une gigantesque foire d'empoigne où chacun cherchait à tirer la couverture à soi. Samantha, surtout, monopolisait la parole en proposant de lire l'avenir à chacun des chroniqueurs qui émettait un doute à son sujet. Le climat de l'émission n'était absolument pas propice à un débat raisonné et tous les arguments que le Dr Verne chercha à avancer furent au mieux ignorés, au pire coupés par une blague intempestive. L'homme ne manquait ni d'humour ni de répartie, mais malgré ça, il ne put échapper à l'image de scientifique tatillon et rabat-joie que les autres avaient instinctivement plaquée sur lui.

C'était désolant de voir un universitaire qui avait fait de l'honnêteté intellectuelle son cheval de bataille, se faire donner des leçons par une brochette de charlatans. Pour cette raison

peut-être, n'eus-je pas envie de contribuer au lynchage. Ce soir-là, je ne pris quasiment pas la parole, sauf pour répondre aux questions qu'on me posait. Adèle ne manqua pas de me le faire remarquer, dès le lendemain :

- Tu avais l'air éteinte. La petite jeune, Samantha avec ses transes à la con t'a complètement volé la vedette...

Mais tout ça m'était bien égal. Si j'avais perdu la foi à l'âge de dix-huit ans, à quarante-deux, j'étais en passe de perdre mon cynisme. Et ce second bouleversement aurait des conséquences bien plus dramatiques encore.

Dans les jours suivant l'enregistrement, je repensai souvent au Dr Verne. Je n'ai pas honte de dire que l'homme m'avait tapé dans l'œil et que mon cœur de célibataire endurcie s'était malgré lui remis à frémir à l'évocation de cet élégant scientifique, aux airs de dandy. Le Dr Verne s'était tenu à côté de moi durant toute l'émission et la seule parole que nous avions échangée était un « bonne soirée » poli au moment de prendre congé. Mais ce maigre contact n'avait pas empêché mon esprit de battre la campagne. Dans mes moments d'abandon, je rêvais comme une adolescente à cette romance impossible : Roméo et Juliette des temps modernes, amour contrarié entre une médium et un sceptique...

Je rougis un peu au souvenir de ces divagations sentimentales que j'attribue rétrospectivement à mon état dépressif déjà avancé. Si, sur le plan affectif, ma rencontre avec le Dr Verne n'engendra rien de plus que d'innocents fantasmes, elle fut en revanche source de profondes remises en question. Comme j'avais retenu que ce chercheur animait une chaîne *YouTube*, je ne manquai pas d'aller y regarder de plus près. Les vidéos qu'il publiait avaient toutes pour vocation d'aiguiser l'esprit critique des internautes, en exposant de façon ludique

les grands principes de la zététique. C'était intelligent, bien écrit et très utile pour tordre le cou aux superstitions de toutes sortes. Exactement le genre de programme que j'aurais pu conseiller à mes élèves si j'avais poursuivi ma carrière dans l'Éducation nationale. Je songeai que mes clients auraient fait, eux aussi, de sérieuses économies en s'abonnant à sa chaîne plutôt qu'en payant des fortunes pour écouter mes prédictions. Mais ce n'était pas à moi de le leur dire : que je sache, on n'a jamais vu un boucher faire du prosélytisme pour le régime végétarien.

Je notai que la zététique semblait connaître un regain de popularité depuis quelques années, parallèlement à l'engouement autour des croyances ésotériques. Dans le fond, ça paraissait assez logique, les sceptiques servant de garde-fous à ce débordement de pseudo-sciences largement favorisé par la massification d'Internet. Thomas Verne n'était pas le seul à jouer les éclaireurs de conscience. D'autres vidéastes poursuivaient le même objectif, chacun ciblant son domaine de prédilection : médecines alternatives, astrologie, sectes ; tous pointaient du doigt les dérives de ces croyances qui asservissaient l'homme au lieu de le libérer.

Je me mis à suivre de près la communauté sceptique sur le web. Regarder leurs publications était devenu une de mes occupations favorites. Il s'agissait presque d'une forme

d'hygiène mentale qui m'absolvais un peu de tous les mensonges que je débitais à mes clients pendant le reste de la journée. Dissimulée derrière un pseudonyme, je n'hésitais pas à intervenir sur les forums et à commenter les vidéos. J'écrivis même un e-mail à Thomas Verne pour le féliciter de son travail et l'inciter à poursuivre sa croisade contre les médiums, entamée sur le plateau de Cyril Hanouna. Il me remercia très gentiment. Ce jour-là, je compris que ma schizophrénie avait déjà atteint un stade avancé.

Lisa continuait de piloter ma carrière depuis Perpignan et ne montait à Paris que pour le tournage des épisodes d'« Annabelle a un message pour vous ». Mon succès lui tenait à cœur bien plus qu'à moi-même c'est pourquoi, craignant de paraître ingrate après tout le mal qu'elle s'était donné, je m'étais bien gardée de lui exprimer mon mal-être. Peut-être aurais-je dû le faire ? Il n'est jamais bon de s'aigrir en silence. Mais chaque fois que je la voyais, je m'efforçais de maintenir l'illusion. Même avec Adèle, je n'osais plus jouer la carte de la franchise et entretenais la comédie de mon épanouissement. Le métier de médium m'avait appris à simuler en permanence. Désormais je ne réservais plus mes mensonges à mes seuls clients : je me mentais à moi-même.

Si mes consultations m'embarrassaient chaque jour davantage et mettaient mes scrupules longtemps muselés à

rude épreuve, je n'envisageais pas d'alternative. Reprendre l'enseignement me paraissait inconcevable. Ma démission m'avait fait perdre le bénéfice de mon concours et pour le repasser, il aurait fallu tout recommencer de zéro, replonger le nez dans les manuels et les programmes qui, en dix ans, avaient eu le temps de changer de fond en comble. J'étais découragée, rien que d'y penser. Et puis, quelle crédibilité face à ses élèves aurait eu une prof devenue célèbre sur Internet en discutant avec les morts ? C'était absurde. Un retour en arrière était impossible. Alors, faute de mieux, j'avais bâillonné une fois de plus mes doutes et repris mon lucratif commerce avec l'au-delà.

Il n'y a que dans l'anonymat de la toile que je m'autorisais à exprimer ce qu'Annabelle la médium était dans l'incapacité de dire publiquement. C'était mon exutoire. La soupape qui me permettait de ne pas sombrer tout à fait dans la folie.

Début 2019, certains vidéastes de la sphère sceptique commencèrent à porter une attention accrue à la lecture à froid et aux applications que pouvaient en faire les médiums. Des mentalistes français, dans la lignée du britannique Derren Brown, s'étaient mis à divulguer en ligne certains de nos secrets, prouvant que des prouesses psychiques apparemment extraordinaires pouvaient en réalité s'expliquer par de simples trucages de magiciens.

Un de ces nouveaux mentalistes du web s'appelait Romain Leduc. Âgé de vingt-et-un ans, il donnait déjà des spectacles dans la région de Marseille où il vivait, et avait créé une chaîne *YouTube* à son nom. J'avais suivi dès l'origine l'écllosion de ce talent précoce, qui faisait preuve d'une culture livresque et d'une aisance remarquable malgré son jeune âge. Très vite, Romain Leduc s'était détourné du simple mentalisme de divertissement pour dénoncer certaines pratiques prétendument surnaturelles, comme la télékinésie. C'est sa vidéo consacrée au tordeur de petites cuillères israélien, Yuri Geller, qui lui avait officiellement permis d'intégrer la communauté sceptique sur Internet et de rencontrer le Dr Verne qui l'avait interviewé sur sa propre chaîne.

Romain Leduc, comme tous ceux qui cherchaient à percer sur *YouTube*, était très attentif aux commentaires de ses abonnés. Beaucoup parmi eux, lui demandaient de réaliser une nouvelle vidéo sur les pouvoirs des médiums, comme il l'avait fait avec Yuri Geller. Des noms étaient suggérés parmi lesquels le mien – en raison de ma notoriété médiatique – revenait en bonne place. Je me payai même le luxe d'appuyer cette demande en laissant à mon tour un message sur sa page *Facebook*. Romain Leduc me répondit d'un seul mot : « Bientôt ». Ainsi, quand sa vidéo fut mise en ligne en février 2019, j'eus le

sentiment un peu masochiste d'avoir contribué en toute conscience à ma propre perte.

Sous le titre « Annabelle... la ligne de l'au-delà sonne occupé », le mentaliste fournissait une analyse aussi brillante qu'implacable de mon imposture. Le travail entrepris était titanesque : Romain Leduc avait visionné chacun des épisodes de ma chaîne ainsi que mes anciennes conférences pour mettre en lumière toutes les ficelles de ma rhétorique. Le montage était sans pitié. Mises bout à bout, mes formules stéréotypées, répétées à toutes les sauces, résonnaient à elles seules comme un aveu. Le jeune homme n'avait pas fait les choses à moitié. Sa vidéo durait une heure et demie et visait un objectif ouvertement pédagogique, dans la grande lignée des travaux des zététiciens qu'il admirait. Ce n'était pas une vulgaire invective personnelle mais un exposé minutieux des principes de la lecture à froid, corroboré par des textes théoriques et dont les extraits de mes vidéos servaient d'illustration.

Le visionnage de cette vidéo - c'était un dimanche matin, l'ordinateur posé sur la table basse du salon où je prenais mon petit déjeuner - fut l'une des expériences les plus paradoxales de toute mon existence. Une conflagration de sentiments contradictoires. La mise en lumière la plus criante qui soit de l'ambivalence de celle que j'étais devenue. L'Annabelle qui fantasmait sur le Dr Verne et écumait les forums sceptiques



buvait du petit lait tandis que l'autre Annabelle, la médium, prévoyant les conséquences dramatiques de cette vidéo sur sa carrière, mourrait d'envie de torde le cou à ce blanc-bec qui avait osé la défier.

Adolescente, j'étais une grande lectrice des romans d'Agatha Christie, avec une nette préférence pour ceux mettant en scène Hercule Poirot. À la fin de ses enquêtes, le petit détective belge réunissait toujours les suspects dans un salon où il dévoilait théâtralement l'identité du meurtrier. C'était un moment particulièrement savoureux où tous les indices étaient une dernière fois examinés avant la révélation ultime, inattendue, qui jetait un jour nouveau sur le cours des événements. Parfois, le ou la criminelle démasqué se levait et applaudissait le détective – attitude mi-admirative, mi-bravache – pour l'admirable vivacité de ses petites cellules grises. Face à la démonstration de Romain Leduc, je me sentais un peu comme ces assassins de fiction donnant une leçon de *fair play* au moment de recevoir les menottes. Je laissai un *like* sous la vidéo puis appelai aussitôt Adèle pour l'informer de la situation.

Adèle ne prit pas les choses à la légère. Pour elle, cette vidéo était une déclaration de guerre à laquelle nous devons riposter sans tarder.

- C'est de la diffamation ! conclut-elle après l'avoir visionnée. Je vais contacter mon avocat et nous allons la faire supprimer !

- Ce n'est pas si évident, nuançai-je. Ce jeune est malin et il a bien fait gaffe à ce qu'il disait. Je ne suis pas sûre que d'un point de vue légal on puisse aboutir à quelque chose...

Si Romain Leduc avait réussi à détricoter ma rhétorique avec une aussi grande acuité, c'est que lui-même excellait en ce domaine. En effet, il avait veillé à formuler chacune de ses phrases au conditionnel, sans jamais m'incriminer ouvertement de mensonge ni d'escroquerie. La conclusion de sa vidéo s'abritait derrière mille précautions oratoires, qui ne laissaient planer aucun doute sur ses opinions, mais ne permettaient pas non plus de l'accuser de diffamation. Quand je pensai qu'il n'avait que vingt-et-un an – la moitié de mon âge exactement – j'étais impressionnée.

- Ne t'inquiète pas, dit Adèle. J'appelle mon avocat et on va bien trouver un truc pour le coincer...

Il y eut un silence, puis à voix plus basse, mon amie ajouta :

- N'empêche, entre nous, il est plutôt balaise ce gamin. Il ne t'a vraiment pas loupée...

Lisa me contacta à son tour, dévastée. Depuis des mois, elle s'attelait à préparer une nouvelle tournée de conférences, bien plus ambitieuse que la précédente. Elle avait imaginé un véritable *show* à la manière des médiums américains, du grand spectacle, avec un mélange de *stand up* et de divination. Finis les locaux miteux d'associations ésotériques rurales. Elle avait négocié un contrat avec une grande chaîne de multiplex, pour que je me produise dans des salles de cinéma, partout en France. Une vingtaine de dates étaient déjà arrêtées et les locations venaient à peine d'ouvrir. Il ne fallait surtout pas que cette vidéo dissuadât le public de me rencontrer. À trente euros la place, l'enjeu était de taille.

Je ne sais pas s'il existait un moyen honorable de nous tirer de ce pétrin, mais toujours est-il que la solution que nous adoptâmes fut sans aucun doute la plus mauvaise. L'avocat d'Adèle avait bien confirmé mes craintes : la vidéo de Romain Leduc ne contenait aucune calomnie ni propos injurieux à mon égard et ne pouvait être attaquée sous cet angle là. Toutefois, nous pouvions tenter la carte de l'atteinte au droit d'auteur, vu

que le jeune homme avait utilisé de nombreux extraits de mes vidéos sans en demander l'autorisation.

- La législation en matière de propriété intellectuelle sur *YouTube* est assez complexe, avait fait remarquer le juriste. En plus, on est sur du droit américain, ce qui ne facilite pas les choses.

J'étais redescendue en urgence à Perpignan pour gérer la crise à l'agence d'Adèle. À nos mines graves, on aurait cru une réunion d'état-major à la veille d'un conflit mondial.

- Mais sur *YouTube*, dis-je, il n'y a que ça en permanence des gens qui utilisent des extraits de films ou d'autres vidéos pour alimenter leurs propres montages...

- Il existe en effet une forme de tolérance, concéda l'avocat, ce que l'on appelle l'usage loyal, mais la marge d'interprétation est assez floue ...

Lisa arpentait le bureau de long en large en se mordillant la lèvre inférieure :

- Qu'est-ce que vous recommandez ? demanda-t-elle d'un ton pressant, comme si chaque seconde passée à bavarder augmentait dangereusement le péril qui pesait sur ma carrière.

L'avocat soupira :

- Je vais être honnête avec vous, dans le cas de Monsieur Leduc le préjudice à la propriété intellectuelle n'est pas flagrant.

Pas plus que dans des millions d'autres vidéos qui restent en ligne sans générer la moindre réclamation.

Attaquer le mentaliste sur la forme alors que c'était le fond qui nous mettait dans l'embarras était terriblement malhonnête. D'autant que certains internautes de mon fan-club n'hésitaient pas à utiliser des extraits de ma chaîne afin de vanter mes mérites, ce à quoi nous n'avions jamais rien trouvé à redire.

- Si tout ça devait finir devant un tribunal, poursuit l'avocat, je ne suis absolument pas certain que nous obtenions gain de cause. Mais nous pouvons quand même lui faire peur en envoyant une réclamation officielle pour atteinte aux droits d'auteur et en le menaçant d'une procédure en justice s'il n'obtempère pas.

C'est ce qui fut décidé et le courriel expédié dans l'heure. La stratégie du pot de fer contre le pot de terre, avait résumé Adèle. Nous misions sur la jeunesse du mentaliste et sa notoriété encore naissante pour le faire plier. Je trouvais le procédé exécrationnel mais, faute mieux, je me ralliai à l'opinion générale. Je remontai à Paris le soir-même après avoir dîné avec mon père et sa compagne à qui je n'avais rien révélé de l'affaire. Ils ne manquaient pas un épisode de ma série et laissaient toujours des commentaires enthousiastes sous les vidéos. Mon père n'avait jamais été aussi fier de ma réussite et ce n'était clairement pas le moment de briser ses illusions.

Dans les jours qui suivirent, la vidéo de Romain Leduc fut supprimée. Mais je ne criai pas victoire trop vite, car je savais que le vidéaste n'accueillerait pas sa défaite en baissant simplement le front. La soumission ne faisait pas partie de son caractère. Et puis, rien ne disparaissait vraiment sur Internet. En une semaine, la vidéo avait déjà été consultée par plusieurs dizaines de milliers de personnes et, dès le lendemain de sa suppression, elle reparut comme par magie sur *DailyMotion* ainsi que sur une autre plate-forme de la communauté sceptique. Adèle voulut entreprendre de nouvelles réclamations juridiques, mais je réussis à la dissuader d'agir ainsi. Telle une hydre, la vidéo continuerait à se démultiplier à chaque nouvelle attaque, attirant encore plus l'attention sur son existence. Il était plus sage d'en rester là.

Cette tentative de censure à peine déguisée n'avait fait qu'échauffer les esprits des abonnés de Romain Leduc, plus remontés que jamais contre ma personne. Je continuais à parcourir les forums sceptiques où j'étais devenue la médium à abattre. Je me doutais qu'une contre-attaque ne tarderait pas à survenir, mais j'ignorais la forme qu'elle prendrait. Probablement une nouvelle vidéo, bien moins tendre que la précédente.

Sur sa page *Facebook*, Romain Leduc restait discret. Le silence du prédateur à l'affût, guettant le moment propice pour

bondir sur sa proie. Tous les soirs, je me connectais à sa chaîne, la boule en ventre, m'attendant à découvrir l'acte II, d'une tragédie dont j'appréhendais l'issue fatale. Mais les jours et les semaines passaient sans aucun signe à l'horizon. Ce n'était pas forcément une nouvelle rassurante. Le jeune mentaliste était un perfectionniste qui ne se contenterait pas d'une réponse hâtive, sous le coup de l'émotion. Il fourbissait ses arguments et mûrissait sa vengeance. Ses abonnés avaient beau le presser de questions, il ne laissait rien filtrer de ses projets. Bientôt une nouvelle vidéo fut publiée dans laquelle il expliquait ce qu'était la zététique. Puis une autre, où il proposait une expérience de parapsychologie au Dr Verne. Mais pas la moindre allusion à ma personne. Le calme avant la tempête.

Lisa avait retrouvé le sourire. Elle avait guetté avec attention les réactions de mon public qui dans son immense majorité, n'avait même pas entendu parler de l'affaire. Les places pour mon spectacle continuaient à se vendre comme des petits pains.

- Je pense que nous l'avons mâté, jubilait-elle.

Quelques-uns des abonnés de ma chaîne, qui avaient vu la vidéo de Romain Leduc, voulaient croire en ma bonne foi et me suppliaient de réagir. Le mentaliste m'avait explicitement lancé un défi qui n'était pas passé inaperçu aux yeux de ces fans attentifs : « En vous attaquant, ce youtubeur essaie de nous faire

passer pour des crédules, ce que nous ne sommes pas, écrivait l'un d'eux. Acceptez de le rencontrer et prouvez-lui que vous êtes une vraie médium ».

Bien évidemment, je ne pouvais relever un tel défi et me contentai d'éluder les demandes. Mais au mois de mars 2019, à l'occasion d'une foire aux questions en direct sur ma chaîne, un autre fan remit le sujet sur le tapis. Je n'avais cette fois aucun moyen de botter en touche et décidai de jouer la carte du détachement, comme si cette histoire n'était que très anecdotique à mes yeux :

- Je n'ai pas regardé cette vidéo mais d'après ce que j'ai cru comprendre, l'auteur conclut que ce que je fais serait peut-être du mentalisme. Je vais vous dire la vérité. J'aime beaucoup les spectacles de mentalisme, je trouve que c'est un art bluffant mais ce n'est absolument pas mon domaine. Quand les morts s'adressent à moi, c'est quelque chose d'inimitable, qui n'a rien d'une illusion, ni d'un effet de mon imagination.

Prétendre que je n'avais pas vu la vidéo, permettait de m'en tirer par cette pirouette, sans être obligée de revenir en détail sur les accusations. Mon fan-club parut satisfait et il ne fut plus question de Romain Leduc dans les messages qui m'étaient adressés. Dans la communauté sceptique en revanche, où l'on scrutait attentivement mes moindres faits et gestes, ma réponse de normand ne manqua pas d'être raillée. Romain



Leduc se fendit lui aussi d'un *tweet* ironique. Mais pas davantage. La riposte se faisait attendre et je me prenais même à espérer qu'elle n'arrivât jamais.

J'honorais mes rendez-vous journaliers avec une efficacité d'automate mais le cœur n'y était décidément plus. Je ne prenais même plus le temps de me renseigner en amont sur mes clients, afin d'accroître la précision de mes messages. Je m'en remettais entièrement à mon expérience de la lecture à froid pour cerner leurs problèmes. Après des mois d'attente pour obtenir un rendez-vous et tout à la satisfaction de me rencontrer enfin, mes interlocuteurs n'étaient pas bien exigeants. Ils buvaient mes paroles et rangeaient leur esprit critique au placard. L'admiration que me vouaient certains étaient presque effrayante. Je repensais au temps où nous blaguions avec Adèle sur notre projet de secte. Aujourd'hui plus que jamais, j'avais le sentiment d'être devenue ce gourou auquel des centaines, si ce n'est des milliers de personnes voulaient désespérément se raccrocher.

Lisa monta à Paris durant les vacances de Pâques pour le tournage d'une nouvelle série d'épisodes d' « Annabelle a un message pour vous ». La ville était plus calme que d'ordinaire. Une grande partie des parisiens avait profité du beau temps et des congés de leurs enfants pour rejoindre leur maisons secondaires ou se reposer au bord de l'Océan. C'étaient les

premières vidéos que nous tournions depuis le déclenchement de l'affaire et pour prouver ma bonne foi, Lisa avait imaginé un protocole inédit :

- Les mauvaises langues t'accusent de faire du mentalisme. Ils s'imaginent comme Romain Leduc que tu décodes les détails physiques des participants pour en déduire des informations. Le meilleur moyen de leur rabattre le caquet est d'organiser une séance à l'aveugle. Tu ne verras pas la personne, ce qui ne t'empêchera pas d'entrer en contact avec le ou les défunts qui gravitent autour d'elle. Ça te paraît faisable ?

Je répondis par l'affirmative. La lecture à froid pouvait certes prendre appui sur des indices visuels mais ce n'était pas une condition nécessaire à son utilisation. D'ailleurs, dans beaucoup de mes consultations, je ne parvenais pas à tirer grand chose du physique de la personne assise en face de moi et me rabattais sur les traditionnelles devinettes de prénoms et de causes de décès.

- Je te fournirai à l'avance l'identité du participant pour que tu puisses mener tes petites recherches, ajouta Lisa avec un clin d'œil.

- Non, fis-je. Pas cette fois.

Mon attachée de communication fronça les sourcils, comme si mes scrupules la surprenaient.

- Romain Leduc me soupçonne de fouiner sur les réseaux sociaux et Internet, justifiai-je. Ce qu'il appelle le *hot reading*. Mes prochaines vidéos risquent d'être examinées de près et je ne veux pas lui donner un nouveau prétexte pour me compromettre.

Lisa concéda que c'était plus prudent en effet.

La vidéo à l'aveugle fut tournée dans le dix-septième arrondissement, non loin du square des Batignolles. Je m'étais installée sur un banc public et la participante qui avait été sélectionnée par Lisa arriva de l'autre côté de la rue et s'assit à son tour sur le banc, dos à moi. Il s'agissait d'une femme assez jeune, à en juger par le timbre de sa voix. Elle était venue pour entendre des nouvelles de sa meilleure amie, décédée un an plus tôt d'une maladie génétique rare. Je n'eus aucune difficulté à cerner la personnalité de la défunte. C'était une séance à l'aveugle mais non une séance muette, et mon interlocutrice laissait échapper en me répondant des indices que je m'empressais de corroborer. Seul le prénom de son amie - Darina - me donna un peu de fil à retordre mais je savais que le montage permettrait de gommer ces hésitations.

Quand je pus enfin me retourner et découvrir le visage de la participante, je compris qu'une fois de plus, mes déductions avaient fait mouche. La jeune femme contenait son émotion avec peine et me remercia longuement de lui avoir permis de

retrouver son amie. Ensuite, face à la caméra, elle expliqua que si elle était un peu sceptique au départ, elle ne pouvait plus douter après une telle démonstration. J'avais révélé des choses que seule la défunte connaissait, ce qui était bien la preuve irréfutable de mes dons médiumniques.

Lors du montage, Lisa veilla à mettre en avant ces propos. Cet aveu d'une ancienne sceptique convertie était une chance inespérée pour redorer mon blason. Quand l'épisode fut mis en ligne, une pluie de commentaires laudatifs salua ma performance. Le protocole du dos à dos avait produit l'effet escompté. J'eus même le plaisir de lire sur la page *Facebook* de Romain Leduc de nombreux messages de ses propres abonnés qui l'interpellaient au sujet de ma vidéo : « Alors ? Qu'est-ce que tu dis de ça ? On dirait bien que tu t'es trompé sur toute la ligne. Cette expérience est bien la preuve qu'Annabelle est une vraie médium non? ».

Le mentaliste ne chercha pas à relancer le débat, se contentant de répondre que le dos à dos ne prouvait rien et que son opinion à mon sujet n'avait pas évolué d'un iota. Le noyau dur de la communauté sceptique restait de son côté mais la frange la plus versatile des internautes avait déjà changé de camp. Je jubilais et reprenais confiance. Après tout, peut-être que le mentaliste avait bel et bien renoncé à s'en prendre à ma personne. Une partie de moi-même voulait s'en convaincre,

mais l'autre, instruite par des milliers d'heures de consultations des mécanismes profonds de l'âme humaine, savait que la vengeance y occupait une place à part. Rares étaient ceux qui s'en détournèrent pour tendre l'autre joue. Et Romain Leduc, avec la fougue ambitieuse de sa jeunesse, ne rentrait assurément pas dans cette catégorie.

Comme je l'avais attendu, autant que redouté, Romain Leduc finit par sortir du bois. C'était le 20 mai, trois mois exactement après sa première attaque. Si à l'époque, cette dernière m'avait inspiré des sentiments contradictoires, sa nouvelle vidéo fut une réelle douche froide. Intitulée « Annabelle...raccrochez il n'y a plus rien à voir », elle ne durait que trente minutes mais me donna l'impression d'une charge de bélier en pleine poitrine.

Après avoir exposé les grandes étapes de l'affaire qui avaient abouti à la censure de sa vidéo, le mentaliste revenait sur l'épisode dos à dos pour le commenter d'un ton ouvertement sarcastique. Jusque-là, il n'y avait rien de bien surprenant, rien qui ne changeât foncièrement la donne concernant nos positions respectives. Romain Leduc martelait que le protocole n'avait aucune valeur scientifique et proposait de réitérer la démonstration pour confirmer ce qu'il avançait. Un nouveau plan le montrait assis sur un banc public, assez semblable à celui sur lequel j'avais moi-même pris place lors du tournage. Bientôt, on vit une jeune femme aux cheveux ondulés apparaître dans le champ et s'asseoir derrière lui. Quand je la reconnus, mon sang ne fit qu'un tour. Il s'agissait de Clémence,

la participante du fameux épisode à l'aveugle... Le mentaliste et elle se lancèrent aussitôt dans une parodie de séance médiumnique, Romain Leduc surjouant volontiers mes répliques afin d'en souligner tout le grotesque.

Je commençai à entrevoir les mailles du filet dans lequel j'avais sauté à pieds joints. La jeune femme ne s'était pas inscrite à ma série par hasard. Elle expliqua au vidéaste qu'elle avait posé sa candidature à la suite d'un différend familial qu'elle ne parvenait pas à régler. Quelques mois plus tôt, sa mère avait assisté à l'une de mes conférences et en était ressortie complètement chamboulée :

- Annabelle avait prétendu communiquer avec sa grande sœur - ma tante, morte d'un cancer quand j'étais toute petite. Pour ma mère, qui n'était pas croyante, ça a été un déclic. Du jour au lendemain, elle s'est découvert une passion pour l'au-delà et le spiritisme. Annabelle était devenue son idole et je ne parle par de tout l'argent qu'elle a jeté par les fenêtres pour consulter d'autres médiums plus ou moins honnêtes et acheter des tas de bouquins et gadgets ésotériques...

- Il y a eu des conséquences dans sa relation avec toi ? interrogea le mentaliste.

Clémence hocha la tête :

- Avec moi... Avec mon père. Plus on lui disait que c'étaient des foutaises, plus elle se retranchait dans son délire.

Elle était obsédée par ceux qui étaient « passés de l'autre côté » comme elle le répétait sans arrêt. C'était devenu invivable.

- Et alors, tu as eu l'idée de rencontrer Annabelle à ton tour...

- J'ai appris que son équipe lançait un appel à candidature et j'ai sauté sur l'occasion. Vu que ma mère ne voulait écouter aucun de mes arguments, je me suis dit que le mieux était de tester moi-même les facultés extra-lucides de sa médium favorite. Si je la prenais en flagrant délit de mensonge, peut-être que ma mère se déciderait enfin à ouvrir les yeux...

Je déglutis bruyamment devant mon ordinateur, voyant se dessiner de plus en plus clairement les contours de l'effroyable machination.

- Comment as-tu appris que la production t'avait sélectionnée ? demanda Romain Leduc.

- Par un coup de fil, fin janvier. Une dame m'a donné la date du tournage et m'a demandé de venir à Paris. Ça me laissait deux mois pour réfléchir à un plan.

- Et comme les grands esprits se rencontrent, fanfaronna le mentaliste, tu as découvert entre temps ma vidéo sur Annabelle et tu as décidé de me contacter....

La suite était implacable. Aidée par Romain Leduc, Clémence avait inventé de toutes pièces le personnage de Darina, sa supposée meilleure amie emportée par une maladie



génétique. Elle était même allée jusqu'à poster un faux message en forme d'hommage sur son mur *Facebook*, agrémenté d'une photo, au cas où l'envie m'aurait prise de glaner des informations par ce biais. Quelques autres membres de la communauté sceptique avaient été placés dans la confidence et lui avaient donné des conseils pour se préparer à la rencontre. L'idée était d'acquiescer à la plupart de mes assertions, afin de me mettre en confiance et de me pousser pernicieusement à une forme de surenchère. Il va sans dire que, loin de soupçonner le piège, j'avais agi comme à mon habitude, fournissant sans m'en rendre à Clémence la preuve flagrante de mon escroquerie.

Quand on savait que la fameuse Darina n'avait jamais existé, la plupart de mes tirades ne concourraient plus qu'à me couvrir de ridicule. Une séquence où je décrivais la jeune défunte, dans son fauteuil roulant, comme si je la voyais sous mes propres yeux était particulièrement moquée.

- Il faudra qu'on m'explique, commentait le mentaliste, comment Annabelle peut voir une morte tout droit sortie de notre imagination. Soit une autre jeune femme elle aussi prénommée Darina, passait par le plus grand des hasards devant le banc, soit il faut en déduire qu'Annabelle ment ouvertement pour raconter aux participants ce qu'ils ont envie d'entendre...

De ma vie, je n'avais éprouvé une telle humiliation. Mais la démonstration ne s'arrêtait pas là. Si Romain Leduc me blanchissait de l'accusation d'avoir pris mes renseignements sur Internet, il dénonçait en revanche le montage trompeur qui ne sélectionnait que les séquences m'étant le plus favorables. Dans la poche intérieure de son blouson, Clémence avait enclenché la fonction enregistreur de son téléphone ce qui avait permis au vidéaste de comparer cette version intégrale de la séance avec l'épisode diffusé. Une fois encore, le constat était sans appel :

- Beaucoup de personnes de bonne foi ont pu se laisser prendre aux boniments d'Annabelle car c'est une manipulatrice redoutable. J'espère que cette vidéo permettra de révéler son vrai visage.

Puis, adressant un clin d'œil moqueur à la caméra, Romain Leduc concluait :

- Désolé Annabelle, mais tu n'aurais jamais dû chercher à censurer ma vidéo. Allez, sans rancune !

Je demeurai les bras ballants, dans le silence assourdissant de l'appartement. Défaite. Jusqu'à ce jour, je n'avais jamais perçu mon activité comme foncièrement délictueuse. Je savais bien sûr que je m'étais enrichie sur le deuil et la crédulité d'autrui mais je n'y voyais qu'un échange de bon procédé. J'apportais contre rémunération un réconfort venu de l'au-delà. Rien de plus. À cet égard, je ne me sentais pas plus coupable

que le médecin prescrivant un placebo ou le prêtre vantant le Paradis à ses ouailles. Mais le témoignage de Clémence avait cruellement posé le doigt sur un point que j'avais toujours trouvé plus commode d'ignorer : la détresse des proches voyant un parent, conjoint ou ami s'enfermer peu à peu dans des croyances qu'eux-mêmes étaient incapables d'endiguer. Je repensais à mon incrédulité le jour où j'avais découvert que ma mère consultait une médium. Si elle avait été encore en vie à ce moment-là, je sais que ma première réaction aurait été de lui secouer les plumes et de chercher par tous les moyens à lui faire entendre raison. La passion pour le paranormal pouvait être une affaire de famille - des couples avec enfants venaient parfois assister à mes conférences - mais dans la majorité des cas, il s'agissait d'un motif de conflit, souvent lourd de conséquences.

Je ne pouvais en vouloir à Clémence, car je sais que dans sa situation, j'aurais réagi exactement de la même manière. Mais la vidéo de Romain Leduc m'avait chargé d'une culpabilité que j'avais jusque-là refusé d'endosser. Combien de divorces, de disputes entre parents et enfants avais-je causé malgré moi ? Je recevais de temps à autre des lettres de menaces, d'individus jugeant mon influence délétère sur leurs proches et me sommant de cesser immédiatement tout contact avec eux. Certains clients me confiaient aussi les pressions dont ils étaient

victimes de la part de leur entourage. Pour préserver mon image et ma clientèle, je jouais alors le rôle le plus détestable qui soit ; je jetais de l'huile sur le feu au lieu de m'atteler à éteindre les flammes. Je confortais mon interlocuteur dans son délire plutôt que de lui ouvrir les yeux :

- Comment ? Votre fille pense que je suis un gourou ? Est-ce que j'ai l'air d'un gourou ? Si elle dit ça, c'est qu'elle n'est pas arrivée à un plan spirituel suffisamment élevé pour entendre les messages de l'au-delà...

Écarter la menace en la dénigrant sans oublier, encore et toujours, de flatter le client. Le petit jeu de la médiumnité n'était pas si anodin que je m'efforçais de le croire. J'avais trop longtemps ignoré la masse cachée de l'iceberg. En me rassurant sur le réconfort et le bien-être supposés que j'apportais à ceux qui venaient me consulter, je m'aveuglais volontairement sur les dommages collatéraux.

La deuxième vidéo de Romain Leduc fut le catalyseur d'une réaction que je savais être aussi incontrôlable qu'irréversible. Je ne pouvais plus mentir. Toute combativité m'avait abandonnée et je ne songeais pas un seul instant à imaginer une nouvelle parade pour tenter de me tirer d'affaire. Après le choc initial, une forme de résignation s'était imposée d'elle-même. Inutile de nier la défaite. Je n'aurais fait que me ridiculiser davantage en m'enlisant dans mes justifications. Dix

minutes seulement après avoir visionné la vidéo, j'étais déjà prête à rendre les armes et à assumer toutes les conséquences de mes actes. Loin de m'effrayer, cette pensée me libérait au contraire d'un poids énorme. Le poids de dix années de mensonges.

J'avais longtemps appréhendé la riposte de Romain Leduc mais le mentaliste me fournissait finalement l'occasion de changer d'existence. Sans doute pas de la manière la plus flatteuse pour mon *ego*, mais l'orgueil finit toujours pas cicatriser. Sans son intervention, entraînée par l'ambition d'Adèle et de Lisa, rien n'aurait pu me décider à mettre un terme à cette comédie. Depuis des mois, je sombrais sans trouver la force de donner le coup de pied salvateur pour remonter à la surface. L'omniprésente Annabelle, Annabelle la médiatique avait réussi à annihiler presque entièrement la femme simple et discrète qu'au fond de moi je n'avais jamais cessé d'être. C'était aujourd'hui l'occasion de prendre ma revanche. De tuer cette autre devenue trop encombrante et d'arrêter de jouer les ventriloques pour des milliers de morts d'opérette.

Je saisis mon téléphone et envoyai le lien de la vidéo à Adèle avec comme message :

« C'est fini. Il est temps de passer aux aveux. »

« Il n'en est pas question. »

La réponse d'Adèle n'était pas vraiment une surprise. Mais devant juger après coup son message un peu trop péremptoire, mon amie crut bon d'ajouter :

« Ne fais rien pour l'instant. Je monte te voir demain. »

L'heure était suffisamment grave pour qu'Adèle décidât de se déplacer toute affaire cessante. Son TGV arrivant gare de Lyon un peu avant midi, elle m'avait demandé de la retrouver pour déjeuner dans un restaurant italien de l'avenue Dausmenil. Elle n'avait qu'une poignée d'heure à m'accorder, un autre train devant la ramener à Montpellier en fin d'après-midi pour une soirée de lancement à laquelle elle ne pouvait se soustraire.

Adèle avait réservé une table dans le fond du restaurant, à l'abri des oreilles indiscrètes. Elle était déjà installée quand je pénétrai dans la salle avec un quart d'heure de retard, à cause d'un suicide dans le métro. Mon amie avait les traits tirés et son sourire me parut plus forcé que de coutume. Nous éludâmes en quelques phrases les politesses d'usage pour en venir au sujet qui nous préoccupait :

- J'ai vu rapidement Lisa avant de partir, commença Adèle. Tu peux l'imaginer, elle était au fond du seau...

Je trouvais amusant que mon amie choisît d'évoquer la réaction de Lisa plutôt que d'exprimer ce qu'elle ressentait elle-même. Comme je ne répondais rien, elle enchaîna :

- Après, je me suis pas gênée pour lui dire que c'était en partie de sa faute. Elle aurait dû faire plus attention au moment du casting...

- Elle ne pouvait pas savoir, la défendis-je. Clémence s'est inscrite bien avant qu'on entende parler de Romain Leduc. C'est un malheureux concours de circonstances, mais personne n'est à blâmer.

- Si tu le dis, soupira Adèle. Mais quoi qu'il en soit, nous sommes dans un sacré pétrin maintenant...

J'avalai une gorgée de *Martini* avant de me lancer :

- Je vais publier une vidéo pour avouer la vérité. Il n'y a pas d'autre solution.

Adèle soupira :

- Voilà que tu recommences tes conneries. Je te croyais plus combative comme nana. Ce gamin a peut être gagné une bataille mais nous n'allons pas le laisser avoir le dernier mot !

- Tu ne m'as pas bien comprise, repris-je. Ce n'est pas seulement par rapport à Romain Leduc. Je suis arrivée à un

stade où je n'ai plus envie de mentir. Ces histoires de médium, j'en ai ma claque. Voilà tout.

Mon amie me dévisagea en silence, cachant difficilement l'exaspération que je sentais poindre dans son regard :

- Je comprends parfaitement que tout ça t'aie fichu un sale coup, mais tu ne peux pas prendre une décision pareille sur un coup de tête.

- Ça n'a rien d'un coup de tête, me récriai-je. J'y ai longuement réfléchi et j'en suis venu à la conclusion que si je ne m'arrêtais pas maintenant, je risquais de finir complètement timbrée. C'est ma santé mentale qui est en jeu. Tu es mon amie, tu devrais pouvoir le comprendre.

Mais le regard d'Adèle n'avait jamais été aussi peu amical :

- Qu'est-ce que tu nous fais là ? Un caprice de star ? C'est la célébrité qui te fais enfler le melon ?

- Non ! Ça n'a rien à voir. Disons plutôt que c'est un cas de conscience.

- Voyez-vous ça, ricana Adèle en prenant à témoin un public invisible. C'est bien le moment d'avoir des scrupules. Jusqu'à présent, ça t'a bien arrangée de soutirer du fric - et pas qu'un peu - à des milliers de gogos crédules. Elle était rangée où ta conscience pendant que tu leur servais tes bobards sur leurs chers disparus ?

Je haussai les épaules :



- Je sais et je n'en suis pas fière. Mais ce n'est pas parce que j'ai été une putain de cynique pendant dix ans que je dois le rester pour le restant de mes jours.

- Pour le restant de tes jours, rien ne t'y oblige, trancha Adèle mais je te rappelle que j'ai beaucoup investi sur toi. Et Lisa aussi. Combien d'heures a-t-elle passé à répondre à ton courrier, monter tes vidéos, organiser tes conférences ? Tu ne peux pas nous lâcher maintenant, avec la tournée qui arrive et tout le reste. Je te pensais un peu moins ingrate que ça.

- Je savais que tu viendrais là-dessus. Je ne veux plus faire cette tournée. J'ai assez fait de dégâts comme ça avec mes mensonges. Il faut que ça s'arrête.

Adèle bouillonnait littéralement sur sa chaise. Elle n'avait même pas encore touché à son plat d'arancini :

- Mais c'est l'air parisien qui t'a ramolli le cerveau ou quoi ? Tu vas pas me sortir le numéro de la sainte nitouche. Pas à moi. Bien sûr que sur le plan moral ce qu'on fait n'est pas joli-joli mais tu l'as toujours su. Et quand on a programmé la tournée, tu étais d'accord. On ne t'a pas forcé le main !

Les arguments d'Adèle étaient imparables. Et je le savais. Je savais aussi pertinemment qu'un contrat me liait à elle et que si j'annulais la tournée, les conséquences financières seraient désastreuses. Mais c'était sans compter mes maudits scrupules qui étaient venus jouer les trouble-fête.

- De toutes manières, dis-je, qui voudra encore venir à mes conférences en sachant que je n'ai jamais parlé à un mort de toute ma vie ?

- Dans cette histoire tu vas sans doute perdre quelques abonnés, c'est certain, mais le gros de ton fan-club te soutiendra. Regarde les hommes politiques. La presse a beau révéler sans arrêt des affaires qui montrent qu'ils sont pourris jusqu'au trognon, les gens continuent de voter pour eux, comme si de rien n'était.

Adèle n'avait sans doute pas tort sur ce point et les dernières élections en avaient encore une fois fourni la preuve. Mais c'était la combativité qui me manquait. Je me sentais épuisée comme une très vieille femme. Je décidai de jouer cartes sur table et de révéler à mon amie cette dépression - c'était la première fois que j'osai poser aussi clairement ce diagnostic sur mon état - qui me rongait depuis des mois.

- Tu devrais prendre quelques jours de break, me conseilla Adèle, un peu radoucie. Redescends dans le sud, pars à l'étranger, ce que tu veux mais souffle un bon coup, et on reparle de tout ça dans une semaine...

Même si je n'étais pas certaine que cette pause me redonnerait de nouveau le goût de la médiumnité, je convins que ça ne coûtait rien d'essayer.

- Je demanderai à Lisa d'annuler tes rendez-vous. On prétextera des soucis familiaux. En ce qui concerne la vidéo, on va faire la sourde oreille quelques jours, ce qui nous laissera le temps de réfléchir à une réponse appropriée...

J'eus envie de répéter qu'à mon sens, la seule réponse appropriée était des aveux, mais je me retins, jugeant inutile de provoquer une nouvelle fois la colère d'Adèle.

- Oublie ton téléphone et les réseaux sociaux, poursuit cette dernière. Lisa se chargera de parer au plus pressé. Emporte une pile de bouquins dans ta valise, fais-toi des balades, trouve-toi un plan cul... Je ne sais pas. Tu es la mieux placée pour savoir ce qu'il te faut. Mais je veux retrouver l'Annabelle battante que j'ai toujours connue !

Je voulus lui répondre que cette Annabelle là, justement, m'était devenue haïssable et que je n'avais aucune envie de renouer avec elle. Quand j'avais retrouvé Adèle sur *Facebook*, j'étais déjà ce monstre de cynisme qui me révulsais tellement à présent. Adèle était tout aussi cynique que moi, une femme de tête, qui menait sa vie comme elle l'entendait et ne reculait devant rien pour parvenir à ses fins. C'est pour cette raison sans doute, que nous nous étions si bien entendues. Un duo d'ambitieuses qui avait frayé son chemin dans l'existence en laissant les hommes de côté. Notre partenariat professionnel, n'avait fait qu'accentuer nos travers respectifs. Sans doute

Adèle était-elle encore plus audacieuse que moi-même mais j'avais systématiquement abondé dans son sens, ne m'opposant à aucun moment aux projets qu'elle avait imaginé pour moi. Il serait un peu facile après coup de lui jeter la pierre. Adèle avait voulu que je devienne une star du web et je m'étais prêtée au jeu sans rechigner. J'aurais pu imposer plus fermement ma volonté, dire non, rester la discrète médium du quartier de la gare à Perpignan... Mais le démon de l'ambition était venu me titiller à son tour. Il est certain que si j'étais restée plus ferme sur mes principes je n'en serais pas là aujourd'hui. C'est peut-être ce qu'on appelle la rançon de la gloire. Mais maintenant que l'heure est venue de dresser le bilan, je regrette un peu l'anonymat de mes débuts. Et pour tout dire, si c'était à refaire je crois bien que j'aurais été plus inspirée de laisser dès le départ, les morts dormir en paix.

Je suivis le conseil d'Adèle et quittai Paris, dès le lendemain. Je pris le train jusqu'à Perpignan puis récupérai ma voiture dans le garage de l'ancienne maison de ma mère. Comme je voulais être certaine de ne pas être reconnue, j'avais jugé préférable de passer la frontière pour me rendre en Espagne. Mes pouvoirs extra-lucides prenaient fin avec la barrière de la langue et là-bas, je ne serais qu'une touriste française parmi d'autres. Quand j'étais adolescente, mon père m'emmenait souvent sur la Costa Brava pour manger au restaurant et arpenter les ruelles pittoresques de petits villages médiévaux, dont il découvrait l'existence en lisant le magazine *Terres Catalanes*. Si les noms m'échappaient aujourd'hui, je gardais en mémoire des images de châteaux, de ponts de pierre, de places entourées d'arcades ou d'églises romanes sublimées par la délicate patine du souvenir.

J'avais un moment songé à prendre un hôtel dans l'un de ces villages avant d'écarter cette idée si séduisante à ma nostalgie. La solitude que j'avais affrontée à Paris n'était pas étrangère à la crise existentielle qui m'agitait. Le calme d'un village, à cette époque encore épargné par les hordes de touristes qui n'arriveraient pas avant plusieurs semaines, ne

ferait qu'aggraver mon état dépressif latent. J'avais besoin de m'entourer de monde, de personnes ignorant mon nom et mon métier, avec qui je pourrais boire des verres dans des bars à tapas en babillant ce qu'il me restait d'espagnol.

Mon choix finit par se porter sur Gérone, suffisamment grande pour ne pas m'y sentir seule mais moins tentaculaire que la bouillonnante Barcelone. Gérone était une ville que je connaissais bien et appréciais depuis longtemps. Avant mon installation à Paris, je m'y rendais une ou deux fois par an, pour visiter des expositions et faire quelques achats lorsqu'il devenait urgent de renouveler ma garde-robe. J'aimais surtout le quartier juif, avec ses venelles étroites qui montaient en pente jusqu'aux murailles ceinturant la cité. La cathédrale avec son escalier monumental qui la précédait théâtralement avait acquis une renommée mondiale en servant de décor à la série *Game of Thrones*. Des fans accouraient du monde entier pour se prendre en photo sur les marches qu'avaient foulées leurs personnages favoris. Je trouvais cocasse que la beauté intrinsèque de la ville ne se révélât à beaucoup qu'après être passée par le prisme de la fantaisie hollywoodienne. Quelquefois, croisant l'un de ces touristes en plein pèlerinage cinématographique, je surprénais d'évidentes marques de déception. La cathédrale, malgré toute sa massivité gothique, paraissait incomplète et comme diminuée sans le dôme en images de synthèse qui la couronnait

dans la saga. Quant à la place, au bas des marches, elle était bien étroite et sans commune mesure avec l'immense esplanade se déroulant jusqu'à la mer et pouvant accueillir des milliers de soldats. Mer qui, soit dit-en passant, n'arrivait même pas jusqu'à Gérone, située à une trentaine de kilomètres à l'intérieur des terres. Faiblesse du réel sur la fiction qui laissait les plus naïfs des visiteurs un peu sur leur faim.

J'avais réservé un studio sur *Airbnb*, dans le cœur historique, non loin de l'université dont j'apercevais une aile depuis ma fenêtre. La ville vivait au rythme de ses étudiants qui, studieux le jour, investissaient en masse les cafés et les bars à la nuit tombée. Je passais mes journées dehors, dans les parcs ou en terrasse à observer les gens. J'aimais surtout regarder les étudiants qui se retrouvaient en bande et jouaient à être grands. Avec leur Vermouth ou leur bière à la main, ils débattaient avec conviction d'histoire, de politique ou de philosophie. Il n'y a que les étudiants pour discuter avec un tel enthousiasme, presque un sentiment d'urgence. Même si ma médiocre compréhension de la langue ne me permettait pas de saisir tous les enjeux de leurs débats, je sentais toutefois leur plaisir gourmand à se gargariser de mots et de concepts qu'ils ignoraient sans doute encore quelques semaines plus tôt. La question de l'indépendance de la Catalogne revenait souvent sur le tapis et la seule mention du gouvernement scélérat de

Madrid générait des réactions épidermiques et fédérait dans son rejet des individus qui sans cela ne se seraient peut-être jamais adressé la parole. Ici, Carlos Puidgemont, l'enfant du pays, exilé en Belgique, était considéré comme un héros.

Je repensai à mes propres années d'étudiante et à cet esprit de liberté et d'effervescence intellectuelle qui m'animait alors. C'était un apprivoisement perpétuel de l'esprit et des sens. Parmi mes anciens camarades comme dans ces groupes bruyants que j'observais dans les tièdes nuits géronaises, la séduction passait tout autant par les gestes que par la parole. Les sourires ne comptaient pas moins que les pointes d'esprit. Je suivais discrètement, par dessus la couverture du livre que j'étais en train de lire, cette comédie de la jeunesse en fleur et une mélancolie douloureuse m'envahissait. Romain Leduc aurait pu être l'un de ces étudiants, si vivants qu'ils paraissaient invincibles. Et cette pensée me confortait dans l'idée qu'il était vain de chercher à le combattre. Il avait tout à gagner et j'avais tout à perdre. Il croyait dur comme fer à la vérité alors que je me complaisais depuis des années dans la fuite et le mensonge. La lutte était bien trop inégale.

C'est à Gérone, à la terrasse des cafés, que j'ai commencé à écrire les premiers chapitres de ce livre, sans idée bien précise, juste pour le plaisir de me replonger dans le tourbillon de ces années d'insouciance. Cette introspection me donna le courage,



l'alcool aidant, de nouer conversation avec plusieurs étudiants catalans qui venaient fêter la fin de leurs examens. Quelques uns parlaient assez bien le français et me questionnèrent sur mon métier et l'endroit d'où je venais. Je n'eus d'autre choix que de mentir, une fois encore, pour m'inventer une biographie plus en phase avec la nouvelle Annabelle que j'étais en train de devenir. On me paya des verres, on me fit des compliments. Un de ces étudiants, prénommé Joan, plus discret que ses camarades mais qui avec ses cheveux longs et son regard rêveur cultivait un tempérament de poète, se risqua même à me faire une déclaration. Il avait ce fantasme plus littéraire que sexuel de la femme de quarante ans. Au moment de nous séparer, vers les deux ou trois heures du matin, sa bise glissa sur mes lèvres et je l'invitai à me rejoindre dans mon studio, qui se situait à trois rues de l'appartement que lui-même occupait. C'était la première fois, depuis bien longtemps que j'éprouvais un tel désir pour quelqu'un. Joan était gauche et touchant comme un enfant. Son étreinte fut brève mais me fit un bien fou. Il s'endormit la tête sur mon sein, après m'avoir demandé si je l'avais trouvé à la hauteur. Cette question, un peu inquiète, qu'aucun homme ne m'avait jamais posée auparavant, me rappela que ce garçon aurait pu être mon fils. Mais cette pensée ne me choqua pas. Le fait de ne pas avoir eu d'enfant moi-même, me préservait de tout tabou incestueux. J'avais beau

avoir le double de son âge, mon cœur n'était guère plus expérimenté que celui d'une adolescente. Dans les bras de Joan, nos vingt ans d'écart n'avaient pas plus de consistance que le souffle de nos baisers.

Puis vint la fin de la semaine. J'avais suivi les recommandation d'Adèle en luttant chaque jour contre la tentation d'aller sur Internet regarder les réactions suscitées par la vidéo de Romain Leduc. Mon amie m'avait laissé quelques SMS pour prendre de mes nouvelles tout en me rassurant de manière assez évasive sur la situation. Après cette douce parenthèse, le temps était pourtant venu de renouer avec un réel que je ne pouvais éternellement fuir. Je savais qu'il me faudrait de nouveau affronter Adèle qui cette fois ne tolérerait aucune esquive de ma part. Cette seule pensée me tordait douloureusement l'estomac. Prendre le large, loin de me faire revenir à de meilleurs sentiments, n'avait fait que me conforter dans la conviction qu'un retour à mon ancienne vie était impossible.

Restait bien sûr la question financière. Adèle avait investi pour ma tournée et son annulation serait un coup dur. J'étais prête à revendre mon appartement de la Butte-aux-cailles – cet appartement qui, tout compte fait, n'avait été associé qu'à de tristes moments de solitude et de dépression – pour éponger le préjudice. Il ne me resterait pas grand chose à la fin, mais ça

m'était égal. Cet argent, gagné à la faveur d'une imposture qui m'était aujourd'hui insupportable, ne m'avait jamais rendue heureuse. M'en débarrasser m'apparaissait même comme un acte symbolique, qui me permettrait de tourner pour de bon la page de la médiumnité. Le plus difficile restait d'expliquer tout ça à Adèle, calmement, sans m'emporter ni me laisser fléchir. Notre amitié n'y survivrait sans doute pas mais j'étais disposée à accepter ce sacrifice. C'était le prix de ma libération.

Je repris le chemin de la France, le samedi matin. Adèle m'avait demandé de passer la voir à son agence, dès mon arrivée. Comme si je voulais repousser une dispute que je savais inévitable, j'avais choisi de ne pas prendre l'autoroute afin de remonter tranquillement le long de la côte. L'itinéraire en lacets qui reliait Llança à Cerbère en traversant la frontière à Portbou était certes plus long, mais le compagnonnage de la mer immense au pied des falaises, me procura l'apaisement nécessaire pour affronter la suite des événements. Parfois, je me laissais tellement absorber par la contemplation des vagues que j'en oubliais d'appuyer sur l'accélérateur, générant dans mon sillage, un concert de klaxons d'automobilistes mécontents.

J'arrivai à Perpignan un peu avant midi. Ma voiture passa non loin de la zone d'activité où travaillait d'Adèle mais je choisis de ne pas m'y arrêter tout de suite et de faire un crochet par chez moi pour prendre une douche. C'était un détour qui se

justifiait davantage par ma lâcheté que par une réelle préoccupation hygiéniste. J'aurais très bien pu proposer à Adèle de déjeuner à la cafétéria où elle avait l'habitude de se rendre avec son équipe. Mais j'avais besoin d'encore un peu de temps. Un peu de temps pour apprivoiser cette peur que je sentais sournoisement grandir à mesure qu'approchait l'échéance inexorable.

Arrivée à destination, je me dépêchai de m'engouffrer à l'intérieur de la maison car je n'avais aucune envie de tomber sur mes voisins si prompts à passer la tête par la fenêtre quand ils entendaient le moteur d'une voiture dans l'impasse. Je pris une douche, grignotai quelques biscottes qui traînaient dans un placard en enchaînant les cigarettes les unes après les autres. Avant de retrouver Adèle, il me restait à faire le point sur ce qui s'était passé en mon absence. Pour la première fois depuis cinq jours, je me connectai à ma chaîne *YouTube* et à mes comptes *Facebook* et *Twitter*. J'étais dans le même état de fébrilité qu'un étudiant au moment de consulter la liste des admis sur le tableau d'affichage de son concours.

Peut-être parce que j'avais tant appréhendé un lynchage général, je fus surprise par la tonalité des messages et des commentaires. Un communiqué avait été publié pour réagir à la vidéo de Romain Leduc. C'était sans doute l'œuvre de Lisa, même si le texte était signé en mon nom :

« Bonjour les amis,

Je vous écris pour vous signaler que j'ai été contrainte, hélas, de supprimer un épisode de ma chaîne. Comme certains l'ont peut-être vu, j'ai été la victime il y a quelques jours d'un groupuscule d'individus malveillants dont le seul désir était de s'en prendre à mon intégrité. Par cette attaque, uniquement motivée par la haine, c'est toute notre communauté qui est mise en cause. Ces individus nous ont soumis à une ignoble manipulation et à un harcèlement inqualifiable. En tant que médium, j'ai déjà eu l'occasion d'affronter au cours de ma carrière, des attaques parfois virulentes des ennemis de la spiritualité. Mais celle-ci, en raison de sa violence, m'a particulièrement éprouvée et c'est pour cette raison que j'ai décidé de prendre quelques jours de repos et de vous adresser ce message écrit, plutôt qu'une nouvelle vidéo. J'ai appris que certains d'entre vous aviez été interpellés par des commentaires ou des messages privés émanant de ce groupuscule malveillant. Ces messages haineux, s'en prenaient à votre foi et à vos croyances, ce qui est absolument intolérable. À travers les attaques à mon encontre, j'ai bien conscience que c'est une guerre qui se joue contre tout ce qui touche à la spiritualité et au sacré. Mes chers amis, même si c'est difficile, il faut rester ferme face à ces persécutions et surtout, ne pas céder aux intimidations. Nous arrêter maintenant, reviendrait à donner

raison à ceux qui bafouent notre liberté de conscience. Si la communication avec l'au-delà génère tant de haine, c'est qu'elle dérange et heurte la vision du monde étroite véhiculée par ces individus qui voudraient nous faire taire. De tout temps, les idées à contre-courant ont provoqué des levées de boucliers. Pensez à Galilée emprisonné et stigmatisé pour avoir affirmé que la Terre tournait autour du Soleil! J'en ai la ferme conviction, avec le développement de la recherche, le jour viendra où l'existence d'une vie après la vie sera unanimement reconnue. De même que le temps a fini par donner raison à Galilée, au départ seul contre tous.

Pour terminer, je tenais à vous remercier sincèrement, et du fond du cœur, pour votre fidélité qui m'est très précieuse. Rassurez-vous, tout cela ne nous empêchera pas de continuer cette magnifique aventure, dans le respect, la bienveillance et l'amour. Sachez que vous occupez toutes et tous une place à part dans mon cœur. »

Le texte était suivi de plusieurs centaines de messages de soutien dont la teneur était souvent assez proche : tous me remerciaient et m'encourageaient à ne pas céder à la haine. Tous dénonçaient mes détracteurs et leur malveillance, sans même avoir pris le temps de se pencher sur leurs arguments. Lisa avait accompli un coup de maître. En transformant le charlatan en victime d'une cabale injuste, elle avait réussi à

garder l'opinion de mon côté. Le plus incroyable était qu'il n'avait pas été nécessaire de fournir la moindre justification ni de répondre aux accusations de fraude. Diaboliser l'adversaire avait suffi à lui enlever tout crédit. Certains des mes abonnés écrivaient avec fierté qu'ils n'avaient même pas souhaité regarder la vidéo de Romain Leduc car c'était lui donner trop d'importance. Ils s'en remettaient entièrement à ma bonne foi qui ne faisait aucun doute à leurs yeux. Oui, la manœuvre était d'une habileté redoutable mais loin de me réjouir, mon dégoût pour Annabelle la médium s'en trouva décuplé.

Les réactions de mes fans n'étaient que la confirmation de l'emprise mentale que j'exerçais sur eux. Malgré les preuves les plus éclatantes de ma duplicité, ils m'auraient suivi jusqu'au bout de la Terre. Un autre *post*, plus récent, annonçait à grands renforts de smileys que la moitié de mes conférences étaient déjà complètes, et qu'il ne restait plus beaucoup de places disponibles pour les autres dates. Finalement, j'aurais mieux aimé que la vidéo de Romain Leduc déclenchât une véritable prise de conscience. Des accusations et des témoignages de mépris m'auraient paru préférables à ce soutien aveugle que je ne méritais pas. Pendant toutes ces années, je n'avais pas seulement profité de l'argent de mes clients, j'avais aussi éteint leur esprit critique. Et c'était selon moi, le plus impardonnable de mes crimes.

Si quelques mois plus tôt, je me serais empressée de remercier Lisa de m'avoir si magistralement sauvé la mise, désormais je lui en voulais d'avoir publié ce communiqué sans me demander mon avis. D'autant que les mots qu'elle avait pris la liberté de placer dans ma bouche venaient court-circuiter mes velléités d'explication sincère. En lieu et place des aveux que j'avais projetés, elle avait fait le pari d'une pathétique victimisation, doublée de relents complotistes qui plaçaient les adeptes de l'au-delà en butte aux menaces des ennemis de la spiritualité. La comparaison avec Galilée était à vomir. Nous n'étions plus au XVII<sup>ème</sup> siècle mais bien que fallacieux, le mythe du visionnaire incompris faisait toujours recette.

Le samedi 25 mai 2019, assise dans le salon où je donnais autrefois mes consultations, je compris qu'Annabelle n'était plus qu'un pantin dont je n'avais même plus la primeur de tirer les ficelles. Je me sentis dépossédée, avec ce sentiment vertigineux d'avoir perdu toute prise sur ma propre existence. Adèle, si elle avait été d'une aide amicale et désintéressée au début de ma carrière, avait fini par m'aliéner aux chaînes de sa propre ambition.

C'est à ce moment, comme un rappel à l'ordre, que je reçus un message de sa part, dans lequel se devinait clairement son impatience :

- Alors ? Tu es rentrée ? Je t'attends à mon bureau.



Machinalement, mes doigts appuyèrent sur « répondre » avant de s'immobiliser. Je réalisai brusquement que je n'avais plus la moindre envie de revoir Adèle, ni Lisa et encore moins de discuter avec elles de l'autre Annabelle, cette étrangère avec qui je ne partageais plus qu'un nom. Après tout, elles avaient été capables de parler à ma place et sans me demander mon avis pendant une semaine entière. Elles pouvaient très bien continuer sans moi. Quant aux conférences, Adèle n'avait qu'à se produire elle-même sur scène ! À force de me fréquenter, elle connaissait tous les trucs du métier et pourrait improviser de façon convaincante un dialogue avec les défunts.

«Qu'elles se débrouillent sans moi ! La marionnette n'a plus envie de jouer !pensai-je en me relevant. »

Je montai quatre à quatre les marches jusqu'à l'ancienne chambre de ma mère, que j'avais convertie en débarras. Au fond d'un placard, derrière une pile de boîtes à chaussures, je saisis une lourde valise en cuir, entourée de sangles. Il y avait à l'intérieur plusieurs dizaines de milliers d'euros en petites coupures : la caisse noire constituée de toutes les consultations réglées en liquide que je n'avais jamais pris la peine de déclarer aux impôts.

Dans une autre valise, j'empilai quelques affaires que j'avais laissées là après mon déménagement à Paris et chargeai le tout dans le coffre de la voiture. Je n'avais pas d'idée précise

en tête, mais le besoin de partir était plus impérieux que jamais. En quittant l'impasse où j'avais grandi et où ma carrière médiumnique avait vu le jour, je sus que je ne remettrais plus les pieds dans cette maison, ni même dans cette ville avant un bon bout de temps.

Je traversai les rues familières du quartier, tout en réfléchissant à une destination. L'image de Gérone, avec ses terrasses ensoleillées et le corps nu de Joan, s'imposa à moi comme une évidence. C'est ainsi que je regagnai la ville que j'avais quittée le matin même. Mais cette fois, j'étais si impatiente d'arriver, que je pris l'autoroute.

J'envoyai un message au propriétaire pour savoir si le studio était toujours disponible. L'homme me dit qu'un couple avait réservé à partir du mercredi suivant mais que je pouvais sans problème prolonger mon séjour jusqu'à cette date. Seulement, il n'avait pas eu le temps de changer les draps ni de faire le ménage. Je lui répondis que cela n'avait aucune importance puisque j'étais la dernière à y avoir dormi. Le propriétaire, un retraité au visage rond et affable, vivait au premier et le studio se trouvait tout en haut de l'immeuble, sous les toits :

- Je vois que vous êtes tombée sous le charme de la ville, dit-il avec un clin d'œil après que je lui eus réglé d'avance quatre nuits supplémentaires.

Comme j'étais chargée, il m'aida à monter mes valises, sans se douter que l'une d'elle contenait une petite fortune, en liasses soigneusement empilées. Je pris une nouvelle douche, la troisième de la journée. À ce stade, ce n'était plus de l'hygiène mais un besoin maladif de purification. J'enfilai une robe légère car les températures en cette fin mai étaient particulièrement douces puis me hâtai de regagner les rues déjà vibrantes de l'animation festive du samedi soir. Je traçai mon chemin

jusqu'au bar où j'avais rencontré Joan et sa bande d'amis et parvins à dénicher une place en terrasse. Je scrutai les visages mais pas de trace du groupe d'étudiants. Il n'était que 19h, ce qui était encore tôt, à l'heure espagnole. J'avais cru comprendre que ce bar leur tenait lieu de QG. Peut-être finiraient-ils par se pointer plus tard dans la soirée.

Lorsque Joan et moi nous étions quittés, il était parfaitement clair que cette aventure n'aurait pas de lendemain. Il avait peut-être déjà une copine. Je lui avais dit que je rentrais à Paris. Nous n'avions même pas jugé utile d'échanger nos numéros. C'était une parenthèse d'une nuit, un fantasme assouvi, rien de plus. Pourtant, de retour à Gérone, je ne pouvais m'empêcher de repenser à l'étudiant catalan aux cheveux longs. Vu l'état d'incertitude dans lequel je me trouvais, je n'aurais pas dit non à encore un peu de tendresse entre ses bras.

Les heures passèrent, j'en étais à ma troisième sangria, quand j'aperçus enfin Joan, escorté de sa bande. Ils avaient l'air passablement éméchés et passèrent devant moi pour aller commander, sans même remarquer ma présence. Ce n'est que lorsqu'ils s'installèrent bruyamment à une table, derrière la mienne, que Joan croisa enfin mon regard. J'y lus de la surprise et un peu de gêne. Comme je lui adressai un signe de la main, il plissa les lèvres avec un sourire à peine visible, avant de

replonger aussitôt son attention dans la mousse de sa bière. Son malaise était palpable. Je compris que la présence de ses amis n'était pas étrangère à sa froideur. Son voisin de table, qui venait de me reconnaître à son tour, me le confirma lorsqu'il s'exclama à la cantonade :

- Regardez, c'est la copine française de Joan !

Les étudiants, qui nous avaient vu partir ensemble, deux jours plus tôt, n'avaient pas dû manquer de chambrer leur camarade sur sa nuit passée avec une femme de quarante ans. Je les imaginais le questionnant avec autant de curiosité que de jalousie, la figure de la cougar occupant une place incontournable dans l'imaginaire érotique de cette génération biberonnée au porno. Quand toute l'attention du groupe se tourna vers moi, je notai surtout le malaise de Joan qui avait l'air de vouloir disparaître sous sa chaise. On me fit signe de venir à leur table. Un dénommé Ferran se leva tout de suite pour m'offrir un cocktail. L'ambiance n'était plus la même que lorsque j'avais abordé la bande d'étudiants pour la première fois. J'avais acquis à leur yeux un nouveau statut, celui de femme libre, amatrice de chair fraîche et qui n'hésitait pas à offrir ses faveurs après quelques verres. On se permettait pour cette raison des insinuations plus ouvertement salaces tandis que ma robe un peu trop décolletée polarisait ouvertement ces jeunes regards désinhibés par l'alcool. La compétition était

ouverte et c'était à qui prendrait la suite de Joan dans mon lit. Compte tenu de mon état d'ébriété, je fus moins choquée d'être considérée comme un simple morceau de viande que de noter la passivité affligeante de mon amant. J'avais déjà constaté, le premier soir, que Joan n'était pas un grand bavard, mais son absence de réaction me fut extrêmement cruelle. Ce n'était pas faute de l'interpeller et de chercher à attirer son attention mais le jeune homme s'obstinait à m'ignorer, laissant les autres me faire la cour pendant qu'il écoutait avec une attention affectée son voisin de table déblatérer sur la poésie d'Antonio Machado. Je ne m'expliquais pas la raison de son dédain. Pourquoi ne faisait-il pas valoir les droits que notre nuit d'amour lui donnait sur ma personne ? N'avait-il aucun scrupule à m'abandonner ainsi, lâchement, à la concupiscence de ses amis comme si je n'étais qu'une vulgaire fille publique ? Surtout, comment pouvait-il être à ce point dépourvu d'estime de lui-même pour laisser d'autres ravir sous son propre nez celle qu'il avait séduite en premier ? Toute la soirée, j'attendis un mot, un geste de sa part. Dès qu'il esquissait un mouvement, mon esprit brouillé par l'ivresse l'imaginait se levant, défiant ses voisins de table avant de m'emporter au loin dans l'alcôve de ses bras. Mais Joan n'avait malheureusement pas l'étoffe d'un chevalier servant. Il avait aussi peur de moi que des étudiants les plus charismatiques de sa bande à qui il était prêt à m'abandonner

sans bouger le petit doigt. Ces derniers, qui avaient aussi noté sa surprenante apathie, ne manquaient pas de s'en étonner :

- Qu'est-ce qui t'arrive Joan ? On dirait qu'Annabelle n'est plus à ton goût ?

À ces remarques, le garçon se contentait de secouer la tête, baissant les yeux, comme un pleutre. À minuit et demi, je compris qu'il n'y avait plus rien à espérer. J'étais atterrée mais il me restait encore assez de lucidité pour ne pas céder aux avances de Ferran, à ma droite, qui devenait de plus en plus entreprenant.

Je me levai pour aller aux toilettes et passer un peu d'eau sur mon visage :

« Ma pauvre fille, me dis-je en découvrant mon reflet fatigué dans le large miroir surmonté d'un néon. En France tu es la reine des médiums mais ici on ne voit en toi qu'une vieille cougar à la cuisse légère. Il faut vraiment que tu sois tombée bien bas... »

Au fond du bar, se trouvait une porte qui communiquait avec une rue adjacente. Je décidai de filer en douce avant que la situation ne devînt trop embarrassante. Si Joan n'avait aucun amour propre, ce n'était pas mon cas. Je me trouvais dans un état d'esprit plutôt désespéré, mais pas au point de coucher avec toute l'université de Gérone ! Il y avait des limites à la décence, même avec deux grammes d'alcool dans le sang.

J'étais désorientée et il me fallut revenir plusieurs fois sur mes pas pour trouver le chemin du studio. Gravier les escaliers jusqu'au quatrième étage acheva de m'enlever ce qui me restait d'énergie et, j'eus tout juste la force de retirer mes chaussures avant de m'affaler de tout mon long sur le lit.

Le plafond de la chambre tournoyait devant mes yeux et je fis quelques exercices de respiration pour ne pas vomir. Il régnait une chaleur insupportable dans ces combles aménagés et, au prix de grands efforts, je parvins à me redresser pour ouvrir le velux au-dessus du lit. Une brise rafraîchissante me balaya le visage et fit refluer un peu la nausée. Je repensai à la goujaterie de Joan qui ne cadrerait pas avec l'image de poète romantique que j'avais gardée de lui, après notre nuit d'amour. Je me sentais idiote d'avoir imaginé, ne serait-ce qu'un instant, que quelque chose aurait pu exister entre nous. J'essayai d'imaginer sa réaction et celle de ses amis en ne me voyant pas revenir. Ils avaient dû tous se retrouver bien bêtes et Joan peut-être un peu coupable. En tout cas, c'est ce que j'espérais.

C'est à ce moment qu'on frappa à la porte. Des petits coups discrets mais néanmoins fermes. Se pouvait-il que ce fût lui ? Qu'il m'ait suivi pour s'excuser ? Je me levai pour ouvrir, déjà prête à le pardonner et à lui offrir mon lit et ma tendresse.

Mais sur le seuil, sous la lumière blafarde du plafonnier, ce n'était pas Joan. J'eus un mouvement de recul en découvrant



cette silhouette si familière que j'étais à mille lieux de m'attendre à rencontrer à cet instant précis. Adèle me faisait face, un sourire barrant son visage que les vapeurs de l'alcool déformaient, lui donnant un aspect presque irréel.

J'étais tellement stupéfaite que je ne trouvais rien à dire mais je sentis un frisson courir le long de mon échine, comme une eau glacée.

- Désolée, dit Adèle. Tu espérais peut-être que ce soit un de ces gamins qui te tournaient autour dans le bar, mais ce n'est que moi...

- Co...comment ? parvins-je enfin à balbutier.

- Comment je t'ai retrouvée ? acheva Adèle en se frayant d'autorité un passage à l'intérieur du studio.

Elle agita sous mon nez l'écran de son téléphone sur lequel apparaissait une carte du quartier avec un point rouge clignotant à l'emplacement de l'immeuble où nous nous trouvions :

- Les logiciels espions sont aujourd'hui d'une précision surprenante, commenta-t-elle. Ils permettent de suivre n'importe qui à la trace. Vraiment pratiques, surtout dans une situation comme celle-ci.

J'étais sidérée et pas tout à fait certaine de pas être l'objet d'une troublante hallucination éthylique. Se pouvait-il qu'Adèle fût réellement là, à Gérone, au beau milieu de la nuit ?

- Ce n'est pas vrai, murmurai-je d'une voix pâteuse, comme si le pouvoir incantatoire de cette formule allait miraculeusement dissiper l'illusion.

Adèle soupira :

- Je vois bien que tu n'es pas trop en état ma vieille, mais il va pourtant falloir qu'on ait une petite discussion toi et moi...

Le signal clignotant sur l'écran du téléphone capta de nouveau mon regard Je le fixai quelques secondes en silence, hypnotisée :

- Comment oses-tu ? finis-je par m'écrier en secouant la tête. Depuis combien de temps est-ce que tu m'espionnes ?

Je commençais à retrouver un peu de lucidité et à me résoudre à la réalité de la scène.

- Rassure-toi, répondit posément Adèle. J'ai installé ce mouchard la semaine dernière, quand je suis montée te voir à Paris. J'étais inquiète, j'ai bien compris que tu n'étais pas dans ton état normal et j'ai jugé plus prudent de pouvoir te garder à l'œil... en cas de pépin.

Mon amie leva les mains en signe de disculpation :

- C'était uniquement pour ton bien, je te jure.

Mais aucune excuse ne pouvait justifier à mes yeux ce qu'elle avait fait. Non contente de me déposséder de moi-même en faisant dire à Annabelle la médium ce qui l'arrangeait, voilà qu'elle me surveillait comme une adolescente ! De quel droit se

permettait-elle ? Craignait-elle que la marionnette ne se libérât et échappât à son contrôle ?

- Je ne suis pas ta chose !

Ce fut comme un cri du cœur. Sur l'instant, la réplique me parut magistrale même si en la retranscrivant aujourd'hui, son aspect mélodramatique me frappe surtout par son ridicule, qui plus est dans la bouche d'une femme saoule, ne tenant pas sur ses jambes et articulant avec peine.

- Vas-t-en ! ajoutai-je en pointant la porte qui était restée ouverte. Tu n'as rien à faire ici !

Adèle ne bougea pas :

- Si tu étais passée comme convenu à l'agence, cet après-midi, je ne serais pas là.

- J'ai eu un empêchement...

Adèle poussa un nouveau soupir :

- Tu étais attendue à Gérone pour l'heure de l'apéro, c'est ça ?

Comme je ne répondis rien, elle enchaîna :

- Je te rappelle que je peux suivre tes déplacements. Tu es venue à Perpignan ce matin avant de repartir aussi sec. Pourquoi ne t'es-tu pas arrêtée à l'agence ? Pourquoi n'as-tu répondu à aucun de mes messages ? Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez toi en ce moment ?

Je ne me sentais pas en état d'argumenter de manière satisfaisante à cette avalanche de questions. Tout ce que je trouvais à répondre fut :

- Je ne veux plus être médium.

Pour laconique qu'elle fût, cette phrase ne résumait pas moins tout le fond de ma pensée.

- Tu ne vas pas recommencer avec ça ! s'emporta Adèle en me secouant par l'épaule, comme si elle cherchait un moyen de me dégriser. Je t'aime beaucoup mais là, franchement, tu deviens exaspérante !

- Je ne t'ai pas demandé d'être là, dis-je. Alors si je te fais chier, tu n'as qu'à partir !

- Je ne partirai pas sans toi, trancha Adèle, catégorique. Tu crois que ça m'a amusée, après une journée de boulot, et des rendez-vous qui n'en finissaient pas, de prendre ma bagnole pour venir ici ? De poireauter pendant deux heures en te regardant glousser au milieu de cette bande de gamins qui te faisaient boire en espérant te foutre dans leur pieu ? C'était pitoyable. Heureusement qu'en Espagne, personne ne te connaît... Lisa était d'avis d'attendre demain, mais j'avais peur que tu fasses une connerie. C'est pour ça que j'ai rappliqué tout de suite. Pas seulement en tant que *manager*, mais aussi comme amie...

- Tu n'es plus mon amie...

Adèle ne releva même pas. Elle avait compris que toute discussion était vaine :

- Le mieux est que tu te couches maintenant. Une bonne nuit de sommeil et demain ça ira bien mieux. On retournera à Perpignan et tu verras que tout va rentrer dans l'ordre...

Sa compassion était encore pire que sa colère. Sobre, je m'y serais peut-être laissée prendre, mais l'ivresse me permettait d'accéder à une réalité nouvelle, au-delà des apparences. Je voyais Adèle pour ce qu'elle était vraiment ; une manipulatrice, bien plus diabolique que je ne l'avais été moi-même. Quoi qu'elle prétendît, elle n'avait aucune amitié pour moi. Je n'étais qu'un accessoire lui permettant de s'enrichir et si elle se tenait là, face à moi, ce n'était pas par bonté d'âme, mais uniquement pour s'assurer que le placement dans lequel elle avait investi, n'allait pas s'enrayer.

- Là, écoute-moi. Il faudrait que tu te passes un peu d'eau sur le visage, puis je t'aiderai à te déshabiller...

Je n'étais peut-être pas au meilleur de ma forme, mais je ne supportais pas son ton condescendant, sa voix lente et mielleuse, comme si elle s'adressait à une demeurée. Tout ça n'était qu'une stratégie pour me calmer et se donner le beau rôle. Demain matin, elle me ferait culpabiliser en me rappelant comment elle avait volé à mon secours et s'était occupée de moi. Elle jouerait l'amie prévenante et attentive, elle profiterait

de ma vulnérabilité pour remettre les fils sur mon dos et animer de nouveau le pantin à sa guise. C'était une ruse ignoble d'autant plus que demain, ma mémoire brumeuse peinerait à faire émerger les souvenirs. En me réveillant, peut-être aurai-je oublié jusqu'à l'existence de cette scène et il me faudrait alors m'en remettre entièrement à la version d'Adèle. Elle en profiterait, c'était sûr pour m'enfermer à nouveau dans son filet. Et je craignais, à ce moment là, de ne pas avoir la force de m'y opposer.

Adèle posa sa main sur mon front, dans un geste apaisant mais ce contact me fit l'effet d'une décharge électrique. Non, je ne devais pas céder, ni me laisser attendrir. Derrière la main faussement protectrice, c'était les menottes que j'entendais tinter. S'il y eut bien une seule et authentique expérience d'extra-lucidité dans toute ma carrière, ce fut à cet instant précis. Il ne fallait pas laisser passer cette occasion unique où la lumière de ma conscience venait à bout de tous les subterfuges. Adèle m'apparaissait nue dans sa noirceur. C'était maintenant que je devais frapper.

Mon regard balaya rapidement le studio avant de s'arrêter sur le fauteuil, sur lequel j'avais déposé en arrivant, la valise remplie de billets. Je n'eus qu'à tendre la main pour saisir la poignée en laiton. Adèle ne vit pas le coup venir. Propulsée avec toute l'énergie de la colère mêlée au désespoir, la valise la

heurta en pleine face dans un sinistre craquement d'os. Celle que j'avais toujours considérée comme ma seule et meilleure amie, bascula en arrière. Ses mains battirent frénétiquement l'air en quête d'une prise à laquelle se raccrocher. Mais il n'y avait rien pour empêcher la chute. La valise toujours à la main, je vis sa tête à la renverse heurter l'angle métallique du lit. Un coup sec. Pas un cri. Sa nuque s'était brisée.

Disparaître fut un vrai jeu d'enfant. J'avais veillé à brouiller les pistes à chaque étape de ma fuite. Quand on découvrit le corps d'Adèle, j'étais déjà loin, j'avais changé de couleur de cheveux et louais un appartement sous un nom d'emprunt. Dans certains pays, il suffit simplement de lâcher un généreux pourboire pour qu'on ne soit pas trop regardant sur vos papiers d'identité. Or, des billets ce n'est pas ce qui me manquait. J'en avais une pleine valise, de quoi graisser bien des pattes pour qu'on me laisse tranquille.

Ce qui me surprit le plus, fut de n'éprouver aucun remord. J'avais presque l'impression d'avoir accompli un acte légitime et nécessaire : « C'était elle ou moi » me répétais-je pour m'en convaincre. Adèle représentait une menace et je l'avais éliminée. Je n'avais même pas la culpabilité d'avoir détruit une famille. Son père était mort depuis longtemps, sa mère perdait la boule dans un EHPAD, je ne lui connaissais aucun compagnon régulier. C'était une femme qui n'avait toujours vécu que pour sa carrière. On ne la pleurerait pas beaucoup.

C'est sur Internet que je suivis, au jour le jour, le déroulement de l'enquête. En raison de ma notoriété, l'affaire fit la une des journaux. Tous les ingrédients étaient présents pour



passionner l'opinion : du surnaturel, un meurtre, une disparition... Sans surprise, les vidéos de Romain Leduc refirent surface et se retrouvèrent rapidement au cœur de l'attention. Le grand public commençait à s'intéresser de plus près aux médiums et à leur fructueux business. On découvrait l'ampleur d'un phénomène trop souvent ignoré et dont les bénéfiques en France s'élevaient à plusieurs milliards d'euros par an.

L'affaire eut le mérite de jeter le soupçon sur l'ensemble de la profession. Mes collègues médiums furent obligés de monter au créneau afin de défendre leurs pratiques. Le discours était toujours le même : « Bien sûr, qu'il y a des charlatans, des individus malhonnêtes qui en profitent - Annabelle en est la preuve - mais que les clients se rassurent, il reste quand même d'authentiques médiums. Il faut juste être prudent quand on choisit à qui l'on s'adresse. »

L'argument fit le bonheur de la communauté sceptique qui publia de nombreuses vidéos pour renvoyer dos à dos les charlatans et ces médiums honnêtes auto-proclamés. Images à l'appui, on démontrait que mes techniques et les leurs étaient identiques et qu'il n'y avait pour le public aucun moyen de faire la différence. Pire, on exhumait des vieilles interviews où les mêmes qui quelques mois plus tôt me portaient au pinacle de l'ésotérisme, faisaient mine d'avoir toujours douté de ma sincérité. C'était la débâcle dans les rangs. Des anciens clients

dont les yeux s'étaient dessillés, osaient enfin prendre publiquement la parole pour dénoncer les abus de faiblesse dont ils avaient été victimes. Le débat gonflait dans l'opinion jusqu'à avoir des répercussions politiques. Un groupe de députés, avec le soutien de la Mission Interministérielle de Vigilance et de Lutte contre les Dérives Sectaires, se prononça même pour que les pratiques ésotériques fussent désormais mieux encadrées par la loi. À l'autre bout du monde, je jubilais.

Le scandale n'avait pas eu raison de tous mes anciens admirateurs. Malgré l'évidence, le noyau le plus endoctriné continuait à prendre fait et cause pour moi. Sur certains forums, ma disparition faisait ainsi l'objet des théories les plus fantaisistes. On prétendait qu'Adèle avait été tuée et moi-même enlevée par un commando secret afin de m'empêcher de révéler certaines informations que j'aurais reçues de l'au-delà. La nature des commanditaires variait selon les versions, tout en restant fidèle aux grands poncifs des théories du complot : Illuminati, Francs-maçons, CIA... Certains allaient jusqu'à impliquer directement Emmanuel Macron et les services secrets de l'Élysée car j'étais sur le point de divulguer un grand secret d'État qui risquait de compromettre le Président de la République...

En lisant tout ça, j'oscillais entre le rire et le dépit. Si la mort d'Adèle et ma disparition avaient permis de relancer le

débat autour du commerce de l'occulte, rien n'était gagné. Certaines croyances étaient tenaces et, si quelques têtes tomberaient assurément, la plupart des médiums avaient encore de beaux jours devant eux.

Cela fera bientôt un an, que j'ai quitté Gérone, abandonnant Adèle, Lisa et tout ce qui restait de mon ancienne vie. Je n'ai écrit qu'une seule fois à mon père, pour lui dire que j'allais bien et que je regrettais de l'avoir déçu. J'avais pris la précaution de poster la lettre depuis un pays voisin où j'étais allée me procurer des faux papiers, à plus de cinq-cent kilomètres du lieu où je me cachais. Mais mon père n'a sans doute pas jugé nécessaire de communiquer ce courrier à la police. En tout cas, les journaux n'en ont pas parlé.

Faute d'éléments nouveaux, l'affaire a fini par se tasser. Comme Xavier Dupont de Ligonès, j'ai acquis une aura de fugitive introuvable. J'ai lu quelque part, que la police continuait de recevoir, de temps à autre, des signalements de témoins prétendant m'avoir identifiée. Mais je ne suis pas inquiète pour ma sécurité. Il n'y a vraiment aucune chance pour que celles et ceux que je côtoie ici me reconnaissent. Pour être franche, je ne suis même pas certaine qu'ils sachent placer la France sur une carte.

Le débat public autour des médiums s'est épuisé lui aussi, sans aboutir à une conclusion vraiment satisfaisante. La

pandémie mondiale de Covid-19, a relégué définitivement le sujet aux oubliettes. On a désormais d'autres chats à fouetter que de traquer les charlatans du spiritisme.

Ici, la situation sanitaire est catastrophique et je ne sais comment les choses vont évoluer dans les prochaines semaines. Ce livre terminé, peut-être prendrai-je la liberté de l'expédier à mon éditrice. Je suis certaine qu'elle sera ravie de publier ce témoignage sulfureux : a-t-on déjà vu un criminel en cavale rédiger ses mémoires ? Je n'exclus pas non plus la possibilité de rentrer un jour en France. Non pas que taraudée par une conscience coupable, j'éprouve le besoin impérieux de me rendre à la justice, mais je me dis qu'un procès est une expérience qui ne doit pas manquer d'intérêt. Sans parler de la tribune qu'elle offre. Même si j'ai honte de l'avouer, je crains d'avoir quelque peu pris goût à la lumière des projecteurs. Pendant trop longtemps, je n'ai été que la bouche d'un au-delà de pacotille. Je n'existais qu'à travers les morts à qui je donnais vie. Il est grand tant que ça change.

Je veux désormais m'exprimer en mon propre nom.